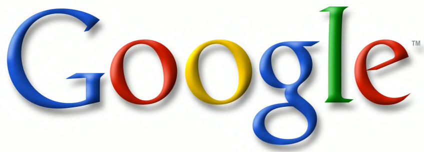





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

LE THEATRE ANGLOIS.

TOME VI.

LE THEATRE ANGLOIS.

TOME VI.

LE THEATRE ANGLOIS.

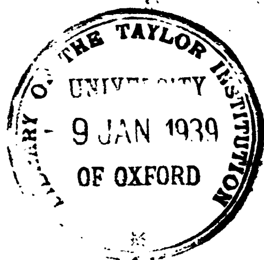
. . . . . . *Non verbum reddere verbo.*

TOME VI.



A LONDRES,

M. DCC. XLVIII.


THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
9 JAN 1939
OF OXFORD

AURENG-ZEB

OU

LE GRAND MOGOL,

TRAGEDIE

DE M. DRYDEN.



PERSONNAGES.

L'EMPEREUR.

AURENGZEB, son fils.

MORAT, dernier des fils de l'Empereur.

ARIMANT, Gouverneur d'Agra.

DIANET, SOLIMAN, MIRBABA, ABAS, ASAPH CHAN, FAZEL CHAN, } Omrahs, ou Seigneurs Indiens de différentes Factions.

NOURMAHAL, Impératrice.

INDAMORA, Reine Captive.

MELEZINDA, Epouse de Morat.

ZAIDE, Esclave Favorite de l'Impératrice.

La Scène est à Agra, Capitale du Mogol.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARIMANT, AZAPH CHAN, FAZEL CHAN.

ARIMANT.



LE Ciel paroît vouloir que ce grand jour décide de l'Empire de l'Orient ! Tout nous prépare à un moment décisif; les armes s'y disposent de toutes parts ; & la Fortune se voit enfin forcée de terminer ce fameux différend. Elle tient actuellement dans sa main le prix le plus brillant dont elle puisse flatter l'ambition des Monarques ; elle en étale la pompe aux yeux de nos jeunes

Princes : ils en ſont éblouis ; & leur courage s'accroit encore, en penſant que l'épée rend les loix muettes, & que l'Empire eſt aujourd'hui le patrimoine du plus vaillant.

A S A P H.

Quatre armées différentes, commandées par autant de nos Princes, couvrent nos campagnes, & ſont animées du même eſpoir. Les profondes & larges limites de notre Empire, l'*Indus*, & *le Gange*, ne roulent que des flots teints du ſang des peuples qu'ils ont vû naître ; il n'eſt point de riviere enfin, dont le cours tortueux ſoit exempt du ſanglant aſpect de nos Citoyens maſſacrés !

F A Z E L.

Je n'oublierai jamais que vous prévîtes ces horreurs dès l'inſtant que nos Princes ſe diviſerent, & que prêtant l'oreille aux cabales des femmes du Palais, ils tenterent de ſe ſupplanter l'un l'autre dans l'eſprit de l'Empereur leur Pere.

A R I M A N T.

La prudence humaine veut en vain prévenir les décrets du Ciel. Envoyez

chacun pour gouverner des Provinces écartées, l'Empereur se flattoit de n'avoir plus rien à redouter de leur fatale ambition. Que pouvoit faire de plus un pere aussi prudent que tendre ? Il avoit tout prévû ! mais que peut-on contre le sort ? Tant que la vigueur de l'âge fit respecter ses ordres, rien ne troubla la paix de cet Empire : mais accablé par le poids de la vieillesse, il succombe aujourd'hui sous celui de la Couronne. La nouvelle de ses dernieres infirmités, en apprenant à ses fils que ce Prince est mortel, a tout à coup ranimé leurs ambitieux désirs ; & leur inquiétude criminelle n'a d'autre objet que le moment de son trépas. Tel fut le signal de leur révolte : le même jour les vit courant aux armes, & ne reconnoître que la flamme & le fer pour arbitres de leur sort.

ASAPH.

Enfans rébelles, & parricides ! . . .

ARIMANT.

C'est les flétrir d'un nom trop odieux, si nous réfléchissons que la mort du Pere, en couronnant l'aîné de ses fils,

entraîne le trépas de tous les Cadets. La crainte d'un grand mal en fait préférer un moindre; & les loix de la nature sont ici détruites par celles de l'Etat... Eh, quel homme, en effet, peut se livrer lâchement à la mort, s'il est maître de l'éviter en prévenant son ennemi? Quiconque meurt en combattant, n'a rien à se reprocher; & qui combat pour la Couronne, ne meurt jamais sans gloire.

SCENE II.

Les mêmes Acteurs. SOLIMAN, AGA.

SOLIMAN.

L'Arrivée d'un nouveau Courier jette Agra dans une nouvelle consternation. Les Armées de *Darah*, & d'*Aureng-zeb* sont aux mains: la foule du Peuple innonde le Palais; & cette multitude attend avidement des nouvelles du combat.

ARIMANT.

Chaque nouvel évenement change les dispositions de ce Peuple, qui attend servilement que le destin lui donne un Maître !

SOLIMAN.

Tous ces graves Senateurs, nos Ministres d'Etat, retirés dans des coins du Palais, & entourés chacun de quelques amis choisis, ne parlent qu'à voix basse, & cachent leur agitation sous un maintien concerté. Le plus corrompu, le plus superbe d'entr'eux, est maintenant souple, & même complaisant envers ceux qu'il méprisoit avec le plus de hauteur.

ASAPH.

Quand le Gouvernement change, la Populace décide du sort de ses Oppresseurs, fait justice au Souverain, & vange l'Etat.

SOLIMAN.

Les Courtisans novices, & peu initiés dans le mystére des intrigues de Cour, semblent errer dans un labyrinthe, & se trouvent par-tout croisés par de si différents intérêts que leur trouble augmente à chaque pas

l'incertitude de leurs démarches.

ARIMANT.

Et que fait l'Empereur?

SOLIMAN.

Tranquile, inébranlable, & toujours semblable à lui-même, ne se reprochant aucun crime, il se croit à l'abri de tout danger. Il déplore cependant sa caducité qui le force d'être spectateur d'une guerre, dont il auroit voulu ne devoir la fin qu'à son courage. Il plaint l'Etat des malheurs que lui causent des enfans rebelles, en se disputant un thrône qu'il se croit encore seul capable de remplir dignement.

ARIMANT.

Ah, que n'a-t-il encore cette valeur héroïque qui rendit la jeunesse si brillante! Son âge viril nous flattoit de voir naître de lui une postérité également glorieuse: mais hélas, sa vieillesse dément tout notre espoir!... Le Soleil, vers son déclin, à mesure que ses rayons dardent moins fortement sur la surface de la terre, paroît s'adoucir en sa faveur, & se complaire avec les restes de l'éclat du jour. Pour-

quoi l'homme qui consacra sa jeunesse à la gloire, ne peut-il jouir dans ses derniers instants d'un repos qu'il a si bien acquis, & de l'amour de tous ceux qui l'environnent ?

ASAPH.

Malheureux Pere ! Ce nom te devient odieux, lorsque ne pouvant te choisir qu'un Successeur, tu trouves dans tes autres enfans d'implacables ennemis.

FAZEL.

Darah, l'aîné de tous, a de la générosité : mais son ame se livre trop aisément à la vangeance. Ami plein de candeur, ennemi irréconciliable, son amour & sa haine ne sont jamais équivoques.

SOLIMAN.

J'espérerois beaucoup de la valeur du Prince Sujah, s'il n'étoit trop attaché à la secte des Persans. Un intérêt étranger le pousse à rechercher une Couronne, qu'il n'obtiendroit jamais de l'amour du peuple.

ASAPH.

Morat est trop arrogant, & joue trop le brave. L'envie qui le ronge domine

trop sur son courage. Aveuglé par sa présomption, s'il échouë dans une entreprise, il croit que personne n'auroit été plus heureux que lui.

ARIMANT.

Mais Aureng-Zeb, sans autre passion dominante que celle de l'amour, plus modéré dans ses désirs, réfléchit davantage, & concerte mieux ses projets. Cet *Atlas* seul peut soutenir l'Etat chancelant. Froid dans le conseil, ardent dans le combat, il réunit en lui toutes les bonnes qualités de ses freres, & y ajoute encor celle de fils & de sujet fidéle. Le sort de son Pere dépend aujourd'hui de l'épée de ce généreux Prince; & nous comptons que sa fortune ne démentira pas notre espoir.

SOLIMAN.

Deux puissans aiguillons doivent animer maintenant son courage: la reconnoissance de son Pere, & les faveurs de l'amour. Cette belle captive, la Reine de *Cachemire*, sera, diton, le prix de sa victoire.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. ABAS.

ABAS.

TOut augmente encore nos craintes ! Les Armées couvrent la plaine, & les lances innombrables qu'on apperçoit dans nos vallées fertiles, offrent aux yeux épouvantés une *moisson* d'horreurs ! l'éclat du fer, & de l'acier poli, éblouit par tout nos regards tremblans, & chaque instant nous présente de plus près l'image affreuse de la guerre. Le hennissement des chevaux frappe déja nos oreilles ; & ces forteresses ambulantes, que porte l'Eléphant aussi terrible que docile, menacent déja nos remparts.

ARIMANT.

Si cette Armée (comme je le crains !) est celle de Morat, l'Empire est sur les bords du précipice. L'ambitieuse Impératrice est d'intelligence avec ce fils qu'elle adore. Ils profiteront de l'ab-

fence d'Aureng-Zeb pour s'emparer du Thrône, & de la personne de l'Empereur.

SOLIMAN.

Toutes les démarches de cette Princesse nous ont assez prouvé sa haine pour les aînés de l'Empereur : elle déteste en eux le sang de ses rivales, & ne songe qu'à élever le sien sur leurs ruines.

ABAS.

Ce sont en effet les troupes de ce Prince, qui après s'être emparé de *Sarat*, & prévenant la renommée par des marches aussi précipitées que pénibles, se trouve tout-à-coup aux pieds de nos murs. Il a même déja demandé un pour-parler avec sa mere, & leur conférence a duré plus de deux heures.

ARIMANT.

Quant à moi, je cours à mon devoir ; la Citadelle m'est confiée : mes soins sçauront la défendre.



SCENE IV.

ASAPH, FAZEL, SOLIMAN, ABAS.

L'Empereur paroît une lettre à la main. Un Ambassadeur le suit. Gardes.

ASAPH, *à Fazel.*

REgarde l'Empereur! cette rougeur répanduë sur son visage irrité, nous prouve que le message de Morat ne lui est point agréable.

L'AMBASSADEUR.

Ah, Seigneur! interprétez mieux ses intentions, & ne traitez point de révolte la nécessité où il se trouve de prévenir une guerre cruelle. Tant qu'il vous crut vivant ce Prince vous fut aveuglément soumis, & ne se crut dans son Gouvernement que votre Vice-Roi. Mais le bruit de votre mort lui fit prendre les armes, non pas pour envahir le patrimoine de ses freres, mais pour défendre contr'eux le pré-

sent que vous aviez daigné lui faire.

L'EMPEREUR.

Mes ordres réïterés lui avoient enjoint de licentier ses Troupes ; le sceau Royal lui avoit prouvé que je vivois encore : cependant son Armée subsiste, il paroît avec elle en ces lieux, & n'est pas désobéissant ?

L'AMBASSADEUR.

Croyant votre ordre contrefait, & votre mort cachée : il n'eut d'autres intentions que d'approfondir la vérité.

L'EMPEREUR.

Si un faux bruit lui apprit mon trépas, il crut aisément ce qu'il désiroit. Désabusé par ma main même, il se plut à le croire encore. Mais s'il croit cette excuse légitime, qu'il me prouve sa sincérité ; qu'il désarme.

L'AMBASSADEUR.

Ah, Seigneur, l'honneur peut-il le lui permettre ? Ne seroit-ce pas avouer sa révolte ? Il ose attendre une grace de votre Majesté : daignez regarder ses Troupes d'un œil plus favorable, & les recevoir pour vos Gardes.

L'EMPEREUR.

Ma vertu seule m'en tient lieu. Par

tez : que le présomptueux fasse au plûtôt sa retraite. Je lui donne une heure. S'il ose balancer plus long-temps, le canon du fort nétoyera la plaine.

L'AMBASSADEUR.

Puisque vous lui refusez l'entrée de la ville, il reclame son Epouse que vous retenez cruellement dans les fers. Si, contre toute justice, vous lui refusez sa liberté, il pense avoir droit de sa la procurer par les armes.

L'EMPEREUR.

Dis-lui, que le Ciel m'a donné des droits sur lui-même, & sur tout ce qui lui appartient ; que comme sujet, & comme fils, il est doublement mon esclave. Qu'il compte cependant, tout indigne qu'il puisse être de mes bontés, qu'une femme ne sera jamais l'objet de ma vangeance. Je sçai rendre justice à l'innocence de Melezinda, & je ne la retiens ici que pour assurer son repos.... Quant à toi, dont l'audace osa se charger d'une pareille ambassade, crains d'éprouver ce que peut la colere des Rois offensés ! Fuis ; gardes-toi de répondre : un seul mot, un regard, te coûtera la vie !....

SCENE V.

L'EMPEREUR. *Suite écartée.*
ARIMANT.

ARIMANT.

PUisse le Ciel, ô sublime Monarque, toujours augmenter le cours de vos prospérités comme celui de vos jours, & les rendre tous aussi glorieux que celui-ci ! Un Courier, qui arrive des bords du *Gemma*, vous apporte de grandes nouvelles. Vos Troupes, conduites par Aureng-Zeb, ont défait celles de Darah, qui a pris la fuite après avoir laissé quarante mille hommes sur le champ de bataille. L'Armée victorieuse a marché d'abord à la rencontre de Sujah, qui surpris par une attaque imprévuë, vient d'éprouver le même sort.

L'EMPEREUR.

Tant mieux.

ARIMANT.

Tant mieux ! Eh, que pouviez-vous

attendre de plus de la valeur d'un fils que vous chérissez ? Quoi, dans un jour, deux pareilles Conquêtes ?... Pardon, Seigneur : je vous croiois plus redevable envers la fortune !...

L'EMPEREUR.

Elle n'est point encor quitte envers moi ; & si ma joye étoit plus vive, on auroit droit de l'attribuer à ma crainte... Mais que dis-je ? Et quelle reconnoissance doit-on à qui ne nous rend que notre bien ?

ARIMANT.

Le généreux Aureng-Zeb, toujours attentif à ce qu'il vous doit, n'a pas osé pousser plus loin le succès de ses armes. Mais poussé par la crainte que Morat n'osât vous attaquer dans ces murs, ce Héros après avoir donné ordre à ses Troupes de le suivre à grandes journées, est parti pour Agra, où il compte s'enfermer avec vous avant que le siége en soit absolument formé.

L'EMPEREUR.

Prévenez son dessein, partez ; défendez-lui d'approcher de cette ville.

ARIMANT.

A qui, Seigneur ? A un fils si fidéle ! A un Vainqueur !

L'EMPEREUR.

Je craindrois moins la vûë d'un Rebelle.

ARIMANT.

Quoi, votre Défenseur ? celui à qui vous avez confié votre pouvoir, & votre vie ? Ah Seigneur, il seroit aussi injuste, qu'inutile, de le soupçonner maintenant. Il ne vient point accompagné de façon à se faire craindre : il vient comme un Prisonnier volontaire se confier à votre foi. Vous connoissiez son courage, ne venez-vous pas d'éprouver sa fidélité ? Et s'il aspire après la gloire, doutez-vous encore que ce ne soit après celle qu'il peut acquérir en vous servant ?... Je sçais qu'on l'accuse d'ambition. Mais est il condamnable de vouloir être le Héros de son siécle ? On convient du moins de sa prudence : & si la prudence sçait discerner nos véritables intérêts, ce Prince connoît sans doute qu'il n'en a d'autres à ménager, que l'amour, & la bienveillance de son Pere. Pourriez-

vous démentir la bonté de votre cœur ? Lorsqu'il partit d'Agra, ne lui promîtes-vous pas la plus brillante récompense ? Animé par cet espoir, il combat, il triomphe; l'amour le raméne à vos pieds pour recevoir le prix de sa victoire : pouvez-vous le lui refuser ?

L'EMPEREUR.

Arrête; tu pénétres trop avant dans mon ame blessée. Ne m'y fais point trop voir ce que je frémis d'y trouver !... Mon fils a glorieusement rempli son devoir; notre grand Prophete l'envoye pour me secourir : j'aurois honte de soupçonner tant de vertus; je ne suis point ingrat.... Du moins je ne le fus jamais !.. N'en parlons plus : cours lui défendre de s'approcher d'Agra. Je ne veux, je ne puis, je n'ose voir mon fils !

ARIMANT.

Seigneur, cet ordre vient trop tard; & je ne puis consentir à exposer ainsi votre gloire. C'est vouloir perdre à la fois le cœur du Peuple, avec celui de votre fils. On risque souvent de perdre tout, en refusant une demande légitime.

L'EMPEREUR.

J'ai souvent éprouvé ta foi, je suis sûr que tu m'aimes : je souffre mille maux!... Et tu ne dis rien qui puisse me soulager ?...

ARIMANT.

Eh, Seigneur, peut-on guérir les maux que l'on ignore ?... Ne vous ai-je pas déja demandé la cause de vos ennuis ?

L'EMPEREUR.

Il falloit me la redemander encore !... la honte n'est-elle pas toujours compagne du vice ? Il falloit m'arracher ce fatal secret, & porter la sonde jusque dans mon sein pour me rendre le repos que j'ai perdu. Mais, que dis-je ? Se peut-il qu'aucunes conjectures ?... Non, je connois ta probité : une ame vertueuse soupçonne difficilement.... Parle pourtant : n'as-tu jamais été foible ? l'amour n'a-t'il jamais ébranlé ta vertu ? Cette passion ne te rendit-elle jamais parjure envers ton ami ? Ne fus-tu jamais tenté de le trahir ? Flate-moi, cher Arimant : fais-moi ta cour ; avoue-moi tes foiblesses : pense qu'un Roi voudroit voir les siennes consacrées

par un peuple entier. Il croiroit avoir moins à rougir !... Mais tu présses maintenant ma honte. Vois donc mon ame toute nuë : je suis le Rival de mon fils!... Tandis que ce Héros expose ailleurs sa vie pour ma gloire, j'expose ici ma gloire pour triompher de sa maîtresse !

ARIMANT.

Seigneur, cet aveu sincére prouve du moins que vous avez long-temps combattu votre passion ; & que la vertu, quoique languissante, subsiste encore dans votre cœur. Mais quel est le succès de votre injustice ?

L'EMPEREUR.

Tel que je le mérite. Insensible à mes vœux, muette à mes vains transports, l'infléxible Reine de Cachemire est pour moi ce que les vents & les flots sont pour les Mariniers menacés du naufrage. On voit pourtant des tempêtes se calmer ; mais la cruelle Indamora est toujours la même : mes menaces, & mes soupirs sont également méprisés.

ARIMANT.

Eh bien, Seigneur, c'eſt au dépit à vous guérir.

L'EMPEREUR.

Vertu, dépit, dédain, mépris, foibles armes contre un amour tel que le mien ! j'ai tout tenté, j'ai tout employé vainement !... Juge, après cela, quand je crains le Vainqueur, ſi les victoires de mon fils doivent m'être bien cheres.

ARIMANT.

Il eſt temps, Seigneur, de prendre un parti ; & d'empêcher ſur-tout que le Prince ne ſoit inſtruit de votre amour. Morat, qui ne reſpire que votre ruine, vous verroit perdre avec plaiſir le ſeul Bouclier de votre Empire; & la fiere Impératrice eſt trop jalouſe pour ſe voir tranquillement préférer une rivale. Je connois le cœur d'Aureng-Zeb, il eſt vertueux : mais la vertu céde ſouvent aux tranſports d'une juſte vangeance !

L'EMPEREUR.

Va donc trouver Indamora ; dis-lui de ma part, que la tête de mon fils, & peut-être la mienne, dépendent de ſa diſcrétion ; qu'elle cache ma foibleſ-

se à Aureng-Zeb ; quoiqu'il revienne Vainqueur, qu'il est encore ainsi qu'elle sous ma puissance ; que quoique Pere, je ne suis pas moins amant ; & que si je dois beaucoup à mon fils, je me dois encor plus à moi-même. Sois témoin de leur entrevûë : que ta présence lui en impose, & contraigne s'il se peut jusqu'à ses regards..... Mais le voici lui-même ! Ecoute encor * .....

SCENE VI.

L'EMPEREUR, AURENG-ZEB, & sa suite. DIANET.

AURENG-ZEB, *un genou en terre.*

LE succès a secondé mes vœux ; le Ciel a permis que je vous vangeasse, & je trouve votre santé raffermie ! Il m'est donc encor une fois permis de jouir de votre auguste présence, & d'embrasser le plus grand des Rois, & le meilleur des Peres ! Pardonnez

* Il dit quelques mots bas à Arimant.

à mes pleurs : c'eſt la joye qui les fait couler. Elle ne fut jamais plus ſincére que dans ce moment ; & malgré ma victoire, il me manquoit votre préſence pour la rendre parfaite.

L'EMPEREUR.

Briſons là-deſſus : J'ai des raiſons qui me font craindre de trop voir la bonté de ton cœur. Si tu ſçavois ce qui ſe paſſe actuellement dans le mien, tu plaindrois le ſort du plus malheureux des Rois !

AURENG-ZEB.

D'un Roi, Seigneur ? Ah, ne me privez point de la moitié de mes devoirs : Vous portez un nom bien plus cher à mon cœur ! Eh, quoi, Seigneur, n'êtes-vous plus mon Pere ?...

L'EMPEREUR.

Je l'étois autrefois !

AURENG-ZEB.

Hélas, qu'ai-je donc fait, & par quel crime ai-je mérité de perdre le titre de votre fils ? Titre plus glorieux pour moi (j'en atteſte le Ciel !) que ne le fut jamais à mes yeux, celui de Prince, & de Conquérant.

L'EMPEREUR.

L'EMPEREUR.

Tu m'insultes donc enfin ! & je vois avec quelque plaisir que tu n'es pas sans défauts : je rougis moins des miens. Le commerce avec les Dieux est trop pénible, trop humiliant pour l'homme...

AURENGZEB.

Je commence à appercevoir que quelque Courtisan, quelque Peste de Cour à qui j'ai déplû sans doute, a sçû vous indisposer contre votre fils; que sa perfide adresse a fait passer dans votre ame des soupçons que la noblesse de la vôtre n'étoit pas capable de concevoir. Je vois enfin avec douleur que mes actions les plus innocentes ne paroissent à vos yeux que revêtuës de la noirceur dont une main ennemie prétend les déguiser. Sçachez pourtant, Seigneur, que votre Couronne ne m'a jamais coûté un coup d'œil envieux; que l'honneur seul fut mon guide; & que la gloire, seule récompense des cœurs vertueux, est le seul bien qui me tentât jamais. Vivez, Seigneur, remplissez long-tems un thrône dont vous êtes digne, je serai toujours trop heureux de vous obéir.

L'EMPEREUR.

O mon cher Aureng-Zeb ! ta vertu excite en mon cœur de trop puissants remords. Elle brille d'un éclat qui frappe trop mes yeux !... Tu as plus mérité de ma reconnoissance que je ne suis capable de te payer. Mais, ton sort est de donner, le mien de te devoir !... Tu vois le désordre de mon ame. Ton mérite l'attendrit en ta faveur, & d'autres sentiments l'endurcissent. Cédant enfin à tes vertus, il faut..... Mais que fais-je ? Oserois-je lui dévoiler ce secret fatal ?... Adieu, laisse-moi ; le repos t'est nécessaire. Puisse-tu en goûter les douceurs !..

AURENG-ZEB.

Le repos n'est pas fait pour les Amants. Je n'ai point encore vû Indamora.....

L'EMPEREUR.

Revenez Prince ? J'oubliois de vous dire.... Quoi donc, si-tôt lassé de la compagnie d'un Pere !

AURENG-ZEB.

C'est vous-même je crois, Seigneur, qui m'avez congédié ?...

L'EMPEREUR.

Vous ne m'avez fait aucune relation du combat... D'ailleurs, Agra est environnée par une Armée rebelle. Dites-moi, d'abord... Mais non, allez-vous-en... Il * va voir Indamora : je voudrois l'en empêcher. Mais ce seroit peut-être lui faire soupçonner ma tendresse pour elle... Hélas, la présence de mon fils m'est insupportable, & son absence est pour moi le plus violent suplice !...

SCENE VII.

AURENGZEB, *seul.*

TRiste vertu ! Divinité sans culte & sans amis, fuis, cherche d'autres climats, ou remonte aux Cieux où tu pris naissance : l'air des Indes est maintenant mortel pour toi ; le déguisement, & la ruse sont les seules Divinités de cet Empire ! Quels sont les fruits de ma victoire ? La gloire stérile d'avoir prouvé mon amour filial. Le meil-

* A part.

leur des Rois est obsédé par une femme artificieuse, & ses enfans sont la victime d'une injuste Marâtre ! Ainsi mes lauriers mêmes me deviennent funestes, & mon absence m'a perdu dans l'esprit de mon Pere.

SCENE VIII.

AURENG-ZEB, INDAMORA, ARIMANT.

AURENG-ZEB, *à part.*

MAis j'apperçois le seul objet qui puisse calmer le trouble de mon ame ! Unique consolation de mon cœur affligé, à votre aspect mes douleurs cessent, mes inquiétudes s'évanouissent ainsi que les fantômes de la nuit aux premiers rayons de la lumiére. Je vous revois enfin ! Mes maux passés sont oubliés, & ceux que l'avenir m'annonce me sont bien moins sensibles.

INDAMORA.

Je vois trop que l'astre fatal qui présida à ma naissance, menace également

tous ceux qui s'attachent à moi. Craignez les suites d'un malheureux attachement : fuyez, cher Prince ; redoutez les approches d'une infortunée !

AURENG-ZEB.

Commandez plûtôt au Laboureur qui touche à la fin de ses travaux pénibles, d'abandonner l'espoir d'une récolte prochaine... Hélas, pourrois-je me détacher d'un bien dont la possession me fut promise, & que je viens de mériter au prix de tant de sang !

INDAMORA.

L'amour est un bien imaginaire, enfant de l'opinion ; qui n'existe qu'autant qu'on croit le ressentir ; dont une tête échauffée se peint la réalité ; qui séduit nos sens, & nous trompe ainsi qu'un rêve qui nous plaît. On s'y livre avec ardeur, on en jouit avec transport, la chaleur du sang le fait croître, le froid l'anéantit.

AURENG-ZEB.

Si l'amour est tel que vous le dépeignez, le mien a toute l'ardeur que les jeunes Prophetes nous inspirent dans nos premiers rêves. Je trouve en vous ce Paradis qu'ils nous promettent,

& des siécles de félicité !... Mais l'idée de ce bonheur n'est sans doute point parvenuë jusqu'à vous ; peut-être en doutez-vous encore ; ou plûtôt, notre rêve est déja fini.

INDAMORA.

Vous pouvez vous tromper.

AURENGZEB.

Indamora peut-elle me parler ainsi ? O Ciel, quel changement !... Elle aime sans doute ailleurs ! En ce cas, je n'attens plus rien du sort... Je me flatois, Madame, de trouver à vos pieds quelque soulagement aux chagrins qui me dévorent : j'y venois déplorer la disgrace imprévûë dont un Pere m'accable ; je comptois peu sur la même injustice de la part de l'objet de toute ma tendresse. Mais tout se change dans la nature pour accroître ma peine ; où je cherchois la reconnoissance je rencontre l'ingratitude, & l'inconstance où j'attendois la fidélité !

INDAMORA.

Je ne vous ai rien dit de mon inconstance : l'amitié m'a seulement forcée de vous engager à modérer votre tendresse. Qui sçait ce que le sort nous

préparé ? Disposons-nous à l'essuyer ; esperons peu, craignons tout. L'espoir rapproche les objets sous nos yeux, il franchit les obstacles, abrége les distances, & l'imagination voyage toujours trop aisément !

AURENGZEB.

Ainsi, vous me préparez donc au désespoir ! Cruelle, en montrant à mes yeux le miroir, vous en retournez soudain la glace : l'objet que je croiois saisir, s'évanouit comme un éclair !... Vous voulez que je craigne ? C'est m'annoncer que vous ne m'aimez plus ! *C'est* préparer mon cœur à recevoir le coup qui doit le percer !... Non, Madame, je dois vous épargner ce crime : recevez mon dernier adieu. Mon cœur aura moins à souffrir de vous croire infidelle, que s'il en attendoit l'aveu dont votre bouche le menace.

INDAMORA.

Demeurez, Prince : je voudrois en vain vous laisser partir. Vous n'avez ici d'autre ennemi que vous-même. Croyez-moi toujours sincére, & gardez-vous de vouloir pénétrer plus avant ! je dois vous cacher un secret

trop funeste!... Votre vie, & la mienne en dépendent !...

AURENGZEB.

C'est dissimuler envain, Madame... Votre embarras, votre silence, tout vous trahit, tout m'annonce mon malheur ! . . . Encore un coup, adieu, Madame.... Le serpent * n'est plus caché sous les fleurs : il dépend de moi de m'en garantir.

INDAMORA.

Ah, revenez Seigneur ! Nous périrons tous deux. Vous le voulez ? Connoissez donc mon innocence... Depuis votre départ...

ARIMANT.

Arrêtez, Madame ?.. Vous connoissez la rigueur de mes ordres : il faut que j'obéisse. Ne me forcez pas d'être l'instrument de votre perte... J'attens cette grace à vos pieds!...

AURENGZEB.

Parlez, parlez, Madame ? Je jure par votre amour (si tant est que cela soit encore un serment) oui je jure que notre perte aura des charmes pour moi. C'est avec vous que je mourrai !

* A part, en sortant.

Notre hymen sera éclairé des flambeaux de la mort : n'importe, nous serons ensemble !

INDAMORA.

Sçachez donc, que celui en qui nous avions tous deux mis notre confiance, est aussi injuste envers moi, qu'ingrat envers vous ; que cet infidele Gardien de ma foi, est devenu le plus emporté des Amans. Qu'il n'est prieres, promesses, ni menaces qu'il n'ait employées pour me séduire ; & qu'alliant la bassesse à la grandeur... Mais faut-il vous en dire davantage ?

AURENG-ZEB.

Oui sans doute ; achevez Madame ?... O Ciel, puis-je croire que mon Pere se soit oublié jusqu'à ce point !... Parlez ? Prévenez des soupçons peut-être déja trop criminels !...

INDAMORA.

Hélas, que n'ai-je pû vous nommer un autre nom que le sien !

ARIMANT.

Mon devoir doit m'excuser auprès de vous, Seigneur... Hola Gardes ?...

Les Gardes paroissent.

AURENGZEB.

Esclave, qu'oses-tu faire?.. Vos Gardes! pour moi?

ARIMANT.

Mes ordres sont d'arrêter cette Princesse, que les loix de la guerre ont dès long-tems rendu notre Prisonniere.

AURENGZEB.

Infame!...

ARIMANT.

Seigneur, je sçai ce que je dois à votre naissance. Tout autre n'oseroit me parler ainsi.

AURENGZEB.

J'ai acquitté sa rançon; elle est à moi: je lui rends sa liberté.

ARIMANT.

Je ne conteste point vos droits, Seigneur: mais c'est auprès de l'Empereur qu'il faut les faire valoir. Les ordres que j'ai reçûs de lui sont absolus.....

AURENGZEB, *l'épée à la main.*

Il faut mourir, ou la sauver... Et vous mes amis, * quoiqu'en petit nombre, je vous crois trop braves pour souffrir que la Maîtresse de votre Général soit flétrie par d'indignes fers *...

* A sa suite.

INDAMORA.

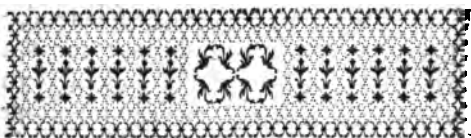
Arrête, cher amant! Et si la tendre Indamora a quelque pouvoir sur ton ame, ne souille point la gloire que tu viens d'acquérir, en te montrant rebelle envers ton Pere. Sois certain de ma foi : le sort ne peut rien sur mon cœur. Ce que je souffre m'assure du tien : sois digne de ton amante, comme je veux l'être toujours de mon amant.

AURENG-ZEB *seul, remettant son épée.*

J'ai réfléchi, & je bénis celle qui m'en a procuré le temps. Mon ame étoit surprise, j'allois tomber dans le crime. La vraie vertu, ainsi que la nature, sçait combattre le mal, & triompher de ses attaques. J'aspire aux titres glorieux de fils, & d'amant fidele : il faut remplir les devoirs que l'un & l'autre exigent... Qu'un moment de jalousie vient de me coûter cher! Il me rend ma maîtresse, & me l'arrache au même instant!... Ainsi qu'Orphée, je retrouve ce que j'aime ; ainsi que lui, mon imprudence me l'a ravi.

† Ils mettent tous l'épée à la main.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Pendant l'entr'Acte, on entend des fanfares, & le bruit du canon, &c.

AURENG-ZEB, ARIMANT, ASAPH, FAZEL, SOLIMAN.

AURENG-ZEB.

Rendons justice à Morat, jamais mortel ne montra plus de valeur. Je l'ai vû trois fois escalader la citadelle, d'où votre courage l'a autant de fois repoussé après avoir comblé nos fossés de morts, & de mourants. Enfin désespeié de tant de résistance, je l'ai vû furieux se précipitant dans le plus épais des escadrons tuer éga-

ſement nos ſoldats & les ſiens ; & s'ouvrir une retraite à travers le feu, le ſang, & la fumée.

ARIMANT.

Vous nous honorez trop, Seigneur ; ſi Morat fut repouſſé trois fois, c'eſt à vous qu'en eſt duë la gloire : jamais Général ne joignit plus d'expérience avec plus de courage. Mais en ménageant la vie de vos ſoldats, Seigneur, vous expoſez trop la vôtre !...

ASAPH.

L'Etendart ennemi planté ſur nos murs, jettoit déja l'épouvante dans tous les cœurs : le même inſtant vous le vit renverſer avec celui qui le portoit, & faire ſuccéder l'allégreſſe à la conſternation.

FAZEL.

C'eſt à vous ſeul enfin que nous devons tout l'honneur de cette grande journée ; c'eſt vous ſeul qui nous rendez nos femmes, nos enfans, & nos biens. Connoiſſez enfin vos propres intérêts, Seigneur. Nous ſommes prêts à vous ſuivre : nous ne connoiſſons plus d'autre Chef.

SOLIMAN.

Les injustices qu'on vous a faites, ne sont que trop connuës. Dites un mot : vingt mille bras sont prêts à vous vanger.

AURENGZEB.

Que ceux qui veulent paroître mes vrais amis imitent mon exemple : le devoir seul doit animer & leur bras, & leur cœur. Souvenez-vous de la gloire que vous venez d'acquérir, & gardez-vous de la ternir par une trahison. Je ne me plains d'aucune injustice : je puis avoir quelques sujets de peine, Mais les Rois, comme les Dieux, sont maîtres de leurs bienfaits, & ne les font pas toujours attendre envain... * Je crois pourtant la circonstance favorable pour presser mon Pere. Hâtons-nous d'en profiter.

* A part, en sortant.



SCENE II.

ARIMANT, *seul*.

O Indamora! qu'il est dangereux de te voir! Cache tes yeux fatals; leurs blessures sont trop profondes. Vertu, prudence, honneur, l'intérêt même, tout céde à leur aspect vainqueur. Ainsi que la glace, qui trahit les pas de ceux qui s'y confient, la beauté nous entraîne dans une route dont la pente est douce & glissante : l'espoir du plaisir nous y engage ; & nous n'appercevons le danger, que lorsqu'il est inévitable.

SCENE III.

INDAMORA, ARIMANT.

INDAMORA.

Je me flatte que ma liberté peut s'étendre jusqu'ici, & que cette terrasse n'est point hors des bornes qui me

ſont preſcrites. Je vous cherche, Arimant ; & la reconnoiſſance eſt mon guide. L'Empereur, en me mettant ſous votre garde, n'entendoit pas apparemment que ma priſon fût rude. S'il penſoit autrement vous avez trompé ſon attente, puiſqu'au lieu d'un Géolier, je ne trouve en vous qu'un ami.

ARIMANT.

Je porte à regret le premier titre : Mais avec quelle ardeur n'en ambitionnerois-je pas un autre !

INDAMORA.

Si celui d'ami ne peut vous ſatisfaire, j'ignore à quoi tendent vos vœux.

ARIMANT.

Je n'ai garde de demander ce que vous ne voudriez point m'accorder. Mais vous ſçavez, Madame, que les vœux ſont déraiſonnables, & que l'impoſſibilité même ne les borne point toujours : on peut en former qu'on craindroit de faire éclater. Les bornes des déſirs humains n'ont ſouvent d'autres limites que celles de l'imagination : plus elle eſt vaſte, plus ils s'élevent, ſans s'appercevoir qu'ils laiſſent

l'espérance bien loin derriere eux!..
Je désirerois par exemple....

INDAMORA.

Quoi?

ARIMANT.

Ah, pourquoi m'avez vous interrompu, dans l'instant même où le plaisir que je ressentois alloit m'arracher mon secret?.... Il faut que je respire, en attendant qu'un nouveau transport me donne assez d'audace pour vous apprendre que vous seule êtes l'objet de tous mes voeux.

INDAMORA.

Avez-vous réfléchi, avez-vous pressenti quelle seroit l'issuë de cette entreprise? Et si Arimant croit se connoître lui-même, sçait-il bien aussi ce que je suis?... Dussais-je n'être point Reine, a-t-il bien balancé mes attraits & ma jeunesse, avec son âge & les autres disproportions qui se rencontrent entre nous?

ARIMANT.

Juste, quoiqu'en ma propre cause, je me suis déja condamné, Madame. Regardez en pitié ma foiblesse, & n'achevez point de m'accabler! Sans em-

ployer tant de mépris, un coup d'œil irrité suffit pour m'anéantir; & ma mort....

INDAMORA.

Présumez moins de ma cruauté; & pensez moins désavantageusement de vous, & de moi-même. Le souverain pouvoir de la *beauté* se manifeste assez par cette foule d'esclaves qu'elle traîne après elle. Et quelle Reine pourroit dédaigner un esclave tel que vous? Quant à moi, je préférerois toujours Arimant, pour la prudence, pour la valeur, pour la probité, pour toutes les qualités enfin qui peuvent justifier un choix....

ARIMANT.

Quel Amant ressentit jamais des transports plus ravissans!... En me voyant loué par une si belle bouche, je me crois presque un Dieu!...

INDAMORA.

Un mérite aussi distingué que le vôtre peut prétendre à tout. Vous avez toutes les qualités que l'on peut désirer... dans un parfait ami.

ARIMANT.

Ainsi, croyant toucher au rivage souhaité, le Matelot se trompe, &

se brise contre un écueil!... Ainsi, vous pensez que mon âge ne me permet plus d'aspirer qu'après le titre d'ami?... Et que vos charmes ne sont pas assez puissans....

INDAMORA.

Entendez-moi mieux, Arimant. Je connois assez le pouvoir de mes charmes : c'est vous qui paroissez ignorer jusqu'où votre mérite peut pousser ses prétentions. On se trompe ainsi soi-même ; & tel, en se présentant en qualité d'Amant, n'obtiendra que la plus froide indifférence, qui se bornant à la simple amitié seroit crû digne du retour le plus vif & le plus sincere.

ARIMANT.

Je vous entens, Madame : & le cas que vous paroissez faire de mon amitié, ne me prouve que trop combien vous dédaignez mon amour!... Je sens pourtant combien mon personnage est ridicule ; & j'en serois desespéré, si j'en étois le maître.

INDAMORA.

Gardez-vous-en bien : votre desespoir seroit aussi infructueux que votre amour. Puisque j'ai sçû vous plaire,

je connois tout le pouvoir que ma conquête vient de m'acquérir sur vous, & je prétens en user : un pareil ami m'est maintenant trop nécessaire. Il faut désormais que vous fassiez pour moi, non pas tout ce qui pourra vous plaire, mais tout ce qui pourra m'être utile. Vous m'aimez ? Obéissez.

ARIMANT.

Ciel ! Quel étrange ascendant vous laissai-je prendre sur moi ! Ainsi qu'un fier Coursier dompté par une main habile, je prétens envain me soustraire aux loix de mon nouvel esclavage : le moindre mouvement, le moindre signe me rappelle à l'obéissance. Commandez ; regnez sur moi, Madame ; mais usez modérément de votre Empire : un Souverain qui exige trop de ses sujets, risque de les voir bientôt rebelles.



SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. L'EMPEREUR, *dans le fond du Théâtre.*

INDAMORA, *à Arimant.*

LA rebellion punie, vous apprendroit bientôt à quel point l'amour vous a mis au rang de mes sujets.

ARIMANT.

Quoi, Madame, obéirai-je aveuglément à vos ordres; & pourrez-vous, en revanche, disposer de la vie de votre esclave?....

L'EMPEREUR, *s'avance.*

De quel danger Arimant paroît-il menacé? Et de quel amour parle-t'on ici?... Ces regards altérés témoignent votre émotion mutuelle... Arimant pâlit; & vous rougissez, Madame?...

INDAMORA.

J'ai droit de rougir, Seigneur; on me parle d'amour.

ARIMANT, *à part.*

O Dieux, je suis trahi !... Ma mort est certaine.

L'EMPEREUR.

Quoi, cet esclave oseroit lever les yeux jusqu'à vous ? Cet insecte rampant, que j'ai retiré de la fange, que les rayons de mes bontés ont réchauffé, dont ma puissance seule a fait un homme ! Lui qui ne respire qu'autant que ma fantaisie veut le permettre ; cet infame osera-t'il envisager l'objet de mon amour ; attenter au plus sacré de mes droits ; imprimer sa vile image sur le coin de son Souverain ?... O Ciel ! croirai-je une semblable trahison ?...

ARIMANT.

J'avouë, Seigneur, que mon audace !... Mais, si c'est un crime....

INDAMORA.

Oui, Seigneur, il est coupable : mais ce n'est qu'envers moi ; & vous n'avez sans doute que des louanges à lui donner, quand j'ai le plus à m'en plaindre. Il a l'audace de me parler d'amour, mais Seigneur c'est du vôtre ; son insolence est, dit-il, autorisée par

tiés. Vous êtes maître de le désavouer.

L'EMPEREUR.

Ah, je le dois sans doute: quelles que soient ses expressions, elles sont trop foibles pour vous bien peindre tout ce que je sens.... Mais, que dis-je? Si c'étoit en mon nom qu'il parloit, quel étoit l'objet de sa crainte? Quel danger pouvoit-il redouter?... Vous pouviez, disoit-il, exposer sa vie?...

INDAMORA.

S'il osoit m'offenser encor, n'est-elle pas en ma puissance? Oubliez-vous, *Seigneur*, le caractére jaloux & emporté de l'Impératrice? Si vous-même avez tout à craindre de ses fureurs, les ministres de vos plaisirs n'en ont-ils rien à redouter?

L'EMPEREUR, *à part.*

Ah, son nom seul me fait frémir! Il renouvelle tous mes maux!... Cher Arimant, pardonne à mon aveugle jalousie: l'inquiétude est le partage des Amans. Laisse-nous; & si tu veux m'excuser, songe que l'amour, ainsi que le thrône, ne souffre point de rivalité... Madame, daignez vous conten-

ter de la même excuse : l'amour doit pardonner à ceux que l'amour rend coupables.

SCENE V.

L'EMPEREUR, INDAMORA.

INDAMORA.

Que pouvez-vous attendre d'une Reine privée par vous, & de l'objet de sa tendresse, & de la liberté ?

L'EMPEREUR.

La force est le dernier recours des Amans ; & la nécessité fait son excuse.

INDAMORA.

La force ne peut rien sur un cœur généreux : il céde quelquefois a la persuasion ; mais on le menace envain. La contrainte empoisonne le plaisir ; & l'Amour n'a de charmes qu'autant qu'il est libre & mutuel.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompez, Madame : les difficultés seules irritent les désirs, aiguisent les traits de l'amour, & sont l'aliment de ses feux. C'est un vainqueur

queur que trop de facilité désarme, qui languit sous ses Lauriers, & dédaigne sa victoire ....

INDAMORA.

Cruel ! étoit-ce trop peu de m'avoir arraché ma couronne ? Faloit-il encore m'envier le seul espoir qui pût m'attacher à la vie ? C'est vous-même qui l'aviez fait naître ; seduite par vos promesses, je vous remettois volontiers mon Empire en faveur d'un fils que vous-même m'aviez apprise à aimer.

L'EMPEREUR.

Mon fils, en vous aimant par mes ordres, fit son devoir. Je le lui défens aujourd'hui : mon fils doit obéir. Craignez, si vous l'aimez encore, qu'il ose résister à son Pere ... je m'en fie à vos soins.

INDAMORA.

Souffrez donc qu'il me voye, Seigneur : je tenterai de vous obéir.

L'EMPEREUR.

Eh bien .. mais non Madame. Faites-lui dire qu'il n'a plus ici d'Armée dont il puisse disposer ; & que vous êtes tous deux sous ma puissance.

INDAMORA.

Oui, Seigneur, sous la puissance d'un Pere qui lui doit tout, & dont il a préservé les jours en exposant les siens... Malheureux Aureng-Zeb! La Piété pour toi devient un crime, & le devoir une offense aux yeux d'un Pere qui s'unit à ses propres Ennemis, & semble se hâter de concourir à la ruine qui le menace!

L'EMPEREUR.

Faites-moi grace de votre Politique, Madame: j'ai assez vécu pour sçavoir connoître mes vrais intérêts.

INDAMORA.

J'ai trop osé, je le confesse. Vous avez assez vécu: cela est vrai, Seigneur, & peut-être trop.

L'EMPEREUR.

Vous vous plaisez à mépriser mon âge, Madame? Mais craignez que l'amour outragé ne se change en fureur; & si vous-même n'en avez pas encore éprouvé les coups, rendez-en grace à la sincerité de mes feux objets de vos dédains. Mais tremblez que je ne vous

convainque, en faisant tomber ma colere sur une autre tête, qu'un cœur qui peut épargner une Amante, peut ne pas épargner un Rival !.....

SCENE VI.

L'EMPEREUR, INDAMORA. ARIMANT rentre avec précipitation.

ARIMANT.

SEigneur, l'Imperatrice est déja dans l'Antichambre. La vivacité, le desordre de sa marche, l'air de son visage, annoncent l'objet de sa venuë, & la tempête que nous allons voir éclater!

L'EMPEREUR, *à Indamora*,

Retirez-vous Madame. Il n'est pas à propos qu'elle vous rencontre ici.

Indamora sort avec Arimant.



SCENE VII.

L'EMPEREUR, NOURMAHAL.

NOURMAHAL, *vivement.*

QU'ai-je donc fait, Seigneur, pour me voir exposée au mépris? Pour être le honteux témoin du triomphe d'une rivale? Mes yeux sont-ils changés; ont-ils perdu leur premier éclat? Les graces, les attraits dont vous me trouviez pourvuë, ne sont-ils plus les mêmes? En est-il d'autres qui les effacent?

L'EMPEREUR.

Quels transports vous agitent?.. Est-ce un rêve? Est-ce la *fievre* qui produit ces reproches extravagants?

NOURMAHAL.

Et qu'importe, dès que c'est votre perfidie qui les fait naître; dès qu'abandonné par vous, chaque instant du jour & de la nuit me peint mon malheur, & réalise mes soupçons; dès que je suis instruite, enfin, que cette

Citadelle renferme le brillant objet qui me ravit le cœur de mon Epoux ?

Le reste de cette Scene, qui est fort longue, est une vraie querelle de ménage. L'Empereur tâche d'appaiser sa femme, qui ne cesse d'outrer le Rollé de *Madame Honesta*, & de faire à son mari les reproches les moins mesurés sur les infirmités de son âge. L'Empereur, enfin poussé à bout, termine la querelle en lui disant.

L'EMPEREUR.

Arrêtez, Madame ? Quelqu'infidéle que soit un mari, ce n'est pas à une femme qu'il convient de trop exagérer son crime. Si vous aviez pû vous posséder, quoiqu'innocent, j'aurois pû vous entendre. Mais votre fureur téméraire a trop allumé mon couroux ; & quelles que soient vos peines à l'avenir, ne comptez plus sur ma tendresse : cet instant en brise tous les nœuds.... Hola, gardes ?.. Qu'on la saisisse ?... Qu'elle apprenne enfin à respecter, sinon le pouvoir d'un mari, du moins celui d'un Monarque irrité.



SCENE VIII.

L'EMPEREUR, NOUR MAHAL
AURENG-ZEB, *Gardes.*

NOURMAHAL.

AH, j'apperçois enfin ce qui vous rappelle les droits des Monarques, la cause de mes fers, & de la mort prochaine de mon fils ! Votre thrône est le partage du fils de l'ambitieuse *Zelima* ... Est-ce là votre promesse, lorsque réunissant les vœux de toute l'Asie, je refusai pour vous le thrône de Perse, & soumis à vos loix le Royaume de *Candahar* unique objet d'une si longue guerre ?..

AURENGZEB.

Le titre de Belle-mere ; les artifices que vous avez employés pour m'ôter le cœur de mon Pere ; tout ce que j'ai souffert, ou que vous aviez prémédité de me faire souffrir, prouve votre haine contre moi, mais n'est pas digne de vous attirer la mienne. Puisse

mon Pere remplir encor long-temps le thrône des Indes ! Et puisse toujours la paix resserrer le nœud qui vous unit à lui !

L'EMPEREUR, *à Nourmahal.*

Puisque l'amour, & la complaisance ne peuvent rien sur votre cœur, j'use maintenant du pouvoir despotique que l'homme a sur la femme, & qu'il reçut de la nature... Je vous condamne à vivre dans les fers ; & ce joug est encor plus doux que celui sous lequel vous me faisiez gémir.

AURENG-ZEB, *aux pieds de l'Empereur.*

Quoique je sente toute la foiblesse de mon crédit, souffrez Seigneur, que j'implore votre clémence ! Les secrets du mariage sont sacrés ; ses douceurs, & ses amertumes, sont également cachées par les sages. Les fautes de l'épouse retombent toujours sur l'époux ; & le moindre blâme qu'il ait à essuyer est celui d'avoir fait un mauvais choix. Daignez me croire, Seigneur : le pouvoir mystérieux de l'hymen, comme celui du thrône, ne peut être trop

ſoigneuſement conſervé, mais ne peut trop rarement éclater !

L'EMPEREUR.

Le ſexe eſt trop pervers pour mériter qu'on lui pardonne : c'eſt l'inviter à retomber. Ses larmes feintes n'ont pas ſitôt excité notre pitié, qu'il faut lui préparer une nouvelle indulgence pour des offenſes plus grandes encore. On ſonde notre clémence, par l'apparence des remords ; on eſſaye juſqu'à quel point nous pouvons pardonner : alors tout eſt perdu ; le Monarque tombe, la femme regne, nous ſommes ſubjugués. Mais puiſque vous le voulez, mon fils, je conſens en votre faveur de riſquer cette derniere tentative. Vous avez acquis le droit de tout attendre de moi.... * A la réſerve d'un ſeul point.

Les Gardes ſe retirent.

NOURMAHAL, *ironiquement.*

C'eſt avoir beaucoup obtenu, que d'avoir briſé mes fers ! Mais la grace eſt évanouie de mon cœur, & l'affront

* A part.

y subsiste. Que dis-je, une grace? * Si tu n'avois pas craint mon fils!... Adieu: jouis de ma reconnoissance. Si je n'attens plus rien de ton amour, attens moins encore de mon repentir.

SCENE IX.

L'EMPEREUR, AURENG-ZEB.

L'EMPEREUR.

L'Univers vit-il jamais un caractére plus indomptable!

AURENG-ZEB.

Vous l'auriez encor plus aigrie, en la poussant à bout. Mais puisque rien ne peut vous assûrer contre elle, il est temps, Seigneur, de songer à votre défense: je ne puis voir d'un œil tranquile le danger qui menace mon Pere. Souffrez que je commande encore une fois vos Armées: deux victoires déja remportées sous vos auspices doivent vous convaincre de ma fidélité, & du succès d'une troisiéme.

* A l'Empereur.

De grace, Seigneur, laissez moi le soin d'écarter de ces murs un frere ambitieux !...

L'EMPEREUR.

Mon fils, la valeur que vous avez fait paroître aujourd'hui ne peut être trop exaltée. Mais je crains maintenant, avec raison, que le succès ne seconde pas votre espoir. La faction de l'Impératrice est aussi puissante au-dedans, que l'Armée de son fils l'est au dehors.

AURENG-ZEB.

Plus que des lions dans le conseil, moins que des agneaux dans le combat, nos Citoyens sont maintenant livrés à la terreur. Mais mon Armée, conduite par *Mirza*, ne doit pas être loin d'ici, & je l'attens demain avec l'aurore. Je puis l'aller rejoindre avant le jour, & lui ouvrir un chemin jusqu'à vous aux dépens du sang de vos ennemis.

L'EMPEREUR.

Ah, si j'étois encor ce que je fus, lorsque l'audacieux Roi de Bengale, au prix de sa liberté, éprouva ma valeur !...

AURENG-ZEB.

Il me suffit, Seigneur, de me rappeller vos exploits pour être assuré de marcher sur vos traces. Et si ce digne objet de mon émulation pouvoit être trop foible, le souvenir de mon amour, & les charmes d'Indamora sont trop puissans sur mon cœur...

L'EMPEREUR.

Je doute que le souvenir d'une Reine captive puisse être, dans les combats, d'un heureux augure.

AURENG-ZEB.

Seigneur, les effets ont jusqu'ici prouvé le contraire. Quoiqu'il en soit, vous me promîtes en partant, sa main, & sa liberté ? J'ai combattu, j'ai vaincu : je demande le prix de ma victoire, & comme Général, & comme votre fils.

L'EMPEREUR.

* La fâcheuse demande !... C'est à moi seul à disposer du temps auquel il me plaît de remplir mes promesses. Commencez par terminer la guerre ; & je pourai vous entendre. Tandis que

* A part.

ma fortune & ma vie sont en vos mains, je ne veux que ce garant de votre fidélité.

AURENG-ZEB.

Seigneur, quelque cause étrangere agit contre moi dans votre ame! Pourriez-vous, sans cela, me soupçonner?

L'EMPEREUR.

Quelque soit la tendresse apparente d'un héritier du thrône, il n'aspire qu'après l'instant de l'occuper. Je ne vous accuse, ni ne vous justifie. En atendant, la Prisonniere est traitée avec tous les égards qui lui sont dûs.

AURENG-ZEB.

Et c'est d'où naît mon inquiétude!... Par quelle fatalité mon Pere se trouve-t-il moins vertueux? Et, qu'ai-je fait pour être ainsi puni?... Non, Seigneur, il n'est pas possible que vous me soupçonniez: vous me connoissez trop, & votre ame est au-dessus des foiblesses de la défiance. L'amour seul peut produire de pareilles injustices.

L'EMPEREUR.

Eh bien, puisque votre rival vous est connu, vous sçavez ce qu'un fils doit à son Pere.

AURENG-ZEB.

Les enfans ont des droits aussi sacrés : tels sont ceux de l'amour. C'est vous qui fites naître le mien. Voilà mon titre, & rien ne peut m'y faire renoncer.

L'EMPEREUR.

Quand tu l'obtins de moi, j'en ignorois la valeur. Si j'ai pû le donner, je puis le reprendre.

AURENG-ZEB.

Vous pouvez tout, Seigneur ; je reconnois votre puissance : mais commencez par prendre ma vie qui m'est moins précieuse. Trahi par la nature, & par l'amour, elle ne peut être désormais qu'un fardeau pour moi !... Mais ma douleur s'échappe en discours superflus : j'aurois dû me taire, & mourir.

L'EMPEREUR.

Vous sçavez, grands Dieux, combien j'ai combattu cet amour funeste ! combien j'ai rougi de ma honte, gémi de mon parjure, & senti vivement la mortelle atteinte dont cette foiblesse pouvoit blesser ma renommée ! Quels furent mes remords au souvenir

de tout ce que je dois à mon fils ! Quelle horreur m'inspira mon ingratitude ! . . . Inutiles regrets ! Je combattis, je résistai long-temps, il fallut succomber. Les yeux de la raison se fermerent, je ne vis plus Indamora que par ceux de l'amour ! Que te dirai-je enfin ? Je vois mon crime, j'en suis pénétré, j'en rougis à tes yeux, mais il me plaît toujours.

AURENG-ZEB.

Puisque, malgré vos remords, votre erreur vous est encore chere, le même pouvoir vainqueur doit aussi m'excuser. J'aime avec les mêmes transports, & je reclame des droits que je ne puis céder.

L'EMPEREUR.

Aureng-Zeb, vos aînés quoique vaincus n'en ont pas moins des droits sur ma Couronne ; le plus jeune de vos freres a encore les armes à la main ? Renoncez à Indamora, je vous fais Empereur.

AURENG-ZEB.

Que mon nom soit en horreur à la postérité, si l'on me voit jamais sacrifier à l'espoir du thrône, mon amour ;

ou ma renommée ! Une ame mercenaire auroit pû profiter de ses victoires: votre couronne étoit à moi si je l'avois voulu, & je n'avois rien à vous céder; mais, vous vivez, & je n'y prétens rien. Portez-la long-temps; elle est à vous, disposez-en à votre choix. Mais quant à mon amour, rien ne peut m'en faire départir : mon thrône est dans le cœur d'Indamora, & c'est le seul qui puisse me toucher.

L'EMPEREUR.

Regne donc dans son cœur : mais quant à sa personne, garde-toi d'y prétendre. Crois-moi pourtant, céde de bonne grace ce que la force peut me donner; & fais-toi un mérite de ton obéissance.

AURENG-ZEB.

Lorsque l'honneur me le prescrit, je sçai céder : l'obéissance qui n'est duë qu'à la crainte, est celle d'un esclave. Si j'ignorois moins mon devoir, l'autorité ne m'y feroit point soumettre : elle m'irriteroit encor plus. Pardonnez, Seigneur, c'est votre sang qui s'allume dans mes veines; & mon cœur se souléve au seul soupçon de la menace.

Ordonnez plûtôt mon trépas : l'aſpect de la mort exciteroit en moi moins d'horreur. J'ai appris à la braver, en combattant pour vous.

L'EMPEREUR.

Vante moins tes ſervices : ta déſobéiſſance, dans le point le plus eſſentiel, les détruit tous dans mon eſprit... Inſenſé que tu es ! L'Empire étoit ton partage ; & tu peux le rejetter !... Eh bien, malgré ma haine contre l'Impératrice, je le donne à ſon fils. Ton repentir me vangera bientôt.

SCENE X.

AURENGZEB, *ſeul.*

O Vertu, qui nous jettes dans un danger certain, ſous l'eſpoir d'une récompenſe incertaine ! Nom ſtérile, & trompeur ! La fortune te fuit, & ne laiſſe à ta ſuite que l'indigent, & le ſage. Le Ciel même paroît t'abandonner, & ne te laiſſer pour récompenſe de tes actions, que tes actions mêmes :

tandis que la gloire, & les douceurs de ce monde sont faites pour l'audacieux, & pour l'impie; pour celui que nul frein ne retient, & dont l'ame sacrilége est inaccessible aux remords! Le mérite tente envain de réveiller la justice en sa faveur: l'indolente Thémis ne consulte pour lui que sa balance; son glaive n'est réservé que pour vanger la querelle des Tyrans de la terre. Malheureuse vertu! Trop de circonspection te fait toujours négliger tes droits; & tandis que tu délibéres, le vice te les enléve.

SCENE XI.

AURENG-ZEB, DIANET.

DIANET.

DAignez-me pardonner, Seigneur: je suis porteur d'une triste nouvelle! l'Empereur irrité poursuit ouvertement votre ruine. Il vient de mander l'ambitieux Morat: les portes de la ville déja lui sont ouvertes; &

la Garde de la place a eu ordre de se retirer.

AURENG-ZEB.

Et quel effet cette révolution produit-elle dans l'esprit du Peuple ?

DIANET.

Aussi sensible à votre perte que si c'étoit la leur, nos Citoyens détestent l'Impératrice qu'ils accusent seule d'avoir tout sacrifié pour son fils. Lui-même, quoique redouté, n'est pas à l'abri de leurs imprécations : ils haïssent son orgueil, ils redoutent sa violence ; tout en un mot se dispose à un soulevement. Je vous réponds du succès enfin, si vous voulez les seconder, en attendant que vos Troupes arrivent.

AURENG-ZEB.

L'injustice peut m'accabler, je puis être malheureux, mais je ne puis me démentir. J'ai sauvé l'Empire ; je ne l'acheterai point par un crime.

DIANET.

Eh, Seigneur, laissez aux Poëtes

à exagérer de pareils sentimens; ces brillantes rêveries ne sont utiles que pour l'embélissement de leurs ouvrages. Craignez que ce Héroïsme déplacé ne vous coûte une Couronne, & peut-être !...

AURENG-ZEB.

Je connois toute l'horreur de ma situation : les Princes de l'*Indostan* doivent ou regner, ou périr. Je sens encor tout ce qu'on peut imputer de blâme à celui, qui pouvant éviter un sort funeste, s'y soumet volontairement. *Mais*...

DIANET.

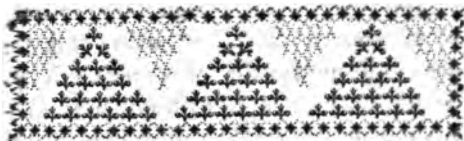
Ainsi toutes vos lumieres, & votre courage, ne servent qu'à vous conduire avec plus de certitude dans le chemin du Tombeau!...

AURENG-ZEB.

Conclus plûtôt, que je crains également & d'usurper le thrône, & de mourir en lâche. La fuite me rendroit, ou criminel, ou timide; & je la tenterois envain. Que ce sort soit donc

ma prison.... Il me reste peut-être un espoir. Morat est sensible à la gloire : les remedes extrêmes se hazardent quand tout est désesperé ; l'évenement seul les justifie. Essayons-les. Le courage, joint au sens froid, est d'une grande ressource dans les plus grands malheurs.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

INDAMORA, ARIMANT, *une lettre à la main.*

ARIMANT.

Qui moi ! je ſerois votre meſſager auprès de lui ? Madame, c'eſt pouſſer votre empire juſqu'à la tyrannie. Vos ordres ſont auſſi cruels, qu'injuſtes. Quoi, vouloir que je trahiſſe mon devoir, & que je ſerve mon Rival !...

INDAMORA.

Votre devoir ! ne l'avez-vous pas trahi dès que vous avez commencé de ſoupirer pour moi ? & dans la ſituation où je ſuis, dois-je négliger mes

avantages? ... En servant mon amour, vous pouvez mériter mon amitié : c'est où je borne vos prétentions. Soyez donc généreux, mon cher Arimant ; ne démentez point la noblesse de votre caractére.

ARIMANT.

Je vais tout révéler au Roi.

INDAMORA.

Vous augmenteriez ses maux, & les vôtres : je suis inébranlable. Non, Arimant, le Ciel n'a permis votre amour que pour me donner en vous un ami, & un confident. A ces titres, je n'ai rien de caché pour vous : ainsi je vous confie ma lettre à Aureng-zeb. Lisez-la ; & dites-moi franchement ce que vous en pensez ?

ARIMANT, *lisant.*

... *Si je fais des vœux pour ma liberté, je ne prétens l'employer que pour vous...* Je n'en lirai pas davantage.... Voyons pourtant... *Vos maux me sont bien plus insupportables que les miens...* Encor une ligne semblable, je suis désespéré!... (*Il continuë de lire bas.*) Ciel! elle continuë... & ceci est encor plus tendre! ... chaque période

est un coup de poignard dans mon cœur..... (*lisant haut.*) *Je vous attens ce soir.... Rendez grace au Ciel de vous avoir procuré un ami tel que le généreux Arimant. C'est lui qui sera votre guide*.... Ç'en est trop, Madame.... Vous ne me rendrez point malgré moi l'instrument de ma perte.

INDAMORA.

Je m'assure par vous du secret; & je vous offre l'unique moyen de me plaire.

ARIMANT.

L'homme le plus désintéressé a toujours quelque espoir qui dirige, & anime ses démarches.... De grace, laissez-moi plûtôt déchirer ce fatal papier! & ne me contraignez pas d'être le porteur de ma sentence.

INDAMORA.

Vous en êtes le maître: mais qu'y gagnerez-vous? Quant à moi, je n'aurai que la peine d'en écrire un autre. Croyez-moi, Arimant; tôt ou tard il faut que vous m'obéissiez; vous le sçavez: pourquoi lutter en vain contre votre destinée?

ARIMANT.

Je te rends grace, ô Ciel ! Il ne manque plus rien à mon malheur.... Je sens tout le ridicule, toute l'amertume de mon esclavage; & pour comble de maux je ne puis accuser la sincérité de celle qui me l'impose !. Non, Madame : ou faites quevos ordres soient d'accord avec ma raison ; ou achevez de me priver de ma raison, si vous voulez que je vous obéisse ?... Mais que vois-je ? Vos regards s'irritent ! Hélas, je cours vous obéir. Je crois déja vous entendre prononcer cette fatale sentence, *ôtez-vous de mes yeux*... Ces mots cruels seroient plus terribles à mon oreille que l'arrêt de mon trépas !....

SCENE II.

INDAMORA, ARIMANT, SOLIMAN.

SOLIMAN.

LA Princesse Melezinda, toute en larmes, & flotant entre l'esperance

&

ce & la crainte, demande à vous consulter sur le sort du son époux.

ARIMANT.

Dites-lui, que pour lui en parler avec plus de certitude, je vais me rendre chez le Roi.

INDAMORA.

Je verrai avec plaisir cette tendre épouse. Dans la douleur, la compagnie des Malheureux est une espéce de soulagement.

ARIMANT, *à Soliman.*

Dites-lui, qu'en attendant mon retour, elle peut jouir de la fraîcheur de cette terrasse.

INDAMORA.

Pauvre Princesse, que je te plains de te voir ainsi enveloppée dans le malheur de ton époux! Elle pleura la révolte de Morat: il commit le forfait, elle en est la victime.

ARIMANT.

Elle ignoroit son dessein; elle resta à la Cour jusqu'au moment où elle fut arrêtée. Depuis ce tems, elle a porté ses fers avec la constance d'une Romaine: si tant est que la vertu d'une Indienne trouve quelque modéle dans l'antiquité.

INDAMORA.

Tâchons donc de la consoler. Allez, laissez-moi seule avec elle.

ARIMANT.

Ainsi mon obéissance doit à chaque instant vous prouver ma tendresse !

SCENE III.

MELEZINDA, INDAMORA.

INDAMORA.

QUand l'aimable & touchante douleur veut frapper nos regards, & penétrer nos ames par l'appareil le plus pompeux & le plus attendrissant, elle emprunte sans doute les larmes de Melezinda. Ainsi qu'une jeune fleur fléchissant sous le poids de la rosée du matin, votre tête inclinée semble envain vouloir nous dérober l'ennui qui vous accable.

MELEZINDA.

Les fleurs ne peuvent que languir pendant l'absence du Soleil ; c'est lui qui les rappelle à la vie, & qui rani-

me leurs odeurs. Hélas le mien est éclipsé !... Mais vous me surprenez, Madame.... Vous vivez à la Cour, vous en faites les délices, & vous connoissez la pitié !...

INDAMORA.

Confinée en ces lieux, & malheureuse comme vous, je ressens pour autrui la même compassion que mon malheur peut inspirer. Nous sommes toutes deux captives, Madame : mais par un sort aussi funeste que bizarre, l'une ne peut se voir heureuse que par la perte de l'autre : ce jour doit éclairer la chûte d'Aureng-zeb, ou celle de Morat !

MELEZINDA.

Trop dignes Successeurs de Tamerlan, chacun d'eux trouve l'univers trop resserré pour en partager l'Empire avec un rival. Plût au Ciel que ce fameux différend pût être décidé par nous, Madame ! Le sang humain cesseroit de couler ; trop contente de regner dans le cœur de Morat, vous regneriez bientôt sur l'Univers.

INDAMORA.

Si le Ciel est juste, & chérit la ver-

tu, j'augure que vous touchez à la fin de vos maux.

MELEZINDA.

J'ai d'autres pressentimens, Madame : la durée de ma vie sera courte, & même infortunée. Je ne me plains point des Dieux, s'ils permettent qu'avant ma mort je puisse encor embrasser mon époux !

INDAMORA.

Ecartez ces idées sinistres, Madame ; ce sont les fruits de la mélancolie, & de la solitude... Mais quel que soit notre sort ; à quelque excès que nos amans puissent pousser la haine, j'espere que nous nous aimerons toujours.

MELEZINDA.

Ah ! Madame, soyez toujours sûre de mes sentimens pour vous !.. Je porte un cœur bien plus sincere encore qu'il n'est infortuné.



SCENE IV.

MELEZINDA, INDAMORA, ARIMANT.

ARIMANT.

JE me hâte de vous apprendre l'événement le plus inattendu ! Depuis deux heures que je n'ai vû le Roi, toute la face de la cour est changée. Le malheureux Aureng-zeb est disgracié ; Morat est déclaré le Successeur au thrône ; le son de ces trompettes annonce déja son entrée triomphante dans Agra, & la Citadelle répond aux salvès de la ville.

INDAMORA.

Ainsi, Madame, l'évenement justifie mes présages !... Je n'envie pourtant point votre sort : mais je déplore le mièn.

MELEZINDA.

Un pareil changement me frappe d'autant plus, que je suis moins accoutumée à la joie.

INDAMORA.

Puissent vos vœux être toujours remplis !.. Mais cet évenement intéresse trop mon cœur, pour exiger que mes foibles yeux soient les témoins du malheur de mon amant.... Adieu, Madame : je venois pour vous consoler ; & je vais cacher ma douleur !...

MELEZINDA.

Arrêtez ?.. Non, Madame, je ne verrai point mon époux, que je n'aye apporté quelque soulagement à vos ennuis. Je veux l'attendre ici, & qu'il soit témoin de notre captivité ; & si vos vertus ne peuvent rien sur son ame, j'espére en joignant mes larmes aux vôtres, de l'attendrir en faveur de vos feux. Espérons en tout, Madame : je ne le supliai jamais envain.

INDAMORA.

Quelle cause, dans vos mains, pourroit être désespérée ?...

MELEZINDA.

Je ne sçais, mais mon cœur semble se refuser à l'idée de mon bonheur prochain : un mouvement intérieur m'annonce le contraire ; & au rayon d'espoir qui semble devoir dissiper mes

craintes, je crois déja voir succeder les ombres de la mort ! . . .

Indamora & Melezinda rentrent dans une chambre prochaine.

SCENE V.

ARIMANT, *seul.*

LA fortune paroît enfin lassée de favoriser Aureng-zeb ; & tandis que sa main prodigue comble Morat de ses bienfaits ; l'Empereur & son ambitieuse épouse paroissent être d'intelligence. Etoit ce pour Morat que le sort réservoit un pareil miracle ? . . . . .

SCENE VI.

L'EMPEREUR, MORAT, *Troupe de Courtisans, Gardes &c.*

L'EMPEREUR.

JE vous ai fait l'aveu de ma passion pour Indamora ; & si j'interpréte favorablement vos intentions, gardez-

vous de porter un œil sévére sur mes projets. Votre destinée vous appelle à l'Empire: rendez-vous-en aussi digne en remplissant vos devoirs envers moi, que vous l'étiez déja par les armes. Ne craignez rien de la part d'Aureng-zeb, son nom même m'est odieux. L'Amour encor plus que le Throne est ennemi de toute concurrence.

MORAT.

Aimez à votre gré, Seigneur; quant à moi, je ne respire que les combats. Que mes bras soient nerveux, mon cimeterre bien affilé, voilà tous mes souhaits: je n'envie d'autre bonheur que celui d'occuper la Renommée, ni d'autre Amante que la Guerre. C'est presque avec regret que je monte paisiblement au Throne. Et plût au Ciel, qu'Aureng-zeb réunît en lui l'ame & les forces de tous mes freres, pour avoir le plaisir de le combattre, & d'établir mon droit à la Couronne en me vangeant de la nature!

L'EMPEREUR.

Si j'avois encore de la jeunesse, & du tems à perdre, quelqu'un pourroit n'être pas long-tems Rival de mes exploits ... Mais le Printems de l'âge s'é-

toute sans que nous en jouissions ; c'est un trésor dans les mains d'un prodigue ; & nous ne connoissons l'usage de la vie, que lorsqu'elle est prête à finir. Ah, si le Ciel me rendoit ta vigueur, que je sçaurois bien mieux la ménager ! Chaque instant auroit pour moi de nouveaux plaisirs.

MORAT.

La grandeur doit les réunir tous. Les Rois, comme le Soleil, doivent répandre partout les rayons de leur puissance, & se faire admirer en parcourant la carrière de la gloire. Faits pour agir, ainsi que l'Astre qui nous éclaire, le repos n'est pas fait pour eux. Le Peuple est un animal féroce ; s'il ne sent le frein, il ne connoit plus son Maître.

L'EMPEREUR.

Je t'abandonne tous ces embarras de la Puissance Souveraine. Que les soins & les inquiétudes soient ton partage : régne, & laisse-moi vivre. Ma sureté exige que je me réserve la Citadelle : jouis de tout le reste, il est à toi... Mais crois-moi, mon fils, épargne-toi d'inutiles soins : je connois le monde, il n'en est pas digne. Le vul-

gaire n'est qu'une masse stupidement animée : Tout ce qui est au-dessus d'elle, les Princes, les Dieux mêmes, offensent ses regards...,

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs. NOURMAHAL, *& sa Suite.*

NOURMAHAL.

CHer Morat, que ce jour est heureux pour nous ! C'est un Roi que je vois dans mon fils ; & c'est d'aujourd'hui seulement que je suis Reine !... Votre* vigoureux Pere peut maintenant se livrer au repos après lequel il aspiroit ; les embaras du Thrône ne troubleront plus les plaisirs tranquilles qui flatent si agréablement ses idées.

L'EMPEREUR.

Pouvois-je les goûter, tandis qu'une épouse hautaine, & des enfans rebelles en empoisonnoient à chaque instant la douceur !...

MORAT.

Oubliez tout, Seigneur. Je vous garantis désormais la paix de toutes parts.

* Ironiquement.

SCÈNE VIII.

Les mêmes Acteurs. AURENG-ZEB.

AURENG-ZEB.

Sans crainte, & soutenu par ma seule innocence,
Morat, tu vois ton frere affronter ta présence;
Et braver sans pâlir un injuste destin,
Qui me rend ton esclave, & te fait Souverain.
Cette pompe éclatante, & ces illustres marques,
Qui déja te font croire au rang de nos Monarques,
Ce féroce couroux, dont ton œil enflamé
Menace un ennemi, que tu vois désarmé;
Ce lâche orgueil enfin, dont le feu te surmonte,
Signalent à la fois ma gloire, & ta honte:
Et si ta vertu seule eût pû m'humilier,
Le droit de ma naissance est encor tout entier.

L'EMPEREUR.

Vante moins à mes yeux le droit de ta naissance,
Puisque ce même droit te met en ma puissance;

Et qu'enfans du hazard, autant que du plaisir,
A son gré parmi vous un pere peut choisir.

MORAT.

Cours invoquer ailleurs le ciel qui te condamne ;
Et délivre mes yeux d'un ennuyeux Brachmane *.

AURENG-ZEB, *à l'Empereur.*

Je ne viens point, Seigneur, condamner votre choix ;
Je sçais que mon devoir doit respecter vos loix :
Mais je dois à ma gloire, encor plus à la vôtre,
Lorsque vous m'abaissez pour élever un autre ;
De soutenir ici, même aux yeux de mon Roi,
Qu'il n'a point de sujet plus fidéle que moi ;
Que nul ne chérit plus, & sa gloire, & sa vie ;
Que j'en offre la preuve à quiconque le nie **.

MORAT.

J'accepte ton défi : l'Univers joint à toi,
M'enviroit vainement un bien qui n'est qu'à moi !

---

* Ce sont les Philosophes, ou Sages des Indiens.
** Regardant Morat.

AURENG-ZEB.

Un grand cœur n'admet point de promesse
frivole ;
Je connois ton courage, & je prens ta parole :
Remplis-la. Nos aînés, quoique par moi vain-
cus,
Quoiqu'au loin dispersés, ne sont point abba-
tus ;
Ils vivent, & déja leur criminelle audace
Brûle de réparer leur commune disgrace.
Choisis celui d'entr'eux qui peut moins t'of-
fusquer ;
Je me charge de l'autre, & je cours l'atta-
quer.
Laisse l'Empereur libre. A ce prix, je te jure,
Si tu reviens vainqueur, de ceder sans mur-
mure ;
De remettre en tes mains, pour prix de tes
succès,
Mes troupes, & mes droits, mon destin, & la
paix.

MORAT.

J'y consens ; je t'approuve ; & le succès des
armes
Pour le cœur de Morat peut seul avoir des
charmes.

L'EMPEREUR.

Y pense-tu, mon fils?... * & toi dont la vertu
Feint d'éclater ici, quand tu te vois perdu;
Qui manquant de pouvoir, t'épuises en promesses,
Malheureux! porte ailleurs tes trompeuses adresses.

MORAT.

J'ouvre les yeux enfin: Aureng-zeb est guerrier,
Il veut gagner du tems, mais le piége est grossier;
Et j'en rougis pour lui.

AURENG-ZEB.

Si, content de ma gloire,
Je n'eus qu'elle pour prix de plus d'une victoire,
Si toujours mes succès ont signalé ma foi,
Morat peut en rougir, mais ce n'est point pour moi.
J'ai vaincu pour mon pere, & loin de cette rive:
Ton armée en ces murs l'obsede & le captive.
Je revins seul ici, sans projets, sans soldats;
L'appareil de la guerre y suit partout tes pas.
Tu t'empares du thrône, & je te le résigne,
Si de le posséder tu veux te rendre digne:

---

* A Aureng-zeb.

Ainsi que tes refus, j'éprouve ton courroux ?
Je laisse à l'univers à juger entre nous.

MORAT.

Mon pere te craignoit, tu menaçois sa vie ;
Il daigna m'appeller : son choix me justifie.

AURENG-ZEB.

Il connoît mieux que toi ce qui me fit haïr :
Je le respecte trop pour te le découvrir.
Finissons. Si ton cœur veut se montrer fidéle ;
Contre ses ennemis viens signaler ton zéle ?

MORAT.

Je veux les vaincre seul.

AURENG-ZEB.

Ainsi ; dans son transport ;
Morat est invincible, il dispose du sort ?
Et l'offre de mon bras lui paroît une injure.
Je sens tout ton mépris, cruel ! mais je l'endure.
Je ferai plus encor, si tu peux m'affirmer ;
Que content de ta gloire, & prompt à désarmer,
Aussitôt que ton bras aura fini la guerre ;
Mon pere aura sur nous son pouvoir ordinaire.
Ose me le jurer, je t'en crois ; & mon cœur ;
Loin d'en être jaloux, souscrit à ton bonheur.

MORAT.

Quels que ſoient mes projets, c'eſt à toi d'y
ſouſcrire :
Je pourai déſarmer, ſi le Ciel me l'inſpire.
Juſques-là, ſi l'Etat te paroît en danger,
Mieux que le tien, ce bras ſçaura le protéger.

L'EMPEREUR, *à part.*

Croirai-je, à ce diſcours, que Morat ſoit ſincere ?
Et, ſans être attendri, puis-je entendre ſon
frere ?
L'un n'agit que pour lui, l'autre fait tout pour
moi :
Mon injuſtice même eſt le ſceau de ſa foi !...
Sa vertu me confond... La mienne eſt ébran-
lée ;
L'amour ſeul la combat dans mon ame trou-
blée.
Ecoute-moi, * mon fils ; Ta vie encor m'eſt
chere ;
Tu vois mon trouble ! Parle ; un mot te rend
un Pere !...
Tous les cœurs ſont à toi ; je diſpoſe du fort.
J'y reçois ton Armée ; & je change ton ſort...
Mon cœur impatient n'attend que ta réponſe :

---

* A part à Aureng-zeb.

Tu vas vivre, & regner ; ou tu péris. Le Prononce.

AURENG-ZEB.

Vous connoissez mon cœur ; & je perdrai le jour,
Si je n'en puis jouir qu'en trahissant l'amour.

L'EMPEREUR.

Je t'entens ?... Mon * couroux le livre à ta justice,
Morat, viens me vanger !...

MORAT.

Gardes, qu'on le saisisse :
Et que les sucs fatals à l'instant préparés,
Mettent fin à des jours qui n'ont que trop durés ?...

NOURMAHAL. **

Je prens sur moi ce soin ; on le doit à ma haine.
Près de chez moi, mon fils, ordonnez qu'on le méne.

AURENG-ZEB, *à Morat & à Nourmahal.*

Pour suspendre, ou changer l'arrêt de mon trépas.

---

* Haut.

** Je supprime quelques propos injurieux entre les deux freres, qui n'ont ici rien d'intéressant.

Ne fallut-il qu'un mot? je ne le dirois pas?
Je vous méprise trop.... * Quand le destin m'accable,
Même envers vous du moins je ne suis plus comptable
Seigneur; & je vous rends le jour que je vous doi....
J'aurois voulu le perdre, en vous prouvant ma foi!
Adieu Seigneur ..

L'EMPEREUR.

Amour, en ce moment funeste,
Ou céde à mes vertus, ou détruis en le reste:
Allons, du moins du Ciel implorer les faveurs...

MORAT.

D'une épouse que j'aime allons sécher les pleurs.

SCENE IX.

NOURMAHAL, ZAIDE.

ZAIDE.

Ah, Madame, la vertu d'Aurengzeb a surement quelque chose

* A l'Empereur.

de Divin ! & ce grand jour délivre Morat du plus estimable, & du plus dangereux de ses Rivaux.

NOURMAHAL.

Aureng-zeb n'est point encor perdu.

ZAYDE.

Il est vrai qu'il respire encor : mais il doit mourir, & qui plus est, par vous Madame !...

NOURMAHAL, *embrassant Zaïde.*

Chere Zaïde, puisse ta prophétie être accomplie !... Puisse ce Prince mourir par moi ! Et puissai-je expirer avec lui !...

ZAIDE.

Ah, juste Ciel, qu'entens-je ?

NOURMAHAL.

D'où naît cette surprise ? Méconnois-tu l'amour ? Et n'ai-je point un cœur ? Si tout le mérite de ce Prince aimable a pû fraper tes yeux, pouvoit-il échaper aux miens ? Une ame vulgaire telle que la tienne n'a pû que l'admirer. Un sentiment plus vif, plus élevé a saisi la mienne : je l'aime.

ZAIDE.

Eh, qu'espérez-vous, Madame, de

cet amour funeste ? Ce Prince doit-il, peut-il même y répondre ? La nature, les loix divines & humaines vous permettent-elles aucun espoir ?

NOURMAHAL.

Regarde ma passion comme un nouveau miracle de l'amour.... Aureng-zeb n'étoit plus le fils de mon époux ! je l'avois oublié !

ZAIDE.

Dites encor, Madame, que vous avez oublié que Morat fût le vôtre, & tout ce qu'il vous a coûté pour l'élever au thrône qu'il vient d'acquérir. Car enfin, si Aureng-zeb échape au sort qu'on lui prépare, Morat doit succomber.

NOURMAHAL.

Je le sens : mais vit-on jamais la prudence compagne de l'amour ?

L'Imperatrice continue de justifier sa passion, en attaquant le mariage, & les loix qui défendent l'inceste. Rien de plus emporté que cette femme, que l'Auteur (qui connoissoit la Phedre de M. de Racine) n'auroit pû rendre intéressante qu'en lui donnant les mêmes remords.

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. MORAT. ARIMANT. *Suite.*

ARIMANT.

OUi, Seigneur, c'est cette unique raison qui l'empêche de paroître en public avec vous, & qui lui fait partager encor les fers d'Indamora.

MORAT.

Que ma Suite aille m'attendre; je veux être seul. Quand on a satisfait à la gloire, on doit d'autant plus à l'amour.

NOURMAHAL.

Mon dessein n'est pas de vous interrompre: je sçai, mon fils, ce qu'une longue absence peut inspirer d'empressement. L'objet n'en peut être plus digne... Adieu, je me retire.....



SCENE XI.

MORAT. MELEZINDA.

MORAT.

N'Ai-je pas quelque droit de me plaindre, Madame ? Eh, qui peut donc vous faire préférer une retraite obſcure, au brillant éclat d'un jour ſi glorieux pour nous ? pourquoi m'envier le bonheur de voir plutôt ce que j'aime ; & diminuer par votre abſence la ſplendeur de mon triomphe ?

MELEZINDA, *en l'embraſſant.*

N'ai-je pas quelque droit de me plaindre à mon tour, de vous voir préférer une pompe frivole, & les tranſports de joie d'une inconſtante populace, au plaiſir que j'aurois eu d'embraſſer plutôt mon époux ?.... Le bruit de l'airain tonnant a percé la profondeur de ma retraite : je l'entendois avec plaiſir, quoique j'en déſiraſſe ardemment la fin.

MORAT.

La joie du Peuple est toujours ennuyeuse & grossiére : mais la politique du Monarque l'engage à s'y prêter. Je me suis pourtant hâté de m'échapper, pour délivrer mon aimable captive ; & ce tendre devoir me paroissoit seul digne de m'occuper. En suivant l'exemple des Héroïnes de l'Antiquité, vous en offrez, Madame, un admirable pour les Modernes. Je manque de termes pour exalter toute votre vertu : je n'ai qu'un cœur à vous offrir ; rendez-le digne de vous !..

MELEZINDA.

Vous m'invitez à l'éprouver, & j'en saisis l'occasion, non pas pour ce qui me touche, mais pour la Reine de Cachemire....

MORAT.

Arrêtez, chere Melezinda ? C'est la seule grace que ma tendresse ne peut vous accorder ! Je suis instruit de la cause de sa captivité : elle aime Aureng-zeb, & se refuse à l'amour de mon Pere. Puisse plûtôt durer cette passion qui m'est si favorable ! Ne chagrinons pas l'Empereur : son amante lui coûte assez cher.

MELEZINDA.

Seigneur, daignez du moins la voir ; vous la plaindrez peut-être.

MORAT.

Laissons ces foiblesses à des ames vulgaires, que l'amour, ou la gloire ont toujours droit d'ébranler. Celles des Rois ne sont susceptibles que d'un seul sentiment : celui de leurs intérêts.

MELEZINDA.

Le Ciel attend des Souverains un tribut de la puissance qu'il leur abandonne. Il les charge du soulagement des indigens & des opprimés. Ceux d'entre-vous qui les protegent, en sont recompensés par l'amour & la vénération des Peuples. Un Monarque en butte aux coups du sort, a tôt ou tard le Ciel pour lui, dût-il être réduit à l'exil même, on le revoit bien-tôt sur son Thrône : toujours cher à ses Sujets, il n'a jamais besoin de gardes ; il laisse aux Tyrans à vivre dans la crainte ; tout l'Univers enfin s'intéresse à sa conservation.

MORAT.

Oubliez, dans le bonheur, ce que vous avez promis dans l'adversité. Vos maximes,

maximes, Madame, ſont plus plauſibles qu'exactement vraies.. Mais pour accorder quelque choſe à l'Amour, je conſens de voir cette Reine. Je vous convaincrai peut être que les plaintes & les larmes ne peuvent rien ſur moi.

MELEZINDA.

Je cours l'en avertir, Seigneur; & le Ciel m'eſt témoin de la joie que m'inſpire l'eſpoir de ſoulager cette infortunée...

SCENE XII.

MORAT, MELEZINDA, INDAMORA.

INDAMORA.

J'Ai prevû vos bontez, Madame; & votre protection me donne aſſez d'aſſurance pour tomber aux pieds de votre illuſtre Epoux... En me ſauvant, Seigneur, vous ne feriez généreux qu'à demi! Un Arrêt rigoureux condamne au trépas la moitié de moi-même: daignez le révoquer, Seigneur; ou faites-moi partager le ſort de mon Amant.

MELEZINDA.

Si Melezinda a quelque pouvoir sur votre cœur ; Si les ſentimens du mien peuvent émouvoir le vôtre en faveur de la plus tendre des Amantes : au nom de nos innocens plaiſirs, au nom de tous les maux que j'ai ſoufferts pour mon Epoux, daignez, Seigneur, vous laiſſer attendrir ! ...

MORAT.

Je ne le puis, Madame. Il eſt condamné, il faut qu'il meure....

INDAMORA.

Juſte ciel ! & c'eſt un frere qui parle ainſi ; c'eſt un frere qui le condamne, & qui peut étouffer la voix de la nature ! O piété, qu'êtes-vous devenuë ? Votre Empire uſurpé eſt maintenant en proie aux monſtres les plus ſauvages, & c'eſt Morat qui l'a chaſſée des doux climats de l'Orient ; c'eſt lui qui l'a forcée de chercher un azile dans les pais les plus reculés du monde ! ... Et tu prétens régner ? Et tu te flates que le Ciel te ſouffrira long-tems ſur un Thrône teint du ſang de ton frere ? Qui pourra te ſauver des furies vange-

resses que je vois déja attachées sur tes pas ?... O Morat ! léve du moins les yeux ; & dusses-tu n'y rien prétendre, sois convaincu que le Ciel existe.

MELEZINDA.

Sa voix, & ses menaces me pénétrent d'horreur !.... Ah, cher époux, songez que le sort d'Aureng-zeb auroit pû être le vôtre ! Songez à l'inconstance des choses humaines ; & ne fermez pas votre cœur à la pitié !

INDAMORA.

Aureng-zeb auroit été plus généreux : la grace de son frere n'auroit point coûté de larmes à son Amante....

MORAT.

C'est envain qu'on me la demande... Votre voix * cependant me frape & me touche....

MELEZINDA.

Ah, *Seigneur*, songez que votre propre interêt....

MORAT.

Laissez-moi, Madame. Pensez-vous pouvoir ici plus qu'elle ?... ** Mon frere est heureux, Madame ; c'est

* Regardant Indamora.

** Indamora.

pour vous qu'il périt : j'en connois qui envieroient son sort. Il auroit été bien lâche d'abandonner des droits que les plus grands Monarques se feroient gloire de se disputer. Et s'il trouve un Rival dans mon pere même : en vous voiant, Madame, cet évenement cesse de me surprendre.

MELEZINDA.

Rendez-vous donc, Seigneur. La beauté malheureuse, en inspirant l'admiration, peut-elle ne pas exciter la pitié ?

MORAT.

Je vous l'ai déja dit, Madame, laissez-moi. Votre intercession n'est plus ici nécessaire... Souffrez que je lui parle en particulier.

Melezinda se retire en pleurant, dans le fond du Théâtre. Morat prend la main d'Indamora.

Vos larmes, charmante Reine, n'auront pas été absolument inutiles : consolez-vous, votre amanr vous offrira le Thrône de l'Orient. Ne regrettez plus Aurengzeb.. Demain il périra,

INDAMORA, *reculant d'horreur.*

Ciel ! votre dernier mot renverse toutes mes espérances. . . La clemence a commencé votre discours, & la mort le termine ! . . . Ne disiez-vous pas que mon Amant m'offriroit un Thrône? . . .

M O R A T.

Oui, Madame, & c'est moi qui vous l'offre. Le Ciel, qui veille sur vos charmes, au lieu d'un Amant proscrit de toutes parts, vous en rend un plus tendre, & plus puissant. Mon pere ne régne, Madame, qu'autant que je le veux: son pouvoir est encor plus caduque que son âge ; & ce Prince n'est Amant, & Souverain, qu'en idée. C'est en moi seul que la Puissance, & la jeunesse se trouvent réunies. Et si le Ciel vous forma pour plaire à tous les Princes de la Maison Imperiale, la sagesse de ses decrets avoit arrêté sans doute que vous trouveriez en moi tout ce que vous auriez pû desirer en eux. . . . .

I N D A M O R A.

Seigneur, si je retiens les effets de mon indignation, gardez-vous du moins de mal interpréter mon silence;

Epargnez-vous le soin de me réiterer vos offres : un froid refus est toute ma réponse. La vertu mal affermie se manifeste par des éclats injurieux, la mienne est tranquile dans l'orage. Mon mépris pour vous, & pour votre Couronne, me sont même si naturels, qu'en vous les témoignant je n'en suis pas émuë.*

MORAT.

Vous oubliez votre situation, Madame ; & de pareilles offres ne sont jamais rejettées deux fois. Je cours rejoindre Aureng-zeb, & executer vos ordres. Ce seront sans doute les derniers que je recevrai de votre part.

INDAMORA.

Dites-lui, que je voudrois pouvoir sauver ses jours aux dépens des miens. Mais que la gloire m'est encore plus chere que sa vie, & la mienne.

MORAT.

N'avez-vous rien à dire de plus, Madame ? . . . .

INDAMORA.

Hélas, quel est mon trouble ! . . . Il est furieux : puis-je le laisser sortir ? . . .

* En lui tournant le dos.

Dites-lui, Seigneur, que j'ai tout tenté vainement pour fléchir son frere, qui feignoit cependant d'être touché de mes attraits... Je dis avec raison qu'il le feignoit: s'il eût été sincere, m'auroit-il refusé un seul jour de délai pour consulter & concilier mes sentimens?

MORAT, *à part.*

Quels regards vainqueurs viennent de pénétrer mon ame!... Plus puissans encore que la voix qu'ils accompagnent, quoique supplians, ils veulent être obéis... Madame, on peut d'un frere ne pas obtenir le délai d'un seul jour: mais d'un Amant qui brûle d'obliger ce qu'il aime, on peut espérer ce sacrifice....

MELEZINDA, *accourant à lui.*

Ah! Seigneur, si....

MORAT, *en sortant.*

Laissez-moi, vous dis-je? Un discours en forme ne séduit que des politiques subalternes, ou de révérends imbéciles... Séchez vos pleurs, & prenez un visage digne du rang où vous montez.

MELEZINDA, *en le suivant.*

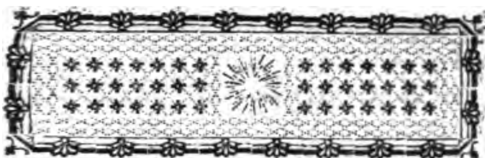
Vous excitâtes ma pitié, Madame : puissais-je maintenant mériter la vôtre ?...

SCENE XIII.

INDAMORA, *seule.*

PRincesse infortunée ! que je plaindrois ton sort, si le mien n'étoit pas encore plus déplorable. Une beauté extraordinaire est rarement heureuse : c'est un grand domaine, mais surchargé de dettes... semblable à ceux que le besoin fait descendre par degrés jusqu'aux humiliations, je me trouve forcée de flater un Tyran que je déteste ! Hélas, que ne peut-il se contenter du Thrône, & m'accorder la vie de mon Amant !... Le Ciel écarte les grandeurs loin de ceux qu'il regarde d'un œil favorable : l'Amour tranquile, & l'aimable médiocrité, suffisent au bonheur.

Fin du Troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AURENG-ZEB, *seul.*

LA défiance, & l'obscurité de notre état futur, excusent la foiblesse de l'homme aux approches du trépas. La mort, en elle-même, n'est rien: mais nous craignons de devenir ce que nous ne sçavons pas, & d'aller nous ne sçavons où!...

On entend une symphonie douce.

Voici sans doute encore une cérémonie que ma naissance exige? Je dois mourir pompeusement. Tout le luxe de la Perse n'égale pas celui de ma demeure; & tout ce brillant appareil déguise envain à mes yeux les avant-coureurs de ma mort...

SCENE II.

AURENG-ZEB, NOURMAHAL.

NOURMAHAL.

J'Ai crû, Seigneur, avant votre trépas, devoir tout employer pour vous adoucir l'amertume de cet instant fatal. Vous m'en sçaurez peut-être quelque gré; & j'espére que vous parlerez moins mal de moi à ceux de nos amis que vous pourriez rencontrer là-haut. Ne m'imputez pas, sur-tout, le crime de votre mort; & n'attribuez point à la haine ce que l'intérêt de mon fils pouvoit seul obtenir de moi.

AURENG-ZEB.

J'ignore le but de toutes vos magnificences, Madame : on veut peut-être insulter à mon sort. Je n'exige point que vous m'en rendiez raison; je ne m'abaisse pas jusqu'à les remarquer.

NOURMAHAL.

La mere de Morat, Seigneur, ne

pourroit vous rien dire qui ne vous fût ſuſpect. Je gémis pourtant de votre malheur beaucoup plus que vous ne le penſez.

AURENG-ZEB.

Puiſque vous le connoiſſez inévitable, diſpenſez-vous de vouloir m'en impoſer par une fauſſe pitié. Il eſt trop populaire de donner des larmes à la chûte de ſon ennemi.

NOURMAHAL.

Je n'ai pas oublié, Seigneur, que je vous dois ma liberté; c'eſt la derniere grace que vous obtîntes de l'Empereur : le ſouvenir m'en eſt précieux; & je brûle de vous en marquer ma reconnoiſſance.

AURENG-ZEB.

La vie n'eſt qu'un tiſſu de tromperies, dont les preſtiges de l'eſpérance nous cachent la groſſiereté. Nous nous livrons à l'illuſion : le lendemain doit toujours réparer les maux de la veille; & ce lendemain eſt encor plus trompeur que le jour qui l'a précédé. Séduits par ſes promeſſes, nous croions toucher l'inſtant du bonheur, nous en goûtons déja les charmes : mais c'eſt

où le perfide nous attend ; la Scene change ; tout est perdu : le désespoir seul nous reste. Etrange illusion ! Ce désespoir se calme ; un nouveau rayon d'espérance nous ranime ; ce qui nous reste à vivre doit réparer tout le passé : les infirmités de la vieillesse où nous touchons, ne se présentent point, ou glissent sous nos yeux. Nous succombons enfin sous le poids qui nous accable, en espérant, en cherchant encor le bonheur !.. Non, Madame, je suis las d'aspirer après un faux métal, qui trompe la jeunesse, & dont la vieillesse est toujours la victime.

NOURMAHAL.

Seigneur, il est pourtant des biens qui nous attachent à la vie ; & nos espérances ne sont pas toujours trompées. Chaque jour promet, & présente de nouveaux spectacles : c'est pour ainsi dire, une maîtresse nouvelle dont la possession nous est promise. Ainsi que les Voyageurs nous ne nous lassons point de voir... Ah, si vous connoissiez le bonheur qui vous attend, vous chercheriez moins à précipiter la fin de votre voyage !

AURENG-ZEB.

Le chemin qui me reste à faire n'est pas long : le précipice est sous mes pieds.

NOURMAHAL.

C'est présumer trop peu de ma générosité. Je vous garantis de ce précipice, Seigneur, ou j'y tombe avec vous.. Cher Aureng-zeb * (je puis sans doute vous appeller ainsi) cessez, de me regarder comme votre ennemie : je ne le suis, ni ne puis l'être ; consultez-en mes yeux !... Asseiez-vous, Seigneur..... Non, la distance que vous laissez entre nous sent trop la crainte, ou le respect.... Ne craignez pas de m'approcher.

AURENG-ZEB.

Pardonnez ma surprise, Madame. Est-ce la mere de Morat que j'entens ? Est-ce un Ange Tutélaire, qui touché de ma situation, a pris sa ressemblance ?..

NOURMAHAL.

Regardez-moi, Seigneur, comme l'être, ou comme le génie favorable qui désire le plus de plaire à vos yeux. Votre Ange Tutélaire seroit moins vi-

* En lui prenant la main.

gilant que moi ; & ſon emploi ne ſçauroit lui être plus cher.

AURENG-ZEB.

D'où peut provenir ce changement étrange ?

NOURMAHAL.

L'eſtime n'eſt-elle pas duë au mérite, Seigneur ? Et, par une ſecrette ſympatie, les ames nobles ne ſont-elles pas diſpoſées à s'aimer ?... J'étois témoin de la hauteur avec laquelle Aureng-zeb a bravé la rigueur de ſon ſort ; je l'ai vû, avec autant d'admiration, n'oppoſer à l'injuſtice de ſon Pere que la modération qui convient aux Héros opprimés. Soit que la diſpoſition des organes de mon cœur ſe trouvât d'accord avec ceux du vôtre, ſoit par quelqu'autre cauſe que je ne puis définir, jamais le mien ne ſe ſentit plus émû, jamais ſentimens ne ſe trouverent plus conformes !

AURENG-ZEB.

A l'aſpect de cette tendre pitié, je me plains bien moins de mon Pere. C'eſt au Ciel, Madame, à m'acquitter envers vous.

NOURMAHAL.

Pourquoi le charger d'une dette que vous pouvez acquitter vous-même ?... Quelle mortelle pouroit envier une plus grande félicité ?

AURENG-ZEB.

C'est ainsi que les grands Princes, en élevant un Favori, justifient leur choix en exagérant son mérite.

NOURMAHAL.

Si l'amour est la plus noble des passions, elle doit toujours tendre aux plus sublimes objets. Il n'est permis qu'à l'Aigle d'arrêter les regards sur le *Soleil* : vous le pouvez aussi, Seigneur, si les songes que l'on dit venir des Cieux ne sont point trompeurs à mon égard. Ecoutez le mien, cher Aureng-zeb : il vous regarde....

AURENG-ZEB.

Moi, *Madame* !....

NOURMAHAL.

Vous-même. Eh, quel autre pourroit occuper mon imagination ? Je rêvois, que vous aviez inspiré la plus vive tendresse à la mere des amours. Les plaisirs, animés par son fils, & portant des guirlandes de fleurs, volti-

geoient autour de votre tête, tandis que d'autres la ceignoient d'une Couronne de myrthe. Les parfums les plus doux que l'heureuse *Sabée* respire, étoient répandus dans les airs ; la terre étoit jonchée de roses *Syriennes*, & du jasmin odoriférant si vanté dans nos Indes. La Troupe jeune & folâtre s'empressoit à l'envi de faire passer dans votre cœur toute la flamme & les transports que leur mere est capable d'inspiret. Négligemment couchée à vos côtés, la pudeur sur le front, le désir dans les yeux, la crainte & l'amour dans le cœur, la Déesse laissoit nonchalament tomber sa tête sur votre sein ; & ses regards languissans fixés sur les vôtres exprimoient la tendre vivacité de sa passion !... Ingrat, s'écrioit-elle, en rompant tout-à-coup un trop long silence, est-ce à moi de soupirer envain ? Est-ce à moi de prodiguer vainement des charmes, & d'offrir des plaisirs qui feroient la félicité des Dieux mêmes ?... Est-ce un imbecile respect, est-ce la crainte qui m'expose à cet affront humiliant ? Ame foible, & timide ! Crains-tu de m'offenser ?... Alors

pressant ainsi la main de son amant...

AURENG-ZEB, *se levant.*

Ç'en est trop, Madame !... J'aurois déja dû soupçonner vos indignes desseins. Je craignois de me tromper: mais tout m'annonce votre crime; & je me crois déja coupable de vous avoir écoutée si long-temps !...

L'Impératrice achéve de perdre toute retenuë. L'impudence de ses propos est un exemple frapant de la licence des Tragiques Anglois, & de l'indolence de l'ancien Gouvernement d'Angleterre par rapport aux mœurs de la Nation. Nourmahal outrée des refus d'Aureng-zeb montre enfin un poignard, & dit...

NOURMAHAL.

Eh bien, au défaut de l'amour, accorde-moi la mort ?...

AURENG-ZEB.

Non: n'attendez rien de moi, pas même le trépas.

NOURMAHAL, *frapant du pied.*

Apprens donc combien je suis plus généreuse que toi...

Plusieurs Muets paroissent, l'épée à la main. L'un d'eux tient une Coupe.

Voilà ton choix, cruel !... Tu t'en

repens peut-être : mais il est trop tard. Tu as préféré ma haine ; éprouves-en les effets. Cette Coupe va terminer tes maux, & les miens.... Reçois-la de ma main, & ne crains pas qu'elle ait été préparée par celle de l'amour.

AURENG-ZEB, *prenant la Coupe.*

Donne : tout ce qui vient de la tienne, ne peut être qu'un poison pour moi. Grace au Ciel, celui-ci sera du moins le dernier !... A l'exemple de *Socrate* expirant, c'est à l'immortelle liberté que j'offre cette goute de la liqueur fatale *... La mort, pour la premiere fois, parut sourire en affranchissant ce grand homme !...

Au moment qu'Aureng-zeb veut avaller le poison, Morat arrive avec sa Suite.

* Il en fait tomber quelques goutes.



SCENE III.

NOURMAHAL, AURENG-ZEB, MORAT. *Suite.*

MORAT, *saisissant la Coupe.*

ARrêtez ? attendez, pour mourir, que je vous l'ordonne. Je suspens mon Arrêt.

NOURMAHAL.

Quelle extravagante pitié vous saisit ? Oubliez-vous que la prudence ?...

MORAT.

Il me plaît de le laisser vivre un jour de plus. Je me fais un plaisir de tromper le sort.

NOURMAHAL.

Vous devriez craindre de lui accorder même une heure.

MORAT.

Je le ferai pourtant, ne seroit-ce que pour signaler ma puissance.

NOURMAHAL.

La fortune peut s'en vanger. Quels seroient alors vos regrets !...

MORAT.

Vos craintes, en m'amusant, me font pourtant pitié!.. Je suis ici l'interprête du sort, Madame : ses decrets sont dans ma bouche ; qu'on appelle Arimant ?

AURENG-ZEB.

Rendez-moi la Coupe, & je termine votre différend : je suis las de conserver une vie ainsi mandiée. Si j'avois voulu la conserver, Morat, j'en jouirois librement en dépit de toi. Mais je pardonne, à ceux que je pourois accuser. Qu'ils doivent la vie, & l'impunité de leurs crimes, au mépris que j'ai pour eux.

NOURMAHAL.

Qui suis-je donc ici, Morat ? Et de quel droit ose-tu borner ainsi mon autorité ? Tandis que je soumets à tes loix des nations entieres, ne puis-je disposer des jours d'un coupable ? Mes bontés te font-elles abuser de ta grandeur ?

MORAT.

Je rabaisserai les idées que cette même grandeur a pû faire naître dans l'esprit d'une femme, trop foible pour

exécuter bien ce qu'elle conçoit toujours imparfaitement. Rentrez dans votre sphére : les plaisirs, l'aisance, & le repos, voilà votre partage. Quand l'homme veut se délasser de ses travaux, apprenez à lui plaire ; que vos caresses, & vos attentions respectueuses, soulagent ses ennuis ; soumises à ses loix, que votre obéissance prévienne ses désirs. La guerre, la paix, les affaires de l'Etat en un mot ne sont pas faites pour vous : le plus beau regne est obscurci par la foiblesse de vos conseils ; & le peuple témoin de votre luxe indiscret, en voyant éclater sur vous l'or, & les pierreries, vous croit toujours couvertes de ses dépouilles.

NOURMAHAL, *à part.*

La rage m'étouffe la voix !... C'est être *femme*, que de pleurer. Renfermons ma vangeance dans le fond de mon cœur.... Cherchons, trouvons s'il se peut son endroit sensible ; c'est là que mon bras doit fraper.



SCENE IV.

MORAT, AURENG-ZEB.

AURENG-ZEB.

TOut ici me ſurprend : cependant rien encor ne m'annonce un frere !... Apprendrai--je, Seigneur, à qui je dois le jour dont je jouis encore ?

MORAT.

Si ma réponſe pouvoit t'obliger, je ne t'en ferois point. Mais puiſqu'elle doit être pour toi plus ſenſible que la mort même, apprens que c'eſt Indamora qui a obtenu ce délai.

AURENG-ZEB.

Eh quel pouvoir a-t'elle donc employé pour toucher un tel que le vôtre ?

MORAT.

Celui de la beauté... Eût-elle exigé davantage, j'aurois obéi. Mais elle n'a demandé qu'un jour ; profites-en pour ſentir tout ton malheur.... Arimant ? Conduiſez ce Priſonnier dans un endroit plus sûr que celui-ci : Indamora m'a demandé ſa grace ; il faut le ga-

rantir des attentats de ma mere, jusqu'à ce que vous receviez de nouveaux ordres de ma part.

ARIMANT, *à part.*

Ainsi, l'amour, & la fortune, ne se lassent point de me persécuter. Et me voilà encor esclave d'un nouveau Rival !

AURENGZEB, *à Morat.*

Que je déteste une vie que je ne dois qu'à ton mépris, & à l'inconstance d'Indamora ! J'achete quelques heures aux dépens du seul bonheur qui me restoit encore... Tu ne me forceras point à vivre encor un jour.

SCENE V.

MORAT, MELEZINDA.

MELEZINDA.

SEigneur, depuis une heure, je vous cherche en tous lieux. Je craignois bien de vous rencontrer ailleurs ! mais ici ma tendresse allarmée se rassure, & vous pardonnerez à mon inquiétude.... Ne vous en offensez pas,

Seigneur : mais je vous aime au point que le moindre coup d'œil dont vous honorez tout autre objet que moi, me paroît un larcin fait à mon amour ! L'absence, & la prison, n'ont point étonné mon courage; je les supporterois encore : mais j'expire au moindre soupçon de votre indifférence.

MORAT.

Pourquoi charger votre imagination d'idées aussi chagrinantes, qu'inutiles ? Et pourquoi vous préparer, ainsi qu'à moi, des peines superflues ? L'amour extrême n'a jamais été de mon goût : si vous voulez me plaire, cachez-moi ces inquiétudes. Je hais les soupçons; & je supporte impatiemment de me voir ainsi gêné, & poursuivi par une femme. La jalousie, en un mot, révolte mon amour ; il s'effarouche, & s'envole sitôt que sur ses pas il apperçoit la défiance.

MELEZINDA.

Comment pourois-je me priver de votre présence ? Mes yeux cherchent malgré moi l'objet que mon cœur aime !

MORAT.

MORAT.

N'est-ce que d'aujourd'hui, Madame, que l'Hymen a couronné nos feux? on le croiroit à vous entendre. C'est perpétuer trop long-tems le plaisir d'un jour *...

MELEZINDA.

Ah, Seigneur, je suis sans doute coupable; & quelque crime que j'ignore m'attire votre indifférence!

MORAT.

Le plus grand, à mon gré, c'est d'aimer avec acharnement plus long-tems que l'on ne devroit.

MELEZINDA.

Si telle est mon offense, Seigneur, n'attendez rien de mon repentir.

MORAT.

Tant-pis, Madame, mon cœur est libre, & prétend l'être.

MELEZINDA.

Puisque mon supplice commence avec ma liberté, pourquoi ma prison n'a-t'elle pas été mon tombeau? j'au-

* La féroce sincérité de Morat, met ici le Traducteur dans le cas de chercher les Equivalens les plus supportables.

rois du moins crû mourir pour vous & je vous aurois crû fidéle ! .... L'espoir soutenoit le poids de mes fers : en cet instant, je n'espere plus rien.

MORAT.

Vous m'aimez, dites-vous ? prouvez-le-moi. Vous pouvez me rendre heureux.

MELEZINDA.

Parlez, parlez, Seigneur ? Vos ordres sont des graces pour moi !

MORAT.

J'aime Indamora .... Si vous m'aimez, faites valoir ma flâme.

MELEZINDA.

Ah, Seigneur ! percez plûtôt mon cœur. Voilà le seul refus que vous pouviez attendre de votre Epouse : mais il sera moins cruel pour moi de mourir, que de vous obéir. Gagnez, si vous pouvez le cœur de ma Rivale : mais que ce ne soit jamais par mes soins : votre mérite n'est que trop suffisant ; & si Indamora vous voit par mes yeux, je suis perduë !

MORAT.

Vous résistez ? je brise tous les nœuds & de l'Amour, & de l'Hymen,

Soyez désormais étrangere à mes yeux;
& gardez-vous de reparoître ici.

MELEZINDA.

Quel ordre, juste Ciel!... Je vais pourtant essayer de vous obéir, tandis que la force m'en reste encore. Mais, par pitié, accordez-moi quelques instants? ma mort vous permettra d'offrir à ma rivale des vœux moins criminels.... Vous ne me verrez plus, Seigneur: mais il me sera permis de suivre de loin vos pas; je vous verrai du moins! Et jusqu'à mon dernier soupir, je chérirai, je bénirai l'Auteur de mon trépas!...

SCENE VI.

MORAT, MELEZINDA, L'EMPEREUR.

L'EMPEREUR.

QUand la fortune vous comble de ses faveurs, quel fâcheux contretems, Madame, fait donc ici couler vos larmes?

MELEZINDA.

La fortune m'a long-temps persécutée, Seigneur: elle a parue s'adoucir aujourd'hui en ma faveur : je me défie d'un ennemi nouvellement réconcilié. La Mer, après une tempête, montre encore un air agité; & le murmure des vagues fatiguées épouvante encore le matelot timide.

L'EMPEREUR.

Vous renfermez en vain votre douleur, Madame. Nous la connoissons; & la voix publique accuse votre époux.

MORAT.

Que la voix publique s'occupe de combats, de victoires, de grands événemens : voila son emploi. Mais qu'elle se garde de pénétrer dans l'intérieur du Palais des Monarques!

MELEZINDA.

Les bruits populaires sont trop méprisables, Seigneur; n'en croyez que vos yeux; & qu'ils soient témoins de la tendre union qui régne entre nous*.. C'est ainsi que mon époux se plaint de moi, & que je me plains de lui!...

* Elle embrasse Morat.

(*A part à Morat.*) Je n'avois que ce moien pour vous arracher un baiser ; pardonnez-le-moi, Seigneur : C'est mon dernier adieu !...

SCENE VII.

L'EMPEREUR, MORAT.

L'EMPEREUR.

J'Apperçois que votre hauteur va pour elle jusqu'au mépris. Je vous condamne, Morat. Un cœur tel que le sien méritoit plus du vôtre...

MORAT.

Daignez, Seigneur, ne point juger de mes actions... vos égards pour ma mere pouroient être mieux remarqués... Je m'en tais cependant.

L'EMPEREUR.

Et vous avez raison de vous en taire.

MORAT.

Accordez-moi donc la même faveur.

L'EMPEREUR.

Oubliez-vous mon rang ? Mon au-

torité ne vous est-elle plus connuë ? . . . supposons même mon injustice, est-ce à mon fils d'en juger ?

MORAT.

Non pas à votre fils, mais à l'Empereur. En me donnant l'autorité, vous m'avez affranchi du devoir de fils, & de sujet. Si votre volonté est la seule régle de vos actions, je veux désormais n'en point connoître d'autres. Eh, quel fut donc votre dessein en m'appellant au thrône ? Quel fut votre espoir ?

L'EMPEREUR.

De trouver en vous un cœur réconnoissant, & qui sentît le prix de mes bienfaits.

MORAT.

Vous avez pû vous en flater : mais ce n'est pas à ces conditions que j'ai accepté la Couronne. Son poids vous accabloit ; goûtez maintenant le repos que vous cherchiez : jouissez de tous les plaisirs que la vieillesse peut vous permettre ; vivez en paix, racontez vos exploits passés, & les hauts faits de votre jeunesse. Je n'en suis point jaloux,

L'EMPEREUR.

Trop foible pour le rang où je te place, je t'en vois enyvré! le temps calmera ces vapeurs. En attendant, je vais consacrer mon loisir à l'amour.

MORAT.

A l'amour! Vous Seigneur? Oubliez-vous votre âge? Oubliez-vous que le seul souvenir vous reste? Si vous avez bien connu l'amour, rendez grace au passé, & chérissez-en la mémoire. Au cas contraire, déplorez le présent; & n'accusez que vous de n'avoir point vêcu tandis que tout pouvoit répondre à vos désirs. Quant à la Reine captive, gardez-vous d'y prétendre. Remettez-moi vos droits sur elle: c'est à moi de vous remplacer en tout.

L'EMPEREUR.

Ne prétens-tu qu'essayer jusqu'où peut aller ma clémence? Ou, serois-tu en effet un monstre aussi odieux que tu veux le paroître?... Mais cesse de provoquer ma colere: je ne pardonne rien, lorsqu'il s'agit de mon amour.

MORAT.

* ... Dût la foudre même menacer ma tête, j'aime Indamora, rien ne pourra m'en détacher.

L'EMPEREUR.

Ingrat ! Me voilà donc payé de mon injustice. Voilà donc mon salaire, pour avoir violé en ta faveur les droits de la nature, & de la raison ! Victime d'une lâche foiblesse, si l'amour m'aveugla au point de t'élever au thrône ; seras-tu assez lâche à ton tour pour m'enlever un bien qui m'a tant coûté ?... O raison ! Pourquoi souffrois-tu que l'amour me rendît esclave ? Le Ciel est juste : le crime doit punir le crime ; ceux de mon fils doivent le vanger du mien.

MORAT.

Que le Ciel punisse à son gré : j'userai de mon pouvoir ; c'est à lui que les Dieux doivent leur grandeur, pourquoi me l'envieroient-ils ?...

---

* Je supprime ici quelques propos extravagans.

SCENE VIII.

L'EMPEREUR.

VAine prudence ! La jeunesse te méprise, & la vieillesse t'achete trop cher. Notre esprit affoibli par le *poids* des ans, ne fait plus que languir ainsi qu'un fruit tardif produit par un terrain trop froid.... Repentir infructueux, je vous ressens trop tard ! O mon cher Aureng-zeb, ta chûte a préparé la mienne ! Ainsi qu'un arbre dépouillé de ses feuilles, je me vois seul, abandonné, exposé aux orages.*....

SCENE IX.

AURENG-ZEB, ARIMANT.

ARIMANT.

EPargnez-moi ces marques de votre reconnoissance, je ne cherche point à la mériter : l'espoir qui me guide est

* Il sort.

plus noble. C'est par l'ordre d'Indamora que vous êtes en ces lieux ; & je me plais à lui obéir. Votre lettre vous apprendra le reste... Mais elle vient ? Je me retire.

SCENE X.

INDAMORA, AURENG-ZEB.

INDAMORA.

EN cet instant, je commence à revivre : je revois, mon cher Aureng-zeb ! ô Ciel, je te pardonne tous mes maux ! Son nom seul m'aidoit à les supporter : c'est le seul Dieu que je n'invoque pas envain ....

AURENG-ZEB.

Que mon bonheur fut court ! Délices de mes yeux, pourquoi trouvai-je en vous le poison de mon cœur ? Pourquoi faut-il, en détestant vos charmes, que je me trouve encor forcé de les admirer ?

INDAMORA.

Quel accueil, grands Dieux ! En quoi l'ai-je donc mérité ?

AURENG-ZEB.

Pouvez-vous l'ignorer, Madame ?...

INDAMORA.

Penseriez-vous que l'ambition pût me faire trahir l'amour ? .. Non, Aureng-zeb ; vous le méritez tout entier, je suis trop généreuse pour le partager. Quoi, votre Pere, & son Empire, pouroient vous balancer dans mon cœur ! Suis-je si peu connuë ? Et puisque je vous ai choisi, vous changerois-je pour un thrône ?

AURENG-ZEB.

Ah, Madame, ne cachez pas le mensonge sous le voile de la vérité. Il ne s'agit plus de mon Pere : la jeunesse, & la puissance ont ailleurs frapé vos regards.

INDAMORA.

La jeunesse, & la puissance ! De qui donc s'agit-il ?

AURENG-ZEB.

Faut-il vous le nommer ? Faites-vous gloire de votre honte ? Ce nom a-t'il tant de charmes pour vous, qu'il faille forcer un rival malheureux à le prononcer ?... Eh bien, Madame, soyez satisfaite : c'est Morat qui vous ravit

à ma tendresse, tandis que j'expire à vos pieds.

INDAMORA.

Morat, Seigneur !...

AURENG-ZEB.

Oui perfide, Morat, puisque pour vous plaire il faut répéter ce nom odieux ! Oui, l'indigne Morat m'a supplanté dans votre cœur. Le Traître est trop vain pour me l'avoir caché.

INDAMORA.

Quelque injuste que soit votre jalousie, elle prouve du moins combien vous craignez de perdre l'objet de votre amour : ainsi, elle n'excite que ma pitié. Sçachez pourtant, que c'est à ma priere que vous devez le jour ; & qu'abandonné du Ciel & de la terre, Aureng-zeb ne vivroit plus, si celle qu'il accuse maintenant de perfidie l'avoit abandonné.

AURENG-ZEB.

Eh, c'est par là que vous prétendez m'en imposer ! Je serois mort heureux, Madame, sans cette fatale grace qui n'a fait qu'augmenter mon supplice. Le don que j'ai reçû dépose contre celle qui l'a demandé. Mon barbare

frere n'a pû l'accorder qu'à l'espoir de vous plaire.

INDAMORA, *ironiquement.*

En ce cas votre accusation pouroit avoir quelque fondement. Oui, je puis être crûë coupable, infidelle, perfide !...

AURENG-ZEB.

Si vous m'avez trahi, tous ces noms sont encore trop doux. Quel autre espoir auroit pû fléchir le cœur de Morat ? Ne le connois-je point ? Connut-il jamais la pitié ?... L'insolent, en m'accordant la vie, a-t'il pû se taire ? M'a-t'il caché le prix dont vous l'aviez achetée ?... Parlez, répondez maintenant, Madame. Quoique coupable je n'aspire qu'à vous trouver innocente. Invoquez l'imposture, je vous crois encor plus que moi même. Dites que vous m'aimez encor, tout est pardonné ; & je vous aideà me tromper.

INDAMORA, *froidement.*

Non, Aureng-zeb : vous en avez trop dit, je n'ai plus rien à vous répondre. Vous pouvez me croire infidelle.

AURENG-ZEB.

Plût au Ciel, que je pusse en douter ! Mais le crime est trop visible : vous craignez même de vous en justifier... Ne vous ai-je pas dit que vous pouviez me tromper encore ?

INDAMORA.

Peu m'importe que vous me croyiez sincere : je me prête à votre fureur. Et quelque soit le contenu de ma Lettre, vous pouvez l'interprêter conformément à vos idées.

AURENG-ZEB.

N'achevez point de m'accabler. Si vous êtes innocente, n'affectez point de vouloir être coupable : votre cœur m'est mieux connu qu'à vous-même. Il est fidéle, je le crois ; mais il a montré de la foiblesse : pour me sauver la vie, il a promis de l'amour, il a promis ce qu'il sçavoit ne pas devoir tenir. Me trompai-je, Madame ? Avouez-le ; tout est pardonné.

INDAMORA.

Pardonné ! J'ai donc besoin de votre indulgence ? & vos soupçons ridicules vous paroissent dignes de m'allarmer ?

AURENGZEB.

Ah, perfide ! Ah fexe dangereux, créé pour le malheur des hommes ! La nature fe plût à vous former pour vous faire triompher de notre foibleffe, charmantes au-dehors, imparfaites au-dedans ! De là, ce peu de difcernement dans vos choix, ces promeffes toujours faites & jamais tenuës, cette inftabilité dans vos fentiments, cette fauffeté dans vos actions. Toujours enyvrées, toujours infpirées par l'amour-propre qui vous domine, tout autre amour eft étranger à votre cœur : la grandeur, l'apparence, l'éclat, font feuls capables de le charmer. Cependant les plus fages fe trouvent forcés de vous rendre les armes ; &, pour vous plaire, de renoncer à leurs propres idées pour adopter l'extravagance des vôtres !

INDAMORA.

Il eft temps de vous apprendre fur quoi font fondées vos fureurs, non pas pour les calmer, mais pour les accroître encore. Sçachez donc, que fans lui rien promettre, je fuis parvenuë à émouvoir le cœur de votre frere ; que j'abhorre fon orgueil, & détefte

sa fierté-mais, que je méprise encor plus vos indignes soupçons... Je devois cette déclaration à ma vertu faussement accusée. Adieu : malheureux par votre faute, je vous abandonne à votre désespoir.

AURENGZEB, *l'arrêtant*.

De quel ton cruel me prouvez-vous votre innocence ! en me montrant le Ciel, vous me précipitez dans les enfers. Ah, je vous crois maintenant, Madame ! Mais si vous voulez que je vive, hâtez-vous de me pardonner !... Juste Ciel, quels regards ?... Laissez-vous attendrir, Madame, ou tout m'annonce que je vous fus toujours indifférent. Oui, je croirai, cruelle, que vous avez saisi cette occasion pour me sacrifier.

INDAMORA.

Les inquiétudes de la jalousie ne déplaisent point à l'amour : elles raniment ses feux, mais ses fureurs les éteignent. Je vous ai pourtant toujours aimé, Aureng-zeb : mais vous avez porté mes peines au point de m'ouvrir les yeux sur mon esclavage, & j'en brise les liens... Cessons de nous ai-

mer : je touche au port ; n'exigez pas que je m'expose aux dangers d'un nouvel orage.

Le repentir, & les transports amoureux d'Aureng-zeb forment ici un Tableau dont l'indécence ne peut guéres être renduë en François. Quant à moi, j'avouë que j'ai tenté vainement d'en donner une idée sous des couleurs présentables. Cette Peinture cependant triomphe de la fermeté d'Indamora : elle pardonne à son amant ; & les protestations les plus tendres succédent aux reproches, lorsqu'Arimant paroît.

SCENE XI.

INDAMORA, AURENG-ZEB, ARIMANT.

ARIMANT.

NOus sommes tous perdus ! Le Perfide Abas a livré la Citadelle à Morat, & la mort nous environne de toutes parts !...

AURENG-ZEB.

Voilà donc mes craintes prophétiques accomplies ! Morat n'étoit que sanguinaire, le voilà maintenant in-

flame ; & son usurpation sera sans doute suivie d'un parricide...

SCENE XII.

Les mêmes Acteurs. L'EMPEREUR.

L'EMPEREUR, *sans les voir.*

TOut m'abandonne ! Tout me trahit ! Je ne trouve pas même un sujet assez fidéle pour vouloir mourir avec moi !... Viens donc, ô Mort ! Viens cacher ma disgrace... Ce Peuple est trop indigne de mes regrets... Que vois-je ? Aureng-zeb !... Mais, dois-tu te regarder encor comme mon fils ? Ma cruelle injustice n'a-t'elle pas anéanti tous les droits que j'avois sur toi ? Mon ingratitude est-elle excusable ? Vois-moi puni par le même endroit où je t'ai offensé : un ingrat doit trouver un plus ingrat encore.

AURENGZEB.

Cessez de vous accuser, Seigneur, vous ne pouviez l'être envers moi ; toute ma peine est de ne pouvoir main-

remant vous vanger ; de n'avoir, au lieu de mon bras, que des larmes à à vous offrir... Plût au Ciel que je fusse encor en liberté de vous offrir ma vie !

L'EMPEREUR.

Peux-tu me pardonner ? Convient-il même que tu me pardonne ? Ah, c'est me couvrir de trop d'infamie ! pourrois-je survivre à ma honte ? ... Malheureux Empereur, c'est l'amour qui t'a perdu !...

ARIMANT.

Seigneur, vous oubliez le danger qui nous menace ?.. Et vos remords...

L'EMPEREUR.

Ne les interromps pas... Puis-je mieux employer mes derniers momens qu'à me reconcilier avec mon fils ? S'il me rend son amitié, tout ce que j'ai perdu n'est plus digne de mes regrets...

AURENG-ZEB.

Ah, Seigneur ! Il ne manque à ma gloire que de mourir pour vous.

INDAMORA.

Songez à votre sûreté, & vivez plûtôt pour moi.

ARIMANT.

Le Ciel m'inspire un projet qui peut vous sauver tous... Ce sera peut-être aux dépens de ma vie : n'importe, puisqu'elle ne peut être qu'infortunée.. Ne perdons point de tems. Rentrez, Madame : votre beauté sera votre défense. Vous, Seigneurs, suivez-moi ?.. Si je réussis, * ma vie sera glorieuse ; si je succombe, ma mort ne peut manquer de l'être.

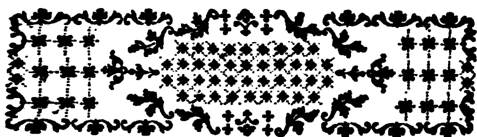
AURENGZEB.

Le Ciel me rend mon Pere ! l'amour me rend mon amante ! pourois-je encor désirer le trépas ? Non, je vivrai, Madame. Animé par l'amour, & par la gloire, mon courage renaît : je ne vois plus rien d'impossible.

* A part.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

INDAMORA, *seule.*

LA terreur semble redoubler encor l'obscurité de la nuit : ses voiles funébres s'étendent de nouveau sur cette forteresse. Envain les efforts de l'aurore naissante ont-ils tentés d'en percer l'épaisseur ; ses foibles rayons vaincus, & repoussés, interdisent à nos regards le retour du matin. Arrachée au sommeil par le bruit affreux, des armes par les cris des Combattans, mêlés aux gémissemens de la Populace épouvantée : de longs sillons de feu ont éclairé le spectacle sanglant dont mes sens frémissent encore !... Tout me dit que mon cher Aureng-zeb succombe dans

ce fatal combat : aussi tremblante, qu'attentive, je crois à chaque instant entendre ses derniers soupirs !...

SCENE II.

INDAMORA, MORAT.

MORAT.

JE suis vainqueur, Madame ; & la conquête de la Citadelle est pour moi celle d'un Empire. Mes soldats fatigués de vaincre, & d'immoler mes ennemis, laissent à la douleur & au désespoir le soin de me vanger du reste. Mais quelque éclatante que soit ma gloire, mon orgueil se tait devant vous ; & le seul avantage que je recueille de ma victoire, c'est de pouvoir mettre à vos pieds la plus belle Couronne de l'Orient.

INDAMORA.

Hélas, vos succès augmentent mes allarmes ! Vous ne pouvez triompher sans me coûter des pleurs !... Seigneur, si vous sçavez trop combien ma desti-

née dépend de celle d'Aureng-zeb) parlez : dois-je vivre, ou mourir?

MORAT.

Je l'avouë, Madame, esclave de l'amour & de la gloire j'ai fait tout ce que l'un & l'autre paroissoient exiger de moi....

INDAMORA.

Ah, barbare! le sang a achevé l'ouvrage de l'ambition....

MORAT.

Une rumeur vague m'apprend pourtant que mon Pere s'est échappé de la Citadelle ; & qu'il se peut qu'Aureng-zeb vive encore.

INDAMORA.

Ciel, Aureng-zeb vivroit!...

MORAT.

Il le doit, Madame : je me réserve la gloire de son trépas. C'est de son sang que vous verrez renaître un nouvel amant plus puissant, plus craint, & plus digne de vous.

INDAMORA.

Te flates-tu, Tyran, qu'infidéle à Aureng-zeb, mon cœur puisse jamais se résoudre à entendre les vœux d'un Parricide? Et pense-tu, que ces titres

affreux ſoient effacés par les titres pompeux dont ton orgueil ſe décore? La crainte peut retenir la langue : mais quels décrets ſévéres imagineras-tu contre la penſée ? Pouras-tu, toi-même, te cacher tes remords? Ne ſuffiront-ils pas pour te déchirer, & pour vanger le ſang innocent?

MORAT.

Qu'ont de commun les remords, avec une Couronne? Je les étoufferai dans les plaiſirs, ou les affaires m'en diſtrairont; & ſi ce n'eſt aſſez, la voix tonnante de la Guerre leur impoſera ſilence.

INDAMORA.

S'ils ſont combattus, s'ils ſont repouſſés, ils reviendront à la charge avec encor plus de violence. Toujours attachés ſur tes pas, au milieu des grandeurs, & des plaiſirs, ces Juges inviſibles de tes crimes répéteront ſans ceſſe à ton oreille les noms odieux de *Rebelle*, *de Tyran*, *de Meurtrier !* Ton pouvoir mal acquis te ſuſcitera mille ſoins, mille ennuis, mille maux ſecrets qui ne ſont reſſentis & connus que par les Rois fatigués de l'être.

Tremblant

Tremblant au milieu de ta Cour, inquiet dans la solitude, le thrône sera pour toi le germe de toutes les douleurs.

MORAT.

Il est trop vulgaire de monter au thrône par le droit de la naissance : le plus stupide des aînés suit, sans broncher, un chemin si battu. Je rougirois d'y monter ainsi. Mais celui qui l'obtient par la force, qui le ravit à ses Rivaux, prouve qu'il est en état de régir le bien dont il sçut s'emparer : Son succès fait son droit.

INDAMORA.

Ainsi, vos propres loix invitent le dernier des scélerats à vous ravir l'Empire, & la vie ! Et le titre de Parricide vous aura rendu si odieux, que vous aurez d'avance justifié son attentat.

MORAT.

J'aurois voulu regner, sans crime... Mais puis-je fonder ma grandeur...

INDAMORA.

Il n'en est point, sans la vertu... Mais, soyez sincére : qu'ambitionnez-vous le plus ?

MORAT.

La gloire, la réputation ; un pou-

voir, enfin, aussi absolu que ma volonté.

INDAMORA.

Comme vos souhaits embrassent, & confondent le bien avec le mal! la vraie réputation exista-t'elle jamais sans la vertu? Et la puissance illimitée ne fut-elle pas toujours la source du malheur des sujets, & des Princes?... Seigneur, votre ame n'est qu'irrégulièrement grande: c'est un Soleil qui darde des rayons obscurs à travers d'épais nuages. Que ne peut-elle se refondre, ou se réformer! Fait pour régir un Empire, vos vertus ne vous laisseroient point sans Couronne, & vous n'auriez point à rougir du titre d'Usurpateur.

MORAT.

Vous me faites entrevoir des choses ausquelles je n'avois jamais pensé. Mais c'est à mes yeux un rivage éloigné, que je ne distingue qu'à travers un brouillard.

INDAMORA.

Osez être grand homme; osez rejetter une Couronne criminelle, & vos yeux s'ouvriront. Il est d'une ame basse de prendre tout ce qui est en sa dis-

position. C'est être souverain, que d'avoir, & de sçavoir donner. La félicité n'est vraîment pure que dans l'ame de celui qui sçait dompter ses passions; elle est suprême pour celui qui peut résister aux brillantes promesses de la fortune. Les grandes ames seules connoissent ce bonheur; & c'est par là qu'elles s'assurent l'immortalité.

MORAT.

C'est donc envain que j'ai depuis si long-tems cherché la gloire? Je croiois la trouver parmi les dangers & les peines: mal dirigé dans ma course, j'ai manqué le but, & je la cherche encore! Mais grace au Ciel, vous m'avez fait connoître la vertu, & j'ai maintenant un guide. Je renonce à tout Empire injustement acquis, & je borne toutes mes prétentions au bonheur de plaire à Indamora.

INDAMORA.

Ah, Seigneur, ne soyez pas juste à demi! Acquittez-vous entiérement; & songez aussi à l'aimable Melezinda. Si vous commencez à aimer la vertu, combien la sienne ne doit-elle pas vous être chere?

MORAT.

Rien ne peut rallumer dans mon cœur une flame une fois éteinte. Rappellez s'il se peut le jour d'hier, peut-être pourrais-je l'aimer encore, ... Ce n'est pas sans espoir, Madame, que je résigne une Couronne : j'ose l'avouer, mon ame est encor mercénaire. J'envisage un double profit dans le sacrifice que vous obtenez de moi : je rends un Empire à son Maître légitime, & j'espére toucher le cœur d'Indamora.

SCENE III.

INDAMORA, MORAT, ASAPH.

MORAT.

QUe viens-tu m'annoncer ?.. Aureng-zeb respire-t'il encore ?

ASAPH.

La fortune s'est épuisée pour vous, Seigneur : votre frere...

MORAT.

Arrête ? Ne me montre point une joie criminelle... Ce n'est plus un Ty-

tant que tu vois en moi, mon cœur est changé : je désire ardemment que mon frere vive.

ASAPH.

Seigneur, il est trop tard : ce Prince prodigue de sa vie s'est précipité à travers nos épées, & paroissoit provoquer son sort. La nuit auroit pû le dérober à nos coups, mais tout retentissoit du nom d'Aureng-zeb, & ses soldats sembloient par là nous le faire remarquer. Enfin, ce Prince est tombé.....

INDAMORA.

Malheur à la main qui l'a frapé, & & à celui qui nous apprend sa triste destinée !....

ASAPH.

Son corps...

MORAT.

Tais-toi ; respecte la douleur de la Reine, & ton Maître. Il est de l'art du Peintre de supprimer, ou de jetter dans les ombres du Tableau tout ce qui peut choquer la vûe. Votre douleur, fait naître la mienne, Madame. Je sens couler mes pleurs, & je voudrois pouvoir rapeller mon frere à la vie ! C'est

sans doute l'amour qui, en adoucissant mon cœur, lui fait sentir pour la premiere fois les mouvemens de la tendre humanité.

INDAMORA.

Quoi je respire encore ! Quoi mes sanglots redoublés ne m'ôtent point la vie ! Mais pourquoi cette plainte inutile ? On m'a ravi mon ame : puis-je vivre long-tems ?...

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs. MIRBABA.

MIRBABA.

QUelle bouche pourroit raconter toutes les horreurs, que produit cette nuit terrible, au-dedans, & au-dehors de cette Citadelle ! Une nouvelle faction, Seigneur, vient de se déclarer contre vous. On se bat sans sçavoir contre qui, & tout ce qu'on rencontre dans l'obscurité est regardé comme ennemi. Une seconde clameur se fait entendre du côté de la ville;

Abas, que l'on croioit fidéle, a fui de ce côté; & vos soldats effrayés obéissent à peine à leurs Chefs.

MORAT.

Grace à la fureur de mes ennemis, nous combattrons encore. Ils réveillent toute ma rage; allons l'éteindre dans leur sang.... Il est cruel pour moi, Madame, d'être forcé de vous quitter!

SCENE V.

MELEZINDA, INDAMORA.

MELEZINDA, *sans voir Indamora.*

Ciel! n'est-il point d'azile pour l'infortune? La terreur suit par-tout mes pas; & comme si le sort n'avoit que moi pour victime, en quelque endroit que je me réfugie tous ses traits semblent y menacer ma tête!... Cependant qu'ai-je à redouter? Epouse méprisée, Epouse abandonnée, dois-je craindre la mort?...

INDAMORA.

Que ce soit le hazard, ou non, qui vous offre à mes yeux, ma joie n'en

est pas moins sincére : Nous nous consolerons mutuellement... Mais sçavez-vous, Madame, d'où naît ce nouveau tumulte ? Est-il dans cet Empire plus d'un Morat ? ou, auroit-il d'autres Rois pour rivaux ?

MELEZINDA.

Son amour pour vous, lui attire la haine de sa mere. C'est elle qui cherche à le déthtôner.

INDAMORA.

A quels revers étranges suis-je donc destinée ! Si Nourmahal l'emporte, mon sort n'est pas douteux : je suis perdue.

MELEZINDA.

J'en gémis autant que vous. Mais, à quoi vous sert ma foible pitié ? Je n'ai pas plus de pouvoir sur mon époux, qu'il n'en a lui-même sur sa mere. La cruelle avoue hautement sa haine, & déclare que c'est au thrône qu'elle en veut.

INDAMORA.

L'excès de ma douleur me rend stupide ! . . .

MELEZINDA.

Esperez, Madame. Le sort peut changer pour vous.

INDAMORA.

~~Eh, puis-je espérer maintenant ?~~ *

Le bruit augmente ? C'est sans doute Nourmahal qui va paroître ?... J'invoquois la mort ; je la crains maintenant ; & la nature me trahit !... Je la désire pourtant encore ; mais elle me paroît affreuse de la main de l'Imperatrice !...

MELEZINDA.

Vous n'avez que cet endroit pour vous cacher à ses yeux ; placez-vous-y : je ne crains point la mort... Je suis trop malheureuse pour la rencontrer.

INDAMORA.

Craignez de vous exposer aux premiers transports de cette furie !...

MELEZINDA.

Laissez-moi faire ; c'est m'obliger. Si c'est mon époux qui est vainqueur, j'irai implorer sa protection pour vous. J'aurai du moins un prétexte pour le voir encor une fois, sans que ma présence lui soit odieuse.

* On entend un grand bruit d'armes.

Melezinda sort, & Indamora se cache derriere une décoration, dans le fond du Théâtre.

SCENE VI.

NOURMAHAL, ZAIDE, ABAS. *Soldats.*

NOURMAHAL.

A Peine se sont-ils défendus ; & jamais victoire ne fut plus complette. C'est à vous, cher Abas, que je dois l'Empire, la vie, & qui plus est le bonheur de pouvoir bientôt me vanger.

ABAS.

Le superbe Morat a trop tôt dévoilé son ame, & ses ambitieux projets. Il comptoit sur moi, parce que je paroissois y applaudir : mais je ne travaillois que pour vous. Si j'introduisis ses Troupes dans la Citadelle, ce ne fut qu'en nombre suffisant pour extermi-

ner la Garnison de l'Empereur ; & j'étois sûr que vos soldats triompheroient aisément des vainqueurs.

NOURMAHAL.

Que l'audacieux Morat vienne maintenant insulter à sa mere : il apprendra que le courage ne connoît point de sexe. Le thrône est à moi, je veux le remplir. Et s'il veut regner un jour, il attendra ma volonté... Mais on ne trouve point Aureng-zeb ? Il est mort sans doute ; & je perds en lui le prix de ma victoire ?... C'est à la vangeance à m'en consoler. Périsse celle qui m'a ravi son cœur ! Cherche-la...

ZAIDE, *cherchant.*

Elle ne peut être loin d'ici...

NOURMAHAL.

Je brûle de voir cette prétendue beauté, cette nouvelle Heléne qui produit tant de guerres, donne des fers aux Rois, & met le monde en feu. Mon époux a sans doute voulu la dérober à mon ressentiment ?

SCENE VII.

NOURMAHAL, ZAIDE, *conduisant Indamora.*

MEs soins ont réussi, voilà votre captive :
Mais je crains que bientôt la mort ne vous en prive ;
L'excès de sa terreur a prévenu vos coups :
Si vous tardez, son sort ne dépend plus de *vous.*

NOURMAHAL.

Que vois-je, juste Ciel ! Si c'est une mortelle,
Est-ce pour me punir que tu la fis si belle ?
Hélas, dans mon printems, tels furent mes attraits !
Pour triompher de moi, lui donnas-tu mes traits ?
La douce majesté sur son front est empreinte ;
Et j'admire ses yeux, quoiqu'éteins par la crainte.
Humiliant aveu d'un cœur jaloux, & vain :
Je cherche des défauts & je les cherche en vain !...
Mais peut-être le Ciel, en formant sa figure,

Abandonna-t-il l'âme au soin de la nature ;
Souvent notre œil trompé par les graces du corps,
Cherche envain au dedans le brillant du dehors....
Parlez, Madame ? osez éclaircir votre Reine ;
Et prouvez que votre âme egale aussi la mienne.

INDAMORA

Arbitre de mon sort, vous sçavez mes malheurs,
Je ne puis devant vous parler, que par mes pleurs...,
L'humble mortel, des Dieux respecte la colére ;
Et lorsque vous tonnez, c'est à moi de me taire !

NOURMAHAL.

Je sens que cet aveu n'est dû qu'à ton effroi ;
Perfide ? la victoire est indigne de moi.
Le Ciel impitoyable, en m'ôtant la jeunesse,
M'a de l'âme du moins conservé la noblesse :
Si ton corps est paré de mes jeunes apas,
Ton ame à mes regards nofre rien que de bas.
Tu triomphes pourtant ! & par mes propres armes,

Tu soumets en ces lieux tous les cœurs à tes
charmes ;
Tout vole à tes autels, quand les miens sont
détruits ;
Et tout ce que j'étois, nuit à ce que je suis !...
Malheureuse, péris ? tu n'es que trop coupa-
ble.

INDAMORA.

Hélas, daignez calmer un couroux qui m'acca-
ble !
Quel crime ai-je commis ?...

NOURMAHAL.

Quel crime ? quand tes yeux
De tout ce qui m'est cher me ravissent les
vœux ;
Lorsque de mon Epoux tu séduis la foiblesse ;
Lorsque d'un fils ingrat tu m'ôtes la tendresse;
Lorsqu'un jeune Héros (que j'ose te nommer,
Et même sans rougir, puisquil m'a sçu char-
mer :)
Losqu'Aureng-zeb enfin, sans ta beauté fa-
tale,
N'eut jamais à mes feux opposé de rivale !
Sont-ce là des forfaits que tu puisses nier,
Cruelle ?.. Tiens voilà de quoi les expier *..

* En lui donnant un poignard.

Tu trembles! jusques là tu démens ta naissance,
Pretendrois-tu, perfide, avilir ma vangeance ;
T'oublierois-tu toi-même ? & cette lâcheté,
Doit-elle de ton rang souiller la majesté ?
Objet de mon mépris, sois digne de ma haine ?
Rappelle ton courage, & meurs du moins en Reine.

INDAMORA.

Je vais vous satisfaire, & mon cœur confondu
Me reproche déja d'avoir trop attendu.
Mon Aureng-zeb n'est plus, pour qui voudrois-je vivre ? ...

NOURMAHAL.

Le tien ? Ah ce mot seul te condamne à le suivre ;
Il redouble ma rage ; & mon cœur indigné
Dans ton sang odieux voudroit être baigné!...
Tu mourras de ma main...

Indamora recule ; & dans l'instant que Nourmahal la poursuit le poignard à la main, on entend au dehors un grand bruit d'armes, & d'épées. Nourmahal s'arrête.

UN SOLDAT, *au dehors.*

La résistance est vaine ;
Seigneur, il faut céder ?...

MORAT, *au dehors.*

Ma mort est donc certaine ?

NOURMAHAL, *regardant à la porte.*

C'est Morat ?.. Ciel, il tombe !.. O Destin ennemis !...
Esclaves ? désarmez, mais respectez mon fils...

SCENE VIII.

NOURMAHAL, ZAIDE, INDAMORA, MORAT, *soutenu par deux soldats.*

MORAT.

Si je sauve l'objet dont mon âme est ravie,
Avec moins de regret j'abandonne la vie.
C'est elle : je la vois !... C'est ici que je meurs ;
C'est ici que la mort est pour moi sans horreurs !...

Il se saisit de la Robe d'Indamora & tombe. Elle s'assied auprès de lui.



SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. MELEZINDA.

QUe vois-je, ô Ciel ? Il meurt !.. Et sa flame fatale
Le jette en expirant, aux pieds de ma Rivale !..
Ah, puisqu'avant sa mort il est perdu pour moi,
Qu'il vive, s'il se peut, son bonheur est ma loi...
Mais hélas, il succombe ; & le Ciel est tranquile !..

NOURMAHAL, *furieuse.*

Puisqu'ici son secours nous devient inutile ;
Puisque le sang des Rois coule envain à ses yeux,
Ma haine peut verser un sang moins précieux :
Meurs, indigne Rivale ?.. *

MORAT, *l'arrête.*

Epargnez l'innocence !...
Mon châtiment, du Ciel vous prouve la puissance.

---

* Elle veut fraper Indamora.

Hélas, qui sommes-nous, pour braver ses décrets ?
Voyez de mon orgueil les funestes effets,
Et le réveil affreux de ma fatale yvresse !...
Si je suis votre fils : témoin de ma tendresse,
Epargnez-en l'objet ; & que du moins mon cœur,
Obtienne en expirant cette triste faveur !

INDAMORA.

Cessez, Seigneur, cessez de prendre ma défense,
Puisque je perds en vous ma derniere espérance ;
Puisqu'Aureng-zeb n'est plus !.. je vous suivrai tous deux.

MELEZINDA, *à Indamora.*

Et moi, dont la pitié l'attira dans ces lieux,
Comptant de vous sauver d'une main ennemie,
Croyez-vous que sans lui je supporte la vie ?...*

ABAS, *en sortant.*

Ciel ! Quel nouveau tumulte augmente mon effroi !...

---

* On entend encor un bruit d'armes.

NOURMAHAL.

Revois le jour, mon fils, & l'Empire est à toi.

MORAT, *à Indamora.*

Je l'aimai peu vivant, mourant je le dédaigne;
Quoiqu'un jour ait vû naître, & terminer mon regne,
Quoique la mort répugne à mes sens revoltés;
Je la pardonne au sort, si vous me regrettez!...
Quoi, * ton époux encor te fait verser des larmes!...
Le Ciel t'en devoit un plus digne de tes charmes,
Chere Melezinda: s'il écoute mes voeux,
L'avenir te prépare un sort moins malheureux.
Pardonne à mes erreurs!... Mais ton ame offensée,
Le peut-elle?

MELEZINDA.

Ah, Seigneur, l'offense est effacée!
Ce regard, ce soupir, me rendent mon époux!...
Vivez: vivez Seigneur, ou je meurs avec vous.

---

* A Melezinda.

SCENE X.

Les mêmes Acteurs. ABAS *rentre.*

ABAS.

QUelque démon jaloux de notre bonheur renverse toutes nos espérances. La forteresse est revoltée en faveur de l'Empereur. Les portes en sont ouvertes ; & les Troupes de la ville y arrivent en foule. Tous les postes sont occupés par nos ennemis, & leurs drapeaux réunis ont par-tout frapé mes regards. Mais (ce que je n'avois guéres lieu de craindre) j'ai vû ceux d'Aureng-zeb déployés avec ceux de Morat ! Le même esprit paroît les guider ; ces lieux en vont être inondés, & nous sommes perdus.

NOURMAHAL.

La résistance seroit vaine, & la fuite est au-dessous de moi. Je n'ornerai point le triomphe de mes ennemis ; & malgré le sort même, ma chûte sera glorieuse. *

* Elle sort.

SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. AURENG-ZEB, DIANET. *& autres Officiers paroissent dans le fond du Théâtre.*

AURENG-ZEB, *à sa suite.*

QU'on épargne tous ceux qui rendront les armes; & sur-tout respectez Morat. J'abroge l'usage sanguinaire de cet Empire: les freres de l'Empereur ne trouveront plus en lui un boureau..

Appercevant Morat, & Indamora,

Que vois-je! Veillais-je? Est-ce là le succès de mes espérances? Je suis sans mouvement!... Approche, Dianet, car je n'ose en croire mes yeux...

DIANET.

C'est Morat, Seigneur. Il paroît mort, ou mourant; & la main d'Indamora...

AURENG-ZEB.

Soutiens sa tête!... O mon cœur!... Possédons-nous pourtant: il seroit trop

humiliant de faire éclater ici toute ma foiblesse. Forçons mes yeux à fermer tout passage à ma douleur : gardons-la dans mon sein ; & puisse-t'elle m'être mortelle. Que la perfidie ne soit plus témoin de son triomphe : elle en a déja trop joui.... Je sens que je chancelle !... Cachons-nous ; appuyons-nous ici...

MORAT.

Je meurs, Madame !... Me refuserez-vous un gage de votre tendresse ?.. Emporterai-je ce regret chez les morts ?...

INDAMORA, *lui donnant sa main à baiser.*

Vivez, Seigneur, ou entraînez-moi avec vous. Que me reste-t'il à regretter sur la terre ?.... Ciel, il expire !...

MELEZINDA, *tombant évanouie,*

O jour affreux !...

INDAMORA.

O sort ! Tu m'as enfin ravi tout espoir... Ciel injuste ! Mon Aureng-zeb..

Indamora, en se retournant, apperçoit Aureng-zeb à côté d'elle, & recule d'effroi.

Quelle étrange vision ! Mon imagination frapée trompe-t'elle mes yeux ?

lui offre-t'elle l'image de l'objet qui l'occupe sans cesse ?... Vivez-vous, cher Amant ? Le Ciel vous rend-il à mes pleurs ?

AURENG-ZEB, *se retournant, à sa suite.*

Qu'on emporte mon frere ? & qu'on le garde soigneusement, en attendant des funérailles dignes de son rang. Secourez Melezinda, & tâchez de calmer sa douleur.... Madame, * je prive pour jamais vos yeux des deux objets de votre amour, & de votre haine.

Il se dispose à suivre les corps que l'on emporte.

INDAMORA, *le retenant.*

Ecoutez-moi, Seigneur ?... Je ne veux qu'être entenduë !.. Quoi, vous pouvez me refuser cette grace ?... Allez, Seigneur, partez ; mais quel que soit votre repentir, il sera vain. Vous me voyez pour la derniere fois.

AURENG-ZEB.

Je sçai déja tout ce que vous m'allez dire, Madame... Tout est en désordre dans la forteresse : daignez songer, s'il faut vous obéir, combien ma présence y est nécessaire.

* A Indamora.

INDAMORA.

Ne craignez point que j'abuſe de cette complaiſance. Je ne veux que connoître mes crimes.

AURENG-ZEB.

En ce cas, Madame, je n'ai rien à répondre. Souffrez...

INDAMORA.

En quoi vous trouvez-vous offenſé?

AURENG-ZEB.

Eh, dequoi m'entendez-vous plaindre, Madame?

INDAMORA.

Je me plains, moi, de ce reſpect forcé. Laiſſez, laiſſez éclater la tempête; *l'innocence* n'en peut être ébranlée. Vous avez ſans doute été témoin de ma compaſſion pour votre frere? Vous m'avez entendu ſouhaiter de pouvoir le ſuivre?...

AURENG-ZEB.

Vivez, Seigneur, ou entraînez-moi avec vous. Que me reſte-t'il à regretter ſur la terre?... Malheureux ſexe! ta beauté même eſt la cauſe de ta perte. Trop foible pour les fréquentes épreuves que tu as à ſoutenir, il faut toujours que tu ſuccombes!.. Mais je m'é-

chape

chappe encor !... O nature! C'est toi qui me trahis.

INDAMORA.

Vous plaît-il de m'entendre ?

AURENG-ZEB.

Quoi, pour me détailler les puissans motifs qui justifient votre infidélité ? Pour m'apprendre que me croyant mort, vous séchâtes des pleurs capables d'altérer vos charmes ; & que l'espoir d'une Couronne vous fit rechercher Morat ?... Mais je me trahis encore ! Et je me rends de plus en plus digne de vos mépris...

INDAMORA.

J'attens patiemment la fin de ces longues fureurs.

AURENG-ZEB.

Que je rougis de ma foiblesse ! J'ai fini, *Madame* : je ne puis invectiver ; mais je sçais souffrir, & me taire.... Comment ai-je pû vous croire sincere ? Comment avez-vous pû me tromper ?.. Trop malheureux, trop fidéle Arimant, que ne suis je plûtôt mort pour toi ! Que ton généreux & sanglant sacrifice, me coûte cher !

INDAMORA.

Hélas, il est donc mort?

AURENG-ZEB.

Il m'avoit caché son dessein... Il s'étoit couvert de mes armes; & tandis que je m'ouvrois un passage à travers une foule d'ennemis, défendant mon Pere d'un bras, & combattant de l'autre: le fidéle Arimant se signalant sous mon nom m'acquéroit, & m'ôtoit de la gloire. Ses Troupes, par son ordre, faisoient retentir par-tout le nom d'*Aureng-zeb*, jusqu'au moment que ce Héros accablé par le nombre rencontra la mort qu'il cherchoit sans doute. Elle fut notre salut, Madame!... Quant à mes autres avantures, il seroit trop long de vous les raconter. Qu'il vous suffise, qu'après avoir pénétré jusqu'ici, & surpris nos ennemis à la faveur de la nuit, le retour de la lumiere, en montrant aux mutins Aureng-zeb, & l'Empereur, vit les rebelles aux pieds de leur maître légitime. Pardonnez, Madame, si j'abrége un récit qui ne peut sans doute vous être qu'indifférent.

INDAMORA.

Il ne me faut pas plus de tems pour vous prouver votre injustice. C'est pour ma défense que votre frere est mort. Ces larmes que vous avez vû couler de mes yeux partoient de ma douleur, & de ma reconnoissance. Je l'avois rendu généreux.

AURENG-ZEB.

En lui inspirant de l'amour. J'ai entendu ses adieux, je les ai vû recevoir. Etoit-ce pour lui, ou pour moi, que vous versiez tant de larmes ? Mais, que dis-je : si votre reconnoissance seule vous les arrachoit, la vie vous étoit donc bien chere depuis que vous pensiez m'avoir perdu ?

INDAMORA.

Non, Seigneur : j'estimois peu la vie, mais je craignois la mort. Accusez ma foiblesse, & non pas mon inconstance.

AURENG-ZEB.

La crainte marque une ame peu ferme ; elle produit le doute, & le doute altére la sincérité. Cachez-moi cette crainte, Madame : les promesses ne ni coûtent rien ; & cette lâche paf-

sion nous ferme toujours les yeux sur l'importance de nos présents. Vous m'avez avoué votre reconnoissance envers Morat : Que n'avoit-il donc pas droit d'espérer d'une femme qui craignoit le mort ?

INDAMORA.

Tout ; exceptez-en ma tendresse, & ma foi.

AURENG-ZEB.

Alterées, corrompuës par la crainte, elles deviennent méconnoissables. Plaise au Ciel de préserver celle qui auroit ma tendresse, d'un pareil danger ! Mais, je ne me croirois pas aimé si la mort la faisoit pâlir. Je voudrois qu'elle ne tremblât que pour moi seul.

INDAMORA.

Vous aviez tout mon cœur. Mais vous l'avez abandonné à la merci de deux Tyrans, l'espérance, & la crainte. S'ils m'ont arraché quelques mots, un regard, pouvez-vous me les reprocher ?

AURENG-ZEB.

Si vous aviez connu l'amour, Madame, vous auriez sçû que c'étoit mon bien : vous auriez sçû qu'aux yeux

d'un véritable Amant, qui donne une partie de ce bien est capable de donner le tout. L'amour est un avare outré, qui pése, compte tout, & ne veut rien perdre de ce qu'il croit à lui : plus attentif, plus délicat que *l'honneur* même le plus scrupuleux, il ne commet, ni ne reçoit la moindre offense... Que deviendrai-je donc, Madame ? Je ne *puis* vivre avec vous, ni sans vous. Votre image est gravée dans mon cœur; elle y sera toujours : mais combien vous l'avez défigurée !....

INDAMORA.

Seigneur, il reste un moyen de rendre la paix à ce cœur agité.

AURENG-ZEB.

Madame, quel est-il ?

INDAMORA.

Seigneur, il faut nous quitter.... Puisque je ne puis rendre votre félicité parfaite, je rougirois de voir un homme que j'aime n'être heureux qu'à demi.

AURENG-ZEB.

Vous me déchirez encor plus ! Ce jour de mon triomphe verra donc éteindre notre flame !... Ah; pourquoi

m'opposai-je moi-même à mon bonheur ? Pourquoi m'interdire la possession d'un bien que je viens d'arracher au sort ? Que m'importe de n'être point aimé ?.... O raison ! ta lumiere trop épurée empoisonne tous nos plaisirs. Les animaux sont plus heureux : ils ne raisonnent point, ils jouissent.

INDAMORA.

Cette incurable jalousie, en faisant votre malheur, feroit aussi le mien. Terminons donc nos peines, Seigneur : je chérissois Aureng-zeb, & non pas sa Couronne ; la mienne même m'est indifférente aujourd'hui... Gardez-la, Seigneur, je vous la donne. Puisque je ne regne plus sur le cœur d'Aureng-zeb, sur qui voudrois-je encor regner ?...

SCENE XII.

AURENG-ZEB, *seul.*

ELle me quitte ; & son départ augmente mon supplice ! Victime de la honte, & de l'orgueil, je ne puis

me résoudre à la rappeller !... Elle est innocente : je le sens ; & je devrois céder... Mais elle l'exige : n'est-ce pas trop m'humilier ? Non, car elle est innocente !... Mais sa fierté m'intimide, & me retient. Une ame noble combat long-tems lorsqu'il faut se soumettre, & s'avouer coupable !... Elle est partie.... Sans me laisser seulement le tems du repentir. Eprouvons encor une fois sa tendresse : rappellons-la ; si elle m'aime, mon pardon est certain.

Il court à la porte, & revient.

Elle est partie, je suis perdu !.. Fatal orgueil ! toi seul fis mon malheur.

SCENE XIII.

AURENG-ZEB, L'EMPEREUR, *ramenant Indamora. Suite.*

L'EMPEREUR.

IL seroit injuste que celui à qui nous devons tout, ne reçût aucun témoignage de notre reconnoissance. L'Au-

teur de la joie publique seroit-il aujourd'hui le seul infortuné ? Non, Madame : je participe encor aux droits du vainqueur : je veux malgré vous-même vous rendre heureuse. Je vous aime pourtant encor ; & je le sens d'autant plus, que j'ai de peine à vous céder à mon fils !

INDAMORA.

Seigneur, s'il est vainqueur, est-ce à moi de tomber à ses pieds ? Dois-je, pour obtenir ma grace, m'avouer infidéle ? Je connois mon innocence, & cela me suffit : peu m'importe que d'autres la soupçonnent.

AURENG-ZEB.

O Indamora ! Je croiois votre amour éternel. Les liens qui nous unissoient étoient-ils assez foibles pour qu'un instant dût ainsi les briser ? Je conviens de l'injustice de mes soupçons : mais ne pardonne-t'on rien à l'amour qui se croit outragé ? * .... Je croiois ne vous plus aimer ; & jamais je ne vous aimai davantage !...

* Il tombe à ses genoux.

INDAMORA, *lui donnant la main.*

Serez-vous encôr heureux à demi ?...

L'EMPEREUR.

Jouissez, mes enfans, de tout le bonheur dont je comptois jouir moi-même ; & puisse-t'il s'accroître encor !...

SCENE XIV.

Les mêmes Acteurs. Une Procession de Prêtres Indiens, suivis d'une Troupe d'Esclaves, traverse le Théâtre. MELEZINDA, *vêtue de blanc, ferme la marche.*

INDAMORA.

Quel est l'objet de cette Pompe extraordinaire ?

AURENG-ZEB.

C'est l'accomplissement d'un vœu funèbre que nos loix cruelles permettent aux femmes Indiennes. Le feu seul (selon elles) peut prouver leur fidélité ; & ces tristes victimes de l'amour bénissent, en expirant, les flames qui les consument !

INDAMORA.

Ah, mon cœur tremblant pressent le nom de cette malheureuse Epouse!.. Juste Ciel, c'est elle... Seigneur, c'est Melezinda!...

MELEZINDA.

Retenez vos pleurs, ils deshonorent mon sacrifice. M'en voyéz-vous répandre? Vous vous trompez, Madame; c'est ici le triomphe de mon amour: c'est dans ce jour heureux, qu'en dépit du sort même, je vais pour jamais m'unir à mon époux. Plus de peines, plus de soupçons jaloux, l'heureuse Melezinda va posseder tout ce qu'elle aime, & le posseder pour toujours.

L'EMPEREUR.

Hélas, ma fille, ne vous laissez point avéugler par un préjugé aussi funeste que trompeur!...

INDAMORA.

Vous n'avez pas droit de mourir, Madame: votre époux vous fut infidele.

MELEZINDA.

S'il m'eût été fidele, quelle preuve auroit-il aujourd'hui de ma tendresse?

La vertu la plus vulgaire en feroit autant que moi. Ma flame étoit si pure qu'elle subsistoit sans le secours de la sienne : semblable au feu céleste, elle pouvoit se passer d'aliment... Mais c'est en vain qu'on prétend me distraire de ce que je dois à mon amour, puisqu'il exige que je meure.. Que dis-je, que je meure ? Que je vole à travers les flames à la félicité que le Ciel me prépare !... *

* Elle sort.

SCENE DERNIERE.

Nourmahal arrive empoisonnée. Ses fureurs sont analogues à son caractére, c'est-à-dire indignes d'être mise, sous les yeux d'un Lecteur François. Elle meurt enfin sur le Théâtre, après avoir fait connoître à son époux (qui l'ignoroit encore, toute la violence de la passion qu'elle ressentoit pour Aureng-zeb. L'Empereur, peu émû de cette mort, céde l'Empire & Indamora à son fils.

FIN.

L'EPOUSE EN DEUIL, TRAGEDIE DE M. CONGREVE.

...... *Neque enim lex æquior ulla ,*
Quam necis artifices arte perire sua.
Ovid. de arte am.

(2)



PERSONNAGES.

MANUEL, Roi de Grenade.
GONZALÉS, son favori.
GARCIAS, fils de Gonzalès.
PEREZ, Capitaine des Gardes.
ALONSO, Officier, créature de Gonzalès.
OSMIN, Prisonnier.
HELI, Prisonnier, ami d'Osmin.
SELIM, Eunuque.
ALMERIE, Princesse de Grenade.
ZARA, Reine Captive.
LEONORE, confidénte d'Almerie.
GARDES, Suivantes, Eunuques, Muets de la suite de Zara, &c.

La Scéne est à Grenade.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

La toile se leve lentement pendant une symphonie tendre. ALMERIE *paroît en deuil, ainsi que* LEONORE, *qui est debout à côté d'elle. La Musique finie,* ALMERIE *se lève, & s'approche sur le devant du Théâtre.*

ALMERIE.



LEs charmes de l'harmonie furent, dit-on, jadis assez puissans pour animer les rochers & les bois, pour les rendre sensibles à la douce persuasion des sons mystérieux soumis aux loix de la cadence... Qui suis-je donc ? Serois-je

devenuë plus insensible qu'eux ? O constant effet d'une douleur légitime ! Rien n'est capable de vous calmer. Anselme est maintenant en paix : la nuit derniere a mis fin aux malheurs de ce respectable Monarque, dont les vertus égaloient les années. Il repose maintenant sous la tombe !.. Hélas, quand pourrais-je aussi goûter les douceurs du repos !...

LEONORE.

Ah, Madame, calmez cette douleur funeste, trop forte pour sa cause...

ALMERIE.

Trop forte pour sa cause ? Que tu te trompes, ma chere Leonore ! Mes regrets doivent être éternels. Ah, si tu connoissois....

LEONORE.

Daignez me croire, Madame : j'ai toujours été touchée du sort d'Anselme. La cruauté de votre Pere, en retenant si long-temps ce Prince dans les fers, m'a souvent coûté des larmes. Combien de fois, pendant la nuit, tandis que ses Geoliers étoient livrés au sommeil, n'ai-je pas été le consoler à travers la grille de son triste cachot ?

Que de vœux n'ai-je pas faits pour sa liberté ? Et que n'aurois-je point donné pour la lui procurer ?...

ALMERIE.

Cette tendre compassion prouve la bonté de ton cœur. Mais, ô ma chere Leonore, si Anselme t'avoit été connu ainsi qu'à moi, combien n'aurois-tu pas souffert ! Tu ne cédois qu'aux mouvemens d'une pitié ordinaire....

LEONORE.

Je connoissois vos sentimens pour lui : ils suffisoient pour m'intéresser en sa faveur. Ne m'aviez-vous pas appris sa générosité envers vous, lorsqu'une victoire remportée sur votre Pere vous mit dans les fers de ce vertueux Monarque ? Que malgré cette haine irréconciliable qui regnoit depuis si longtemps entre les Rois de *Valence*, & de *Grenade*, ses bienfaits & ses attentions continuelles pour vous, lui attirerent de votre part l'estime, & l'amitié la plus tendre ? Ignorois-je encor, que pour terminer tous les différens des deux Couronnes, il avoit proposé votre hymen avec son fils unique ?

ALMERIE.

O Alphonse! cher Alphonse, Tu reposes aussi dans le tombeau! Le fils a dès long-tems devancé le Pere; tous les deux sont perdus pour moi: pourquoi donc respirai-je encore? Est-ce un Arrêt du sort; est-il d'une nécessité absoluë que je sois toujours malheureuse?... S'il n'en est pas ainsi, Pourquoi le concours des circonstances les plus fatales contribuë-t'il sans cesse à augmenter les horreurs de ma destinée?

LEONORE.

Ah, c'est vouloir pénétrer trop avant, Madame: c'est aigrir encor vos douleurs.

ALMERIE.

Pourquoi le Ciel me conduisit-il à la Cour d'Anselme? Ou plûtôt, pourquoi ne m'y traita-t'on pas en ennemie? Mon Pere auroit-il épargné le fils d'Anselme?... O, mon cher Alphonse! les abîmes de la mer t'engloutirent à mes yeux: mais rien ne t'effacera jamais de ma mémoire. Le barbare Océan n'est plus ton tombeau; tu es pour jamais renfermé dans mon cœur! Eh, quelle sepulture peut être

plus digne du plus fidéle des amans, & du plus tendre des époux ?...

LEONORE.

Qu'entens-je, ô Ciel! Il étoit votre époux ?...

ALMERIE.

Qu'ai-je dit, hélas? L'excès de ma douleur vient de me perdre, en m'arrachant ce fatal secret!.. Ton amitié, ta *foi* me sont pourtant connuës; mais les malheureux trouvent toujours une espéce de consolation à cacher quelques-uns de leurs maux, & à les déplorer en secret.

LEONORE.

Je n'avois jamais soupçonné cet hymen.

ALMERIE.

La moitié de mes malheurs ne t'est donc pas connuë... Que dis-je, la moitié? Hélas tu n'en connois rien!... Si je t'en faisois part... Si je te les apprenois, me plaindrois-tu, ma chere Leonore?... Oui, je le crois: je te connois un cœur compâtissant.

LEONORE.

Jugez-en par mes pleurs!...

ALMERIE.

Je t'en rends graces; tes pareilles partagent rarement les douleurs des grands... Mais que vais-je t'apprendre: mes malheurs? Ah, tu les sçais déja. Pour concevoir toute la grandeur de ma perte, il faudroit qu'Alphonse....

LEONORE.

La réputation de ce brave Prince, subsiste encor par-tout, Madame.... L'histoire de sa mort ne m'est qu'imparfaitement connuë; & la crainte de renouveller vos douleurs m'a toujours empêchée de vous en demander le détail.

ALMERIE.

Si mes sanglots me le permettent, apprens-le. Quoique Captive, j'étois heureuse dans Valence, lorsque *Manuel*, mon Pere, à la tête d'une Armée triomphante, vint surprendre Anselme presque dans son Palais. Le fer, & le feu ravageoit tout; & le Roi vaincu, en voulant se sauver des flames, fut envelopé par ses ennemis, & fait Prisonnier. Dès le premier instant où les choses lui avoient paruës désespé-

rées, Alphonse prévoyant la cruauté de mon Pere, nous avoit enlevées la Reine & moi, & jettées dans un vaisseau prêt à faire voile. La ville prise, nous partimes. Mais, *Manuel* averti de notre fuite, ordonna que l'on nous poursuivît; & nous allions tomber dans les mains des vainqueurs, lorsqu'une tempête les jetta ainsi que nous sur les côtes d'Afrique, où notre vaisseau se brisa contre un Rocher. Tout y périt, ma chere Leonore! j'échapai seule à cet affreux danger. Mon corps, qui flotoit sur les ondes, fut apperçu par ceux qui nous poursuivoient; je fus ramenée à mon Pere, désespérée de survivre à Alphonse, & à la Reine!

LEONORE.

Vous étiez donc alors l'épouse d'Alphonse?

ALMERIE.

Ce jour même, ce jour fatal avoit éclairé notre hymenée! Dès qu'Alphonse eut apperçû que le vaisseau qui nous poursuivoit ne pouvoit manquer de nous atteindre, il vint me supplier, au nom de notre amour, de consentir qu'un Prêtre (que le hazard faisoit ren-

contrer avec nous) unît à jamais nos destinées. La Reine même joignoit ses instances à celle de son fils : je me laissai toucher... Le même instant vit mon hymen, & la mort de mon époux !

LEONORE.

Que je vous plains, Madame.

ALMERIE.

Telle est la source intarissable de mes pleurs, & de mon attachement pour ces habillemens lugubres que je ne quitterai qu'en perdant la vie, & le souvenir de mon cher Alphonse.

LEONORE.

Juste Ciel, jettez sur elle un regard favorable ! & faites que le tems adoucisse l'amertume de ses peines *..., Mais ce bruit éclatant nous annonce l'arrivée, & le triomphe de votre Pere?.. De grace, contraignez-vous, Madame, & suspendez des regrets qui pourroient irriter le Roi ! Songez que la joie, du moins en apparence, doit aujourd'hui briller dans tous les yeux.

ALMERIE.

Son retour, en jettant en effet la joie dans tous les cœurs, redouble en-

* On entend le bruit du canon.

cor les peines du mien : Garcias revient avec lui ! Garcias, à qui il prétend me sacrifier ; en faveur duquel on veut que je brise tous les nœuds qui m'attachent encore à la mémoire d'Alphonse ! . . . Non, je n'y puis consentir : je périrai plûtôt mille fois.... * Regarde-moi, cher amant ! Entens du haut des Cieux les vœux sacrés que mon amour m'inspire. *Sois*-en aussi témoin, respectable Anselme ! . . . Si jamais je consens à donner cette main à un autre époux, puisse le juste Ciel faire tomber sur ma tête des maux plus affreux encore que tous ceux dont j'ai soufferts jusqu'à ce jour !... Mon cœur, chere Leonore, me paroît maintenant soulagé : je sens moins le poids de ma douleur, depuis que j'ai payé ce que je devois à l'amour. J'attens pourtant encor une preuve de *ton zéle* ?.

LEONORE.

Mon cœur, mes jours, ma volonté, tout est à vous ; disposez-en, Madame.

ALMERIE.

Sois sûr de ma reconnoissance. J'exige seulement de toi, lorsque la Cour

* Elle se jette à genoux.

sera plongée dans l'yvresse des plaisirs que ce jour verra naître, que tu t'échapes avec moi, pour m'accompagner au tombeau du Roi de Valence.

LEONORE.

Ah, Madame! méditeriez-vous quelque projet funeste?

ALMERIE.

Non, ne crains rien: reçois ma foi pour gage de ma parole... Mais depuis mon serment, comme je sens mon cœur soulagé, peut-être aurois-je envie de le réitérer plus solemnellement dans ce lieu funébre. Voilà, je crois, mon unique projet. Puis-je compter sur ta promesse?

LEONORE.

Je vous en garantis l'effet.

SCENE II.

ALMERIE, LEONORE, ALONZO.

ALONZO.

LE Seigneur Gonzalés vient annoncer à votre grandeur l'arrivée du Roi votre Pere.

ALMERIE.

ALMERIE.

Qu'il entre *... Je connois l'espoir qui le guide : il vient m'entretenir des grands exploits de son fils Garcias, & m'étaler tout le mérite de ce jeune Guerrier. Mais l'éloquence la plus vive n'est pas faite pour échauffer un cœur comme le mien.

* *Alonzo sort.*

SCENE III.

ALMERIE, LEONORE, GONZALE'S.

GONZALE'S.

MAdame, puissent les jours de vos longues années ressembler tous à celui-ci ! Le Soleil brille sur nos conquêtes ; mais vos yeux plus brillans encore semblent donner un nouveau lustre à ses rayons pour augmenter l'éclat de cette fameuse journée. Le Roi votre Pere, mon victorieux Maître, chargé de richesses & de lauriers, fait actuellement son entrée triomphante dans Grenade, & va bientôt

arriver dans ce Palais. Cinq cent mulets fléchissant sous les précieuses dépouilles des Maures précédent sa marche, & sont suivis par des chariots de guerre ornés de pierres précieuses. Ces chars sont traînés par cent chevaux, dont la blancheur égale celle de la neige qui couvre les Alpes : animaux courageux, qui rongent en écumant le frein qui le retient, & semblent par la fierté de leur marche dédaigner la victoire qu'ils aiderent à remporter. On voit ensuite les Prisonniers chargés de chaînes éclatantes : cette Troupe est composée de tout ce que l'Affrique avoit de plus grands Capitaines ; attachés aux rouës du char de votre Pere, ils essuient en frémissant de rage la poussiére & la sueur dont leurs fronts sont chargés. Un Peuple innombrable fourmille, & se reproduit dans toutes les ruës où passe cette superbe marche, & ne se lasse point d'en admirer la pompe. Quoi vous seule, Madame, tranquile au fonds de ce Palais semblez mépriser ce glorieux spectacle, & vouloir lui dérober par votre absence toute la

splendeur dont vos yeux pouvoient encore l'illustrer !

ALMERIE.

Mes yeux, Seigneur, sont peu touchés des vains objets faits pour charmer les regards du vulgaire. Mon oreille est encor moins flattée par les grands mots, & par les phrases ampoulées, pâture des ames foibles, & peu faite pour la mienne. Mon Pere est de retour ; il est vainqueur : j'en rens graces aux Dieux.

GONZALES.

Adorable Princesse !... Mais il est au-dessus de la foiblesse de mon âge d'entreprendre l'éloge de tant de vertus : Garcias, mon fils, l'esclave le plus soumis dont tant de beauté puisse être digne, s'en acquitera bien mieux. Son épée vient déja de prouver quelle est la force & l'influence de vos charmes sur un cœur qui en connoît tout le prix.

ALMERIE.

Seigneur, je ne doute point de son courage. Je crois même, si je n'étois point née, que votre fils n'en seroit pas moins brave.

LEONORE.

Madame, le Roi va paroitre.

ALMERIE.

Je cours à sa rencontre... Appellez mes femmes !...

Elles paroissent toutes en deuil, & forment le cortège d'Almerie.

SCENE IV.

Le Roi arrive au bruit des fanfares, accompagné de Garcias, & de plusieurs Officiers. Il passe entre deux files de Prisonniers enchaînés; & les Gardes entourent le Théâtre. Almerie, en abordant son Pere, se jette à ses genoux; Gonzalès vient ensuite en faire autant; & le Roi leur donne sa main à baiser. Garcias à son tour, tombe aux pieds de la Princesse, dont il baise la main.

LE ROI.

LEvez-vous Almerie.... Leve-toi Gonzalès... Quoi, cher ami, tu pleures !...

GONZALE'S.

Ce sont des pleurs de joie. Votre pi

fence, & votre gloire, furchargent mes yeux de plaisir!...

LE ROI.

O mon vieil ami! je sçais que tu m'aimes, & j'ai du plaisir à le voir : tes larmes, en cette occasion, m'en sont la preuve la plus chere... Il en est d'autres ici que mes succès paroissent attrister. Pourquoi donc, Almerie, *dans ce jour* solemnel, osez-vous paroître à mes yeux avec ces vêtemens lugubres? Est-ce pour faire un contraste avec le brillant de ma Cour, que vous & votre suite étalez ici cet appareil funébre?

ALMERIE.

Daignez me pardonner, Seigneur!.. Vous sçavez ce que je dois au Ciel pour le danger dont il m'a préservée. L'année que j'ai promis de passer dans les austerités n'est point encor expirée.

LE ROI.

Votre zéle est grand, & la reconnoissance est légitime. Je croiois pourtant que celui de qui vous tenez cette même vie que le Ciel vous a conservée, méritoit aussi quelque retour de votre part; & qu'un jour employé à signaler

l'amour filial n'auroit point altéré la pureté de votre vœu.... C'est une foiblesse de votre sexe ; un entêtement mal-entendu que je vous pardonne : n'en parlons plus..... Je réfléchis pourtant ; & cette triste parure blesse encor plus mes yeux quand je me rappelle que mon implacable ennemi, que cet Anselme par moi si justement détesté, reçut hier les honneurs de la sépulture.... Juste Ciel ! Est-ce lui que tu pleures ?... Ton prétendu vœu seroit-il un prétexte qui couvrit les regrets que t'inspire la perte du détestable Alphonse ?... Est-ce ce souvenir qui t'arrache des larmes ?... Ah, si je le croiois !...

GONZALES.

Epargnez-la, Seigneur : c'est votre couroux seul qui l'afflige. Si le jour du naufrage de la Princesse fut celui de la mort d'Alphonse, peut-elle être condamnable à vos yeux ?

LE ROI.

Oui sans doute elle l'est : quand le Ciel me délivre d'un ennemi mortel, ce Palais n'auroit-il pas dû retentir de la joie de ma fille ? Etoit-ce pour elle le tems de pleurer, & de garder sur

elle & sur sa suite le moindre ornement qui sentît la douleur, ou le deuil ?... Mes esclaves, même les plus misérables, instruits de cette mort, auroient oublié leurs peines ; & la cadence bruyante de leurs fers auroit signalé les transports de leur joie.

GONZALES.

Seigneur ; l'excès de sa bonté fait son crime. Les apparences seules la rendent coupable...

LE ROI.

C'est toujours l'être : la plus légére image de la douleur ne doit point aujourd'hui choquer mes yeux. Sortez ; & ne m'offrez plus cette couleur offençante. Je prens sur moi l'infraction de votre vœu. Je l'ordonne : c'est votre dispense.

GARCIAS, *à genoux*.

Pardonnez, Seigneur, si j'ose en cet instant vous rapeller une promesse !...

LE ROI.

Levez-vous, Garcias... Je l'avois oublié... Almerie ? Revenez.

ALMERIE.

Ah, je l'avois prévû !... Que voulez-vous, Seigneur ?

lez-vous, Seigneur ?

LE ROI.

Approchez : donnez-moi votre main : Garcias, donnez-moi la vôtre... Recevez les vœux de celui que je crois digne d'être votre époux, & mon fils.

GARCIAS.

Permettez, Seigneur, que je tombe à ses pieds, pour lui jurer que je ne cesserai jamais d'être le plus humble de ses esclaves !...

GONZALE'S.

Souffrez, Seigneur, que j'y joigne les foibles transports de ma reconnoissance !...

LE ROI.

Ç'en est assez : mes promesses, tes services, les exploits de ton fils, tout me pressoit d'accomplir cet hymen. Nous triomphons aujourd'hui, cher Garcias : demain tu triompheras seul.

ALMERIE, *évanouie*.

Ah, Dieux !...

GARCIAS.

Elle s'évanouit : hâtez-vous de la soutenir !...

GONZALE'S.

Elle revient...

LE ROI.

Terreur de fille!.. Eh bien, Almerie?

ALMERIE.

C'est un frissonnement qui m'a saisie.... Permettez, Seigneur, que je me retire.

LE ROI.

Garcias, conduisez-la? Que nous veut Alonzo?...

SCENE V.

LE ROI. GONZALES. GARCIAS. ALONZO. *Suite.*

ALONZO.

ZAra, votre belle Captive, vient d'arriver, Seigneur, avec un train aussi brillant que si elle étoit encore l'épouse du puissant *Alboucaçim*. On croiroit que cette Reine vient ici triompher de la défaite des Maures.

LE ROI.

C'est par mes ordres qu'elle en use ainsi. Remenez ces Prisonniers.. Garcias, quel est celui dont la valeur ta-

citurne a, dit-on, opéré de si grands prodiges ?

GARCIAS.

On le nomme Osmin : il commandoit la Cavalerie Maure... Mais Zara a demandé qu'il restât à sa suite.

LE ROI.

Il est votre Prisonnier ; je vous le donne : disposez de lui.

GARCIAS.

Je voudrois l'obliger, mais il m'en interdit l'espoir : sa froide indifférence, son maintien superbe, & sa politesse farouche, semblent mépriser toutes mes offres. S'il ouvre la bouche, à peine un mot est-il suivi d'un autre : comme s'il étoit né seulement pour agir, & qu'il dédaignât de parler, à moins que ce ne soit pour donner des ordres.

LE ROI.

Cette humeur sombre, dans un homme aussi courageux, doit avoir quelqu'autre cause que celle de sa captivité. Zara, dites-vous, a exigé qu'il l'accompagnât ?

GARCIAS.

Oui, Seigneur.

LE ROI.

Cette circonstance, jointe à sa conduite, me donne des soupçons. Qu'on ait soin de les observer. Peut-être que les chaînes de la Reine la fatiguent plus que les siennes propres.

SCENE VI.

LE ROI. GONZALE'S. GARCIAS. *ALONZO, ZARA, & OSMIN, paroissent enchaînés. Ils sont conduits par Perez avec une Garde, & suivis par une Troupe d'Eunuques, & de Muets.*

LE ROI.

RECEVEZ, belle Zara, tous les honneurs que vous avez droit d'exiger de la part d'un Roi Conquérant, qui vous regarde comme le prix le plus précieux qu'il pût attendre de la victoire; & que ses peuples auroient pris pour votre Prisonnier, si son triomphe avoit été honoré de votre présence.

ZARA.

S'il étoit possible que j'oubliasse ma

captivité ; si les honneurs dont la politesse des Conquérans soulage la disgrace des vaincus pouvoient balancer dans un cœur la perte de ses droits naturels & légitimes, j'avoue, Seigneur, que vos égards pour moi, & les soins que vous prenez d'adoucir la rigueur de mon sort, pourroient m'être de quelque consolation. Mais cette illusion pourroit-elle long-temps subsister à l'aspect de ces indignes fers ? Et pourrois-je oublier, qu'on insulte au malheur d'un esclave, en affectant de l'accabler d'honneurs peu compatibles avec l'état dont il gémit ?

LE ROI.

Que vois-je ! Quoi vous portez des fers ? J'avois ordonné que vous fussiez libre... Perez, qui t'inspira l'audace de me désobéir ?

PEREZ.

Seigneur, vos ordres dispenserent seulement la Reine d'assister à votre triomphe...

LE ROI.

Cela est faux : j'ai ordonné qu'elle fût absolument libre... C'étoit du moins mon intention ; & ses yeux en ordon-

noient bien davantage !... Otez-lui, ainsi qu'à sa suite, ces indignes liens ?...
Mais non, cet honneur n'est dû qu'à moi... Et je veux réparer l'outrage.... C'est ainsi, Madame, qu'en rompant vos fers je deviens votre esclave à mon tour.

ZARA.

De pareilles faveurs, non demandées, exigent de la reconnoissance de la part des cœurs qui craignent le plus de se voir redevables. Seigneur, je suis de ce nombre, mais je crains l'ingratitude : recevez mes remercimens.

LE ROI.

Née pour commander aux humains, vous l'êtes aussi, Madame pour enchanter tous les cœurs !...

Regardant Osmin, tandis qu'on lui ôte ses chaines.

Garcias, quel est ce Prisonnier qui se voit affranchir avec autant d'indifférence que de hauteur ?

GARCIAS.

Seigneur, c'est Osmin, celui dont je vous ai parlé.

LE ROI.

Il ne dément point le caractére que tu lui as donné... D'où vient, vaillant Osmin, qu'un Guerrier tel que toi, familiarisé avec les hazards de la guerre, supporte la captivité avec tant d'impatience?

OSMIN.

Parce que la captivité m'ôte l'espoir de remplir ma vangeance.

LE ROI.

Je n'entens pas cela.

OSMIN.

Aussi n'est-ce pas mon intention.

ZARA.

Seigneur, ce brave Maure a perdu dans la bataille un intime ami; & le regret de ne pouvoir le vanger cause seul son désespoir.

LE ROI, *à part, à Gonzalès.*

Elle l'excuse!... Cela confirme mes soupçons.

GONZALE'S.

Cet ami prétendu n'est peut-être autre qu'elle-même... Seigneur, affectez de n'avoir point entendu la réponse arrogante d'Osmin.

Zara paroît inquiette.

LE ROI.

Peut-être son ami vit-il encor, Madame. Je vais ordonner qu'on le cherche. Quel est son nom ?

ZARA.

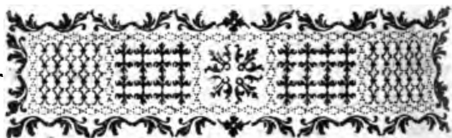
Hésî.

LE ROI.

Garcias, je vous charge de cette recherche... Allons, Madame : je renonce à la guerre ; toute ma gloire sera désormais de plaire à l'aimable Zara.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un côté de l'intérieur d'un Temple.

GARCIAS. HE'LI. PEREZ.

GARCIAS.

C'Est, dit-on, de ce côté qu'on a vû promener Osmin, choisissant le séjour de la mort pour pleurer en liberté celle de son cher Héli.

HELI.

Puisse la foudre m'anéantir à l'instant, si au moment du trépas mon retour à la vie pouvoit autant flater mon cœur qu'il l'est maintenant, en apprenant qu'Osmin respire encore!

GARCIAS.

J'ai oui, avec admiration, parler de l'amitié qui vous unit.

PEREZ.

Seigneur, j'apperçois le noble Maure!...

HELI.

Où, Seigneur? Où est-il?

GARCIAS.

Pour moi, je n'apperçois rien qui lui ressemble.

PEREZ.

Je l'ai vû, tandis que je vous parlois: mais je l'ai vû comme on voit un éclair. Un coup d'œil enflamé qu'il m'a lancé en passant, a fait sur moi le même effet. Il paroît suivre avec ardeur quelque objet effraiant, & cependant pas assez pour l'épouvanter.

GARCIAS.

Hâtons-nous de le suivre.

HELI.

Oserois-je vous supplier de n'en rien faire, & de me permettre de le chercher seul. Je connois son caractére, & jusqu'à quel excès sa mélancolie peut le porter. Il seroit douloureux, & peut-être funeste pour lui, de vous avoir

pour témoins de ses violences involontaires. Son cœur est trop noble pour ne pas sentir toute la honte d'avoir montré sa foiblesse à des yeux étrangers.

GARCIAS.

Allez, généreux Héli, allez secourir votre ami. Loin de moi le zéle indiscret qui cherche à pénétrer dans les secrets d'autrui !

SCENE II.

GARCIAS, PEREZ.

GARCIAS.

PErez, le Roi attend de nous que nous éclaircissions ses soupçons. Il aime Zara, & il craint qu'Osmin n'en soit aimé. Il faut chercher quelqu'occasion de dévoiler ce mystére.

PEREZ.

Il est déja tout dévoilé pour moi. Leurs regards mutuels ne m'ont point parus équivoques.

GARCIAS.

En ce cas, je les plains : je ne pré-

vois pour eux que des malheurs... J'entens venir quelqu'un. Ce sont peut-être les deux amis. Retirons-nous.

SCENE III.

ALMERIE, LEONORE.

ALMERIE.

TU te trompois apparemment, car tout est ici tranquille.

LEONORE.

Je croïois entendre une voix!...

ALMERIE.

C'est la crainte qui te l'a fait croire; ou c'est l'effet de quelque vent qui pénétre à travers les arches de ce temple. Ecoutons cependant...

LEONORE.

Entendez-vous, Madame?

ALMERIE.

Non: le silence, & la mort, régnent seuls ici... Que cela est effrayant!... Regarde ce vaste & respectable édifice, & ces antiques Piliers dont les chapiteaux de marbre, s'élevant jusqu'à la vou-

te en soutiennent le poids, dont l'immensité même assure leur stabilité. Mes yeux, à cet aspect, sont à la fois frapés d'étonnement, & de crainte! Ces tombes, ces caveaux, tous ces monuments consacrés à la mort, font passer dans mon ame le froid & la terreur qu'ils semblent avoir droit d'inspirer aux mortels!... Approche, cher Leonore? Donne-moi ta main? Parle au plûtôt: que j'entende ta voix!... Les sons de la mienne, répétés par le triste écho de ces lieux, me glacent à chaque instant d'une fraieur nouvelle!...

LEONORE.

Allons-nous-en plûtôt, Madame: le silence & l'horreur qui vous saisissent mettent le comble à votre tristesse.

ALMERIE.

Ils peuvent ajouter à mes craintes; mais rien à mes douleurs!... Avançons. Montre-moi le tombeau d'Anselme: osons fouler aux pieds tous ces déplorables restes de l'humanité qui s'opposent à notre passage. Je veux me familiariser avec ces lugubres objets; & risquer plûtôt à périr d'épouvante, que de me voir forcée à l'hymen odieux

dont mon Pere me menace.... Cette pensée me raffermit ; & la crainte d'un plus grand mal pour l'avenir, dissipe mes terreurs présentes... Guide-moi donc, approchons Leonore : mon courage renaît. Cherchons la sépulture de ce bon Roi ; qu'il reçoive enfin les vœux que j'adresse au Ciel, tant pour lui, que pour mon cher Alphonse.

LEONORE.

J'obéis, Madame : mais le Ciel sçait avec quel regret !...

SCENE IV.

L'intérieur du Temple s'ouvre, & découvre plusieurs tombeaux. On en voit un sur le devant plus élevé que les autres.

HELI, *seul.*

JE parcours en vain ce vaste Temple, & je ne puis le rencontrer... Mais qu'entens-je ?... Une voix plaintive !... Courons de ce côté.

SCENE V.

ALMERIE, LEONORE.

LEONORE.

MAdame, c'est ſous cette voute ſacrée que repoſent les triſtes reſtes d'Anſelme... Mais, que vois-je? O Ciel!... Ou mes regards me trompent, ou le tombeau n'eſt point encor fermé. La porte de fer du dedans eſt même encore ouverte!

ALMERIE.

Ah,.. c'eſt ſans doute la mort qui m'invite à me jetter dans ſes bras? C'eſt elle qui m'offre le ſeul azile où la nature long-temps accablée par les miſéres de cette vie peut s'affranchir de ſon fardeau, & goûter enfin les charmes d'un repos éternel... O mort! j'accepte ton ſecours! je brave ſous tes loix la tyrannie de mon Pere; ton ſeul aſpect éteindra les feux du téméraire Garcias. Mon ame dégagée de ſes liens terreſtres, pénétre déja les Cieux d'un vol rapide, & s'unit à celle de mon

cher Alphonse... O suprême félicité !.. Aide-moi, soutiens-moi respectable Anselme !... Et toi, cher Alphonse, entens-moi !, viens, descends, c'est ton Almerie qui t'invoque !...

SCENE VI.

ALMERIE, LEONORE, OSMIN, *paroissent à la porte du Tombeau.*

OSMIN.

Quelle voix, du tombeau rappelle un misérable,
Qui fut jadis Alphonse ?...

ALMERIE, *voulant fuir.*

O spectacle effroiable ;
O Ciel secourez-moi !...

OSMIN.

Dieux, quels sons !.. Leur douceur,
Dans le sein de la mort plaît encore à mon cœur ;
Et leur pouvoir m'arrache au tombeau de mon Pere !...

ALMERIE.

Soutiens-moi, Leonore ; et si je te suis chere,
ah :

Entraîne, arrache-moi de cet affreux séjour !..

OSMIN.

Est-ce une illusion ?.. L'épouvante, & l'amour,
Agissant à la fois sur mon ame eperduë,
Par un contraire effort la tiennent suspenduë !
Et je sens que les miens sont également vains,
Pour chercher ce que j'aime, & fuir ce que je crains !.
Cédons, soumettons-nous au pouvoir qui m'enchaine.
Si cet objet chéri n'étoit qu'un ombre vaine,
Jouissons-en du moins ! craignons d'anticiper
Sur le fatal instant qui doit la dissiper...

ALMERIE, tombe des bras de Leonore.

Chere Almerie, hélas !.. O Ciel, elle succombe !
Le phantôme déja s'éclipse sous sa tombe :
Courons.... Dieux, c'est un corps ! un reste de chaleur
Me prouve en même tems son être, & mon bonheur...
C'est mon épouse !.. Oui, c'est ma chere Almerie !...

Il tombe aussi évanoui.

LEONORE.

Cet instant à tous deux coûtera-t'il la vie ?..

Sei-

seule en ces sombres lieux, comment les secourir ?
Hélas !.. Quel Etranger à mes yeux vient s'offrir ?...

SCENE VII.

ALMERIE, LEONORE, OSMIN, HELI.

LEONORE.

Qui que tu sois, témoin de ce triste spectacle,
J'implore ton secours !...

HELI.

C'est lui ! !. Par quel miracle,
Par quel évenement aussi frapant, qu'heureux,
Son Almerie aussi s'offre-t'elle à mes yeux ?...

OSMIN.

Mon Almerie ! ô Ciel, daignes-tu me la rendre ?
Réunis-tu l'amante à l'amant le plus tendre ?
Lorsque tout la retrace à mon cœur agité,
N'en imposes-tu point à mon œil enchanté ?...
Non, c'est elle, grands Dieux ! ma bouche sur la sienne,

A reconnu son ame unie avec la mienne :
Déja la mort s'écarte ; & la voix de l'amour ;
Ainsi qu'à son époux, va lui rendre le jour... !
Achéve, chere épouse, achéve de renaître ?
Ainsi que ton époux, reprens un nouvel être ;
Cesse d'être insensible aux transports les plus doux !..

ALMERIE, *à demi évanouie.*

Non! Garcias, jamais ne sera mon époux ...
Non, Pere trop cruel !...

OSMIN.

Ah, ne crains plus ton Pere.
Puisqu'Alphonse retrouve une épouse si chere,
Sûr, après ce bonheur, de la faveur des Cieux,
Il sçaura t'affranchir d'un rival odieux.
Reconnois ton Epoux, reconnois ton Alphonse ....
Ciel ! Est-ce de l'amour que ce regard m'annonce ?
Inspirais-je l'horreur ? Inspirais-je l'effroi ?

ALMERIE, *doutant encore.*

Alphonse ?... Oui c'est lui, * oui c'est lui que je voi !

---

* Avec transport.

Son portrait dans mon cœur gravé par l'amour même,
Permet-il de douter de mon bonheur extrême?
Prête à t'accompagner, à braver le trépas,
Alphonse! cher époux! je vole dans tes bras!..
Mais, que vois-je? il respire!... Ô comble de ma joie!
Eh, quel Dieu secourable ici-bas te renvoie!
Victime de la mer, où je t'ai vû périr,
Quel pouvoir, à la fois, te fait vivre & mourir!

OSMIN.

Echapés aux rigueurs du sort le plus funeste,
Le Ciel nous réunit, que t'importe le reste?
Ne me demande rien: tu m'aimois, & je vis;
Je t'aimois, je te vois, tous nos vœux sont remplis!
Laisse à d'autres amans, laisse aux amours tranquiles,
Amuser leur tiédeur de détails inutiles:
Je te vois dans mes bras, tu combles mes desirs;
Si je comble les tiens, respecte nos plaisirs...
Mais? que vois-je? Tu fuis un époux qui t'adore!...

ALMERIE.

Mon bonheur est si grand, qu'il m'est suspect encore;

Et pour m'en assurer, j'exige cet instant.

OSMIN.

Quoi, tu peux douter ?...

ALMERIE.

Oui : mon bonheur est trop grand;
Et je crains * ... Non, c'est lui, c'est mon
époux lui-même !...
Mon cœur ne peut suffire à ce bonheur suprê-
me;
Et ma foible raison, dans ces heureux instans,
Veut envain résister aux transports de mes
sens !...

OSMIN.

Cher objet de mes vœux !... Calme-toi...

ALMERIE.

Dieux, le puis-je?
C'est toi que je revois... Mais, dis-moi, quel
prodige,
Quel coup inespéré du hazard, ou du sort,
Nous rassemble tous deux au séjour de la
mort ?...
Mais non, je veux te voir : non, je n'ai point
encore
Rassasié mes yeux de l'objet que j'adore...

---

* Elle le regarde attentivement.

Quelle triste pâleur ternit tes traits ?.... Hélas,
Que tes yeux sont changés !...

OSMIN.

Mon amour ne l'est pas.

Almerie continuë d'exprimer les sentimens de joie & de tendresse dont elle est transportée. Elle raconte à Alphonse tout ce que sa prétenduë mort lui a coûté de larmes, & il lui en marque sa tendre reconnoissance. Alphonse lui apprend, en gros, qu'il a eu le double bonheur d'échaper au naufrage qui lui avoit été commun avec Almerie, & aux dangers de la bataille que le Roi de Grenade vient de gagner sur les Maures. Qu'ayant été fait prisonnier, & ayant appris, en arrivant à Grenade, la mort récente de son Pere, le désespoir de l'avoir perdu, ainsi que sa chere Almerie, l'avoit conduit au tombeau d'Anselme &c. Tandis qu'il fait ce recit, Almerie jette les yeux sur Héli, qui est aussi transporté qu'eux ; & demande à Alphonse ce que c'est que cet homme. Alphonse reconnoît, & embrasse son ami *Antonio*, qui a toujours suivi sa fortune, & qui sous le nom d'*Héli* avoit aussi combattu dans la derniere bataille, où Alphonse croioit l'avoir vû périr. Almerie partage leur joie... Leonore les interrompt, & les avertit qu'elle apperçoit deux personnes qui arrivent dans le Temple, & qui semblent venir de leur côté. Héli regarde, & leur dit que c'est Zara, & Selim. Il les presse en même temps de se séparer au plûtôt, dans la crainte que la tendresse jalouse de cette

Reine ne leur rende quelque mauvais office. Cet avis allarme Almerie, qui en demande l'explication à Osmin (*Alphonse* :) *je crains tout de cette Reine*, (dit-il,) *& sur-tout qu'elle ne me rencontre avec vous. C'est pour moi le contraire de mon Almerie ; l'une fait tout mon bonheur, l'autre toute mon infortune ! retirez vous, le Ciel nous rejoindra sans doute : Héli vous apprendra tout ; & les raisons qui m'ont fait changer le nom d'Alphonse en celui d'Osmin, & le sien en celui d'Héli....*

Almerie le quitte en soupirant, & en aspirant après l'instant de le revoir.

SCENE VIII.

OSMIN, *seul.*

HElas, mon œil la suit !... Je l'entrevois encore ... Je la perds !... O mes yeux, votre vivacité est maintenant impuissante : ce n'est que dans mon cœur, que vous pouvez encor la voir !... Mais la nature vous a refusé cette faculté. Sens mécanique, & borné, qui ne doit son pouvoir qu'aux objets extérieurs, jamais maître de son choix, toujours esclave de la nécessité ! ainsi qu'un miroir ordinaire, tu dois

tout aux images étrangeres ; & tu te vois forcé de réfléchir également les êtres les plus vils & , les plus nobles !.... Il n'en est point ainsi des facultés de l'ame : rien ne peut les borner. Le présent, ainsi que le passé, ne lui coûte souvent qu'un coup d'œil, qui ose même quelquefois s'étendre , quoique vainement, jusques sur l'avenir !.... *Chere Almerie*, mon ame du moins te voit encore !....

SCENE IX.

ZARA, SELIM, OSMIN.

ZARA.

REgarde son attitude ! le corps plié, les yeux fixés sur la terre, absorbé dans ses pensées, on croiroit voir en lui une statuë nouvelle ajoutée à celles de ce temple... Cruel Osmin, pourquoi me fuis-tu ? J'ai perdu pour toi ma renommée, ma gloire, mon empire : est-ce là mon salaire ? .. Mais laissons-là toutes ces pertes, & ne parlons que de mon amour. Est-ce là ré-

compense que tu lui réservois? Pourquoi m'éviter ; pourquoi t'arracher de mes bras, pour te plonger dans les horreurs de ce séjour funébre ? Suis-je assez méprisable à tes yeux pour t'engager à me fuir jusques dans la nuit du tombeau ? Ou croirois-tu mon amour incapable de t'y suivre ?... Il ne me voit, ni ne m'entend !... Ah barbare ! Suis-je assez dédaignée ?...

OSMIN.

Que vois-je? C'est Zara !...

ZARA.

Oui, perfide, c'est Zara ; c'est la victime de ton ingratitude que tu refuses même d'entendre. Se peut-il, ô Ciel ! qu'un esclave, qu'un malheureux racheté par Zara des mains de la mort même, ose la traiter ainsi ?...

OSMIN.

Ces reproches ne sont pas faits pour moi, Madame : je rougirois de les mériter. Trop emporté loin de moi-même, trop abîmé sans doute dans mes pensées, c'est de cet instant que je vous vois.

ZARA.

Tu me vois donc enfin !... Mais, la

froide indifférence de tes regards me fait presque regretter d'avoir fixé ta vûë sur moi.

OSMIN.

Que pouvez-vous attendre d'un infortuné qui n'apportoit ici que des pleurs ? à qui sa douleur seule indiqua cette solitude ?... Jettez par-tout les yeux, *Madame* : ce n'est point ici qu'il faut chercher la joie...

ZARA.

Inhumain ! pourquoi me tourmenter ainsi ? Pourquoi éluder le sens de mes reproches ? Qu'importe à mon amour que ces lieux soient consacrés à la tristesse ?... Si c'est elle qui t'y conduit, si tu as des larmes à répandre, ne puis-je partager tes douleurs ? N'es-tu pas sûr de ma tendresse ?

OSMIN.

Eh, voilà le plus sensible de mes regrets !... Comment puis-je la reconnoître ?

ZARA.

Tu as un cœur, quoique féroce ! Mais, tel qu'il est, donne-le-moi : qu'il soit la récompense de tout ce que j'ai fait, de tout ce que j'ai souffert pour

toi. Qu'il me soit un gage de ta reconnoissance pour t'avoir rapellé à la vie, ainsi que ton ami, lorsque la tempête me jetta mourant sur nos côtes. Moment fatal ! où le premier coup d'œil que je jettai sur toi me coûta toute ma gloire, & mon repos.

OSMIN.

Ah ! Madame, ne me rapellez-pas tous vos bienfaits ! Le désespoir de ne pouvoir les acquitter, me rend déja trop ingrat...

ZARA.

Le fidéle Selim, & mes femmes, sçavent tout ce que j'ai risqué pour toi. Tu sçais toi-même, comment j'abusai de la crédulité du Roi mon époux, en te faisant passer à ses yeux pour le Prince de *Fez*, pour mon parent enfin. Mais que n'ai-je point fait depuis ! N'est-ce point pour toi que j'allumai cette guerre ? Quoiqu'ignorant & ta naissance, & le motif de ta haine contre Manuel, ne forçai-je point mon époux à cette funeste invasion qui vient de lui coûter l'empire & la vie, & à moi-même la liberté ? Regarde-moi maintenant, tombée du thrône dans la servitude;

rapelle-toi les maux que j'avois déja soufferts : pense à leur cause ; & jette ensuite les yeux sur toi. Vois Zara dans l'esclavage, & méprisée par Osmin : l'objet est digne de tes profondes réfléxions... J'en attens le résultat.

OSMIN.

Il est court, Madame : je suis un malheureux... Un fatal édifice, dont la chûte entraîne tout ce qui lui est attaché.

ZARA.

Eh bien, malgré ta chûte, malgré l'état humiliant où je te vois, la mienne me paroît glorieuse, si tu m'assures de ta tendresse. Mon empire alors n'est plus digne de mes regrets : j'en acquiers un plus doux, plus flateur pour mon ame! Qu'est-ce en effet qu'un Empire? Qu'est-ce que la richesse, & la puissance, sinon des degrés qui nous élevent, & nous aident à atteindre le but de nos desirs? Si je l'atteins ce but : sceptre, couronne, empire, tout me devient indifférent.

OSMIN.

Quel courage!... O Ciel, pourquoi me rendis-tu l'instrument de son mal-

heur ! Pourquoi le mien lui forgea-t'il des chaînes ?

ZARA.

Nous pouvons les rompre. Celles que j'impose à notre Vainqueur, quoiqu'invisibles, n'en sont pas moins fortes : je dispose de son cœur. Assure-moi du tien, je t'assure de la liberté.

OSMIN.

Hélas, l'offre, & la demande sont également vaines !... Commencez par briser vos fers, Madame ; & laissez périr un infortuné qui se plaît à l'être.

ZARA.

Se peut-il que tes sentimens soient aussi lâches, que tes discours ?...

OSMIN.

Hélas, Madame, je ne vous suis point connu !...

ZARA.

Je connois du moins ton ingratitude... Tu as raison, je ne te connois pas : j'ignore même de quel nom je pourrois appeller un être aussi vil.... Ah, la honte d'avoir pû t'aimer m'avilit plus moi-même que je ne le fus jamais par les outrages du sort !... Lâche, & perfide esclave ! tu n'oses risquer de

s'affranchir ! c'est la mort que tu crains... Oui c'est cela sans doute, car je vois de l'amour dans tes yeux. J'en ressens trop pour ne pas m'y connoître : Mais l'amour du Roi te fait trembler ; & la crainte éteint tes desirs... Un pareil rival...

SELIM.

Madame, le Roi vient : il va paroître !...

ZARA.

Tant mieux : je serai donc vangée.

SCENE X.

ZARA, OSMIN, SELIM, LE ROI, PEREZ. *Suite.*

LE ROI.

POurquoi l'aimable Zara prive-t'elle nos yeux de l'éclat de ses charmes, pour les faire briller dans ce séjour funébre ?... Mais, vous paroissez tous interdits ! Quelle en est donc la cause ?.. J'ai entendu parler, en arrivant, de Roi, de rival... Quel est ce-

lui dont l'audace oseroit lever les yeux sur ce que j'aime ? Quel est ce téméraire ?

ZARA, *montrant Osmin.*

Le voilà.

LE ROI, *à part.*

Ciel ! m'attendois-je à ce bonheur ? C'est elle qui l'accuse...

ZARA.

Le malheur d'être vaincu par vous, dégrade-t'il une Reine au point d'être exposée impunément à la passion d'un esclave ? Autorise-t'il un malheureux, que je pouvois hier anéantir d'un signe de tête, à fonder sur mon infortune une espérance injurieuse ?

LE ROI.

Il vaudroit mieux pour lui d'avoir osé braver le Ciel; d'avoir tenté d'arracher la foudre à la main redoutable qui la lance !... Qu'on se saisisse de ce nouvel *Ixion*; & qu'il gémisse dans son cachot, en attendant un suplice digne de son sacrilége ?... Qu'on l'ôte de mes yeux.*

* Les Gardes emmenent Osmin.

SCENE XI.

LE ROI, ZARA, SELIM, PEREZ.

ZARA.

SOn malheur m'attendrit, Seigneur: c'est un sujet fidéle, qui jusqu'ici m'avoit bien servie. Mes bontés ont peut-être enhardi son insolence: il s'est oublié pour un instant; j'en ai pitié!.. Daignez, Seigneur, si j'ai quelque pouvoir sur votre ame, ordonner qu'il ne soit point maltraité!...

LE ROI.

C'en est trop, Madame: c'est à vous d'ordonner sa peine. Mais, souffrez que je vous arrache de ce triste séjour, pour vous en faire voir un autre où l'amour & les plaisirs vont s'empresser d'écarter les ennuis qui vous environnent; & de vous faire un sort digne de celle dont dépendra toujours le bonheur du mien!

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Prison.

OSMIN, *tenant un papier.*

Ciel, quels sont tes decrets ? Que faut-il que j'espere ?
J'habitois à l'instant le tombeau de mon Pere :
Et j'y cherchois la mort. Quelle est donc la raison.
Qui me fait maintenant habiter sa prison ?
Si tu diriges tout, ta sagesse profonde
Peut-elle condamner l'espoir où je me fonde
Et dois-je présumer, que l'aveugle hazard
A cet évenement puisse seul avoir part ?
Non, sans doute : lisons ; cette lumiere obscure
Peut m'en donner encore une preuve plus sûre.

Ce papier va peut-être éclaircir mon destin ;..
Et d'un Pere chéri je reconnois la main !..
Si mon fils vit encore, épargne sa jeunesse,
Ciel ! daigne me le conserver :
Laisse tomber sur ma vieillesse
Les maux que ton couroux pourroit lui réserver.
O tendresse du sang ! O respectable Pere !..
Le Ciel n'a pas encore exaucé ta priere ...
Témoin de mes vives douleurs,
Ecoute un Pere déplorable !
Puisse chacun des maux dont ta rigueur m'accable,
Etre un gage pour lui d'autant de tes faveurs !
Tels sont mes vœux, O....
Ciel étoit écrit sans doute...
L'auroit-il déchiré ?... Je vois ce qu'il m'en coûte !
Et j'ai lieu de juger par mon destin affreux,
Que le Ciel inflexible a rejetté ces vœux.
Sentiment douloureux pour un Pere si tendre :
Il invoquoit des Dieux qui ne pouvoient l'entendre !..
Quel état !... Mais que vois-je ? Est-ce toi, cher Héli ?
Quel bonheur à mes yeux offre encor mon ami ?

OSMIN, HELI.

HELI.

LE temps est trop précieux pour le perdre en vains discours. Le Gouverneur de ce donjon, gagné par Almerie, a ordonné aux Gardes de me laisser entrer.

OSMIN.

Chere épouse !... Puis-je espérer de la revoir encore ?...

HELI.

Oui : vous la verrez vers le milieu de la nuit, lorsque le Roi sera retiré, & qu'elle sera délivrée des importunités de Garcias.

OSMIN.

Elle viendra, dis-tu ?... Ah, c'est ce que je desire, & c'est ce que je crains le plus ! Elle viendra : où ? Dans une affreuse prison ! pour y voir, qui ? Un malheureux gémissant dans l'opprobre, la cause, & l'instrument de tous ses malheurs ! hélas, pourquoi faut-il que cette tendre & charmante Princesse se

ſoit attachée au ſort d'un mortel né pour épuiſer la colere des Cieux ; dont tous les pas ſont tracés par l'infortune ; pour qui l'univers entier n'a point d'aziles ?

HELI.

Cher ami, augurez mieux de l'avenir. J'apprens que les Troupes de Manuel ſont mécontentes ; qu'elles murmurent en ſecret contre ſon avarice qui s'eſt appropriée toutes les dépouilles des Maures ; & que tout paroît ſe diſpoſer à la révolte. On dit encor, que les frontieres de Valence ſont en armes, & que pluſieurs de vos ſujets depuis long temps opprimés par le Gouvernement tyrannique de Manuel, n'attendent qu'un Chef pour ſecouer le joug de ſa domination, & reprendre leur liberté.

OSMIN.

Ami, ces mots m'arrachent au ſommeil létargique où mes malheurs m'avoient plongé. Mon ame devenuë preſqu'inſenſible à mes ſouffrances, aux cris de la nature & du ſang de mon Pere, à ma vangeance même!.. qui ſe refuſoit preſque aux regrets & aux mur-

mures de l'amour outragé : Cette ame enfin, qu'Almerie même n'ébranloit, ne ranimoit qu'à peine, s'échauffe, & se réveille tout-à-coup à la voix de mon peuple !... O, mon cher Antonio! je me sens tout de feu : mon ame combat déja les oppresseurs de ma patrie ! J'entens les cris de mes sujets qui m'appellent pour leur rendre la liberté, & les conduire à la victoire. Leurs acclamations frapent déja mes oreilles, & sont portées jusqu'au plus haut des Cieux : c'est Alphonse, c'est leur Roi qu'ils demandent!... Ah, que ne puis-je briser ces fers infames, ces liens trop flétrissans pour la Royauté !...

HELI.

Seigneur, de pareilles circonstances exigent plus de sens froid : le plus important est de vous rendre la liberté. Vous l'avez perdue par Zara, ne pourriez-vous pas la recouvrer par elle ? Ce point une fois gagné, le temps ne peut manquer de nous fournir une occasion pour votre fuite. En attendant cet heureux moment, j'ai projetté de me rendre en secret dans un endroit peu éloigné d'ici, où certain nombre de

Mécontens tiennent conseil chaque nuit. Je sçai qu'il en est parmi eux à qui la memoire d'Anselme est encor chere, & qui détestent le Tyran. Dès qu'ils sçauront qu'Alphonse respire encore, je suis sûr de leurs bras, & de leurs cœurs.

OSMIN.

Cher ami, c'est à toi que je confie ma *destinée* ! agis, suis tout ce que le Ciel t'inspire. J'en attendrai l'issuë.

HELI.

Songez sur-tout, Seigneur, si Zara vient, à lui montrer moins d'aversion.

OSMIN.

Je ne la hais pas, mais je ne puis l'aimer. Je tâcherai pourtant de me contraindre!.. J'ai trouvé ici un papier que je te montrerois volontiers, si le temps te le permettoit : il est écrit de la main de mon Pere ; c'est une priere qu'il faisoit au Ciel pour moi, où l'amour paternel plus vif encor que n'étoient ses douleurs, exprime des sentimens dont la tendresse t'arracheroit des larmes.

HELI.

La Providence a sans doute permis

que ce papier vous tombât sous la main, pour ranimer votre espérance : elle veut sans doute exaucer enfin les vœux de votre Pere !... Vivez, Seigneur, vivez dans cet espoir ; & puissai-je le voir bientôt confirmé !

OSMIN.

Adieu, cher ami : puisse ton bonheur égaler mes vœux !

SCENE III.

OSMIN, *seul.*

O Providence ! que mes murmures contre toi me paroissent maintenant criminels ! O mon Pere ! tu soutins mieux ton infortuné : ton exemple auroit dû m'instruire. Quelle leçon n'avois-tu pas pris soin de me laisser ! Le Ciel attendri par tes larmes, t'avoit sans doute laissé entrevoir dans le livre des destinées ce qui devoit arriver à ton fils ; & tes sentimens ne furent confiés à ce papier, que pour m'inviter un jour à les imiter .. Dernier gage de la tendresse du plus infortuné, & du

meilleur des Peres, tu seras désormais le plus précieux de mes biens !...

SCENE IV.

OSMIN. ZARA, *voilée.*

OSMIN.

Quelle clarté perce l'épaisseur des ténébres qui m'environnent, & semble y ramener le jour ?... Est-ce l'objet de ma tendresse ?

ZARA, *levant son voile.*

L'amour, enfin, t'apprend donc son langage ?...

OSMIN, *à part.*

C'est Zara !... Ciel je me suis trahi moi même !...

ZARA.

Que vois-je ? tu détournes les yeux ! Tu parois frémir !... Est-ce l'effet de ma présence ? faut-il pour te plaire, que je reprenne mon voile ? me voilà prête à t'obéir... *Est-ce l'objet de ma tendresse,* disois-tu dans l'instant ? Ah, réitére cette question ; reprends cette voix tendre qui pénétroit mon cœur ; rens

à tes yeux l'expression du sentiment qui t'animoit. Mais non, tu ne le peux dès que tu me regardes : tu ne vois en moi que ton ennemie; tu ne vois en moi que celle dont la fureur te fit charger d'indignes fers! En ce cas, je ne puis te condamner : tant de cruauté, tant de perfidie n'a pû partir du cœur d'une amante, & l'Auteur de tes maux ne doit attendre de toi qu'un ressentiment éternel... Si ce sont tes vrais sentimens, ne crains pas de me les avouer. Parle, Osmin, tu me vois prête à servir ta vangeance, à percer, à déchirer ce cœur perfide qui fit gémir le tien. Ma promptitude à t'obéir t'assurera du moins de mes remords; & tu plaindras peut-être la triste destinée de ton ennemie!

OSMIN.

Vous m'offensez, Belle Zara, *en me* croiant si peu capable de supporter mon infortune. Le hazard, ou *le sort* me destine sans cesse à de nouveaux malheurs : seroit-il juste que je me vangeasse de tous ceux qui n'agissent peut-être que par leurs secrettes *inspirations*? Non, Madame, je n'ai rien à

vous

vous reprocher... N'avois-je point, d'ailleurs, mérité toute votre colere ?

ZARA.

Quoi tu peux me pardonner ? Tu peux regarder mon crime comme l'effet d'un emportement involontaire ?... Ah, cher Osmin, acheve d'être généreux : regarde cet emportement comme l'effet d'une passion ; & dans cette passion, reconnois l'amour le plus vif.

OSMIN.

J'en penserai, Madame, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ZARA.

Ah, ta bonté me touche, & me pénétre bien plus que n'auroient fait tes reproches. Ton couroux seroit moins sensible à mon cœur.

OSMIN.

J'oserois cependant souhaiter...

ZARA.

Hâte-toi : apprens-moi ce que tu souhaites ?...

OSMIN.

De n'être point maintenant...

ZARA.

Quoi ?

OSMIN.

Esclave.

ZARA.

O Ciel! j'interprête à présent le sujet de ton morne silence, & de tes ennuis passés : tu méditois sans doute quelque grand projet ; il étoit peut-être prêt d'éclore, & ma fureur hors de saison t'en a pû faire manquer le moment. Dieux! serois-je coupable à ce point envers toi ? Parle, mon cher Osmin ?

OSMIN.

Il est des occasions précieuses que le défaut de liberté fait perdre, & que l'on risque de ne jamais retrouver.

ZARA.

Tu seras libre avant le jour naissant. J'irois dès maintenant en parler au Roi, mais il est trop tard. Cependant, il lui est arrivé ce soir certains avis qui ont paru l'inquiéter... Que de soins ont droit de troubler le repos des Souverains! L'amour même qui occupe Manuel, a peut-être déja interrompu son sommeil. Je vais dans l'instant m'en instruire.

OSMIN.

Je n'ai point mérité cette grace; Madame... Et dussai-je réussir dans le projet que je médite, comment pourrai-je m'acquitter dignement de vos bienfaits ?

ZARA.

Tu ne peux me devoir plus, & je ne puis perdre davantage que ce que j'ai déja perdu. L'injure que tu viens de recevoir me rend pourtant redevable envers toi : mais si je puis la réparer, tu connois ma tendresse, je laisse le reste à ta justice, Adieu.

SCENE V.

OSMIN, *seul.*

La fermeté de son ame, sa générosité, la rendent malgré moi digne de toute mon estime : je ne puis même disconvenir que ses charmes ne soient assez grands pour mériter les vœux des plus grands Rois. Mais la violence de ses passions est un écueil où toutes ses

vertus vont se briser ; & je crains tout des aveugles transports de sa rage, si mon malheur permet que mes projets soient découverts !... Mais je vois l'unique objet de mes craintes ? Elles s'évanouissent à son aspect !...

SCENE VI.

OSMIN, ALMERIE.

OSMIN.

JE revois ma vie, ma joie, ma liberté ! Hélas, comment puis-je te recevoir dans cet horrible lieu ? Comment t'exprimer mes transports ? Comment te presser dans des bras aussi chargés de chaines que ceux du plus détestable assassin ? Ne risquerois-je point de t'allarmer, de te blesser, & de te faire repentir d'une démarche où l'excès de ton amour a pû seul t'engager ?... O ma chere Almerie ! Est-ce ainsi que j'espérois de te revoir !

ALMERIE.

N'importe, cher Osmin : nous nous

quittâmes en gémissant, nous nous revoyons de même. Tu me promis de chercher à me rejoindre, pour ne plus nous séparer... L'instant est arrivé. Tes chaînes, ou la mort, vont pour jamais nous réunir.

OSMIN.

Déplorable moyen d'accomplir ma promesse!... O cruauté du sort! Eussai-je jamais crû que la vûë d'Almerie pût devenir un suplice pour moi?... Cependant la douleur qui t'accable en est un pour mon cœur!...

ALMERIE.

Ah, quoiqu'il parte de ton amour, cache-moi ce triste sentiment: en quelque état que tu puisses être ne desire jamais mon absence. Nourrissons plûtôt nos cœurs de notre douleur mutuelle; confondons plûtôt nos soupirs, & nos larmes: l'amour en adoucira l'amertume... Mais quel est l'objet de cette profonde rêverie? Avec quelle tendresse tes regards sont fixés sur moi!... Parle, parle plûtôt, presse-moi dans tes bras... Mais, hélas, tu ne le peux! des fers barbares les enchaînent!

OSMIN.

Ah, Dieux !...

ALMERIE.

Laisse-moi recueillir ce soupir... Ah, tu retiens des sanglots prêts à te suffoquer ? Tes yeux s'enflament, & me peignent ton secret désespoir !... Soulage-toi, cher époux : dévoile-moi plûtôt ton ame.

OSMIN.

Dût-on m'offrir l'Empire de l'Univers, le poignard qui me perce le cœur ne percera jamais le tien.

ALMERIE.

Eh, ne suffit-il point qu'il t'ait blessé, & que je le sçache ?... Parle, dis-moi ce fatal secret... L'excès de ta tendresse met le comble à ma peine.

OSMIN.

Et ta bonté m'accable...

ALMERIE.

Tu m'offenses, cher Osmin : si je suis à toi, je veux partager tes douleurs...Ne suis-je donc plus ton épouse ?

OSMIN.

O tu pénétres trop avant dans mon cœur ! tu touches sa blessure !... Les

supplices les plus affreux me seroient moins insupportables.

ALMERIE.

Qu'entens-je ? Quoi le titre de ton épouse épouvante, & déchire ton cœur !... Ah, malheureuse Almerie !...

OSMIN.

Unique objet de mes vœux, seule ame de ma vie ! Pourquoi m'accabler d'un soupçon trop injuste ? Ne le suis-je pas assez par tes pleurs ? Pourquoi veux-tu percer la triste profondeur de mes idées ? Pourquoi ta douleur ingénieuse y veut-elle chercher de nouveaux sujets d'allarmes que tu n'auras jamais à redouter ?

ALMERIE.

Quand je t'ai demandé si je n'étois plus ton épouse, ne t'es-tu pas écrié que je pénétrois trop avant dans ton cœur ? Que les suplices les plus affreux me seroient moins insupportables ?

OSMIN.

Non, l'enfer même & toutes ses fureurs en inventeroient vainement d'assez cruels pour me faire abjurer le titre d'époux d'Almerie !... Toute ma peine, ce qui me désespére, puisqu'il

faut enfin te l'apprendre, c'est de n'avoir que ce vain titre. C'est de penser que les flambeaux de l'hymen n'ont été témoins que de nos fermens mutuels ; & qu'éteints tout à-coup par un orage inattendu, la plus sainte, la plus chere partie du sacrifice soit restée sans effet !... Cette infâme Prison est-elle un temple digne de cette tendre Divinité ? Cette vile demeure est-elle destinée à recevoir de pareilles offrandes ? Cette taniere d'esclaves, ce donjon affreux, qui retentit encor de leurs imprécations, sera-t'il notre lit nuptial ? Sera-t'il témoin de nos chastes transports ? Pourrois-je ici t'appeller mon épouse ?... O supplice de mon cœur !.... Je me croirois pourtant moins infortuné ! que, dis-je ? Je me croirois au comble du bonheur ! Almerie seroit à moi !... Mais elle ne l'est point... Et je suis assez malheureux pour que la consolation de l'être avec elle me soit interdite !

ALMERIE.

Non, cher Osmin, l'ingénieuse rage du sort ne peut s'étendre jusque-là...

OSMIN.

L'amour t'inspire ta réponse ; l'as

mour te cache le danger !... Mais je dois y penser pour toi. Songe au sort qui nous attend demain : voi notre affreux réveil ! Pense à mes cris, pense à mes pleurs, pense aux tiens, en te voyant indignement arracher de mes bras ! En te voyant livrer à ceux du trop fortuné Garcias !.... Quel horrible suplice pour ton Alphonse ! La Prison, les fers, la mort même y sont-ils comparables ?....

ALMERIE.

J'en suis pénétrée d'horreur !....

OSMIN.

Je te verrois l'épouse de Garcias ! Je te verrois forcer à cet exécrable hymen !... O ma chere Almerie !... Le plus cruel suplice des réprouvés, c'est d'avoir connu le Ciel, & de s'en voir privés pour jamais !

ALMERIE.

Ce tableau m'épouvante, & m'anéantit !... Non, ne me soutiens plus. Laisse-moi sucomber à ma douleur : laisse-moi périr à tes pieds ; ou plûtôt périssons tous deux...

SCENE VII.

ZARA, PEREZ, SELIM, OSMIN, ALMERIE.

ZARA.

J'Ai des raisons importantes pour l'exiger... Oserois-tu désobéir à ton Maître ? Voilà son ordre.

PEREZ.

Je ne réplique plus. Daignez pourtant attendre un instant, Madame : la Princesse va sortir.

ZARA.

Que dis-tu ?...

OSMIN, *à part, à Almerie.*

Nous sommes perdus, trahis, tout est découvert !... Hâte-toi, sauve-toi, ma chere Almerie !... Mais on s'approche; on nous voit.... Feignez que la pitié vous engage à parler au Roi en ma faveur. Ecartez enfin, s'il est possible, les soupçons qu'on pourroit prendre de notre amour...

ALMERIE.

La terreur m'ôte la force de parler.

OSMIN.

Je vais donc vous conduire à la porte, en feignant de ne pas appercevoir Zara... Mais, je la crois en effet partie : je ne la vois plus.

ZARA, *écartée.*

Il tremble, il pleure en la conduisant hors de son cachot ! La confusion & la douleur sont peintes dans leurs yeux !.... C'en est fait, je suis trahie... O désespoir ! approfondissons ce mistére, & vangeons-nous.

OSMIN, *à Almerie qui sort.*

La pitié qui s'intéresse pour un inconnu est doublement généreuse... quels pourroient être mes remercimens ?...

SCENE VIII.

ZARA, SELIM, OSMIN.

ZARA.

AH, Traître!... Dissimulons pourtant : cachons ma rage, & lisons dans le cœur du Perfide... D'où naît cette extrême surprise ?

OSMIN.

Un retour aussi prompt...

ZARA, *à part.*

Te désespére; & te confond sans doute?.. mais tâchons de nous contraindre... votre * mérite se fait connoître; & depuis mon départ; il vous attire des faveurs... Mais, je suis peut-être indiscrete, de vouloir pénétrer...

OSMIN.

Ah, qu'allez-vous penser, Madame !...

ZARA.

Quoi, n'ai-je pas vû ta Princesse?.. Pardon, Seigneur: vous me croyez en colere; vous vous trompez. Je venois rompre vos chaînes: mais je vois, avec plaisir, qu'avec de plus puissantes protections mon secours vous est devenu peu nécessaire, & je prens congé de vous.

OSMIN.

C'est donc pour m'insulter, Madame, que vous revenez en ces lieux?

ZARA.

Peut-être.

* Haut.

OSMIN.

Toute autre épargneroit un malheureux.

ZARA.

Un malheureux !.. A ce prix qui ne voudroit point l'être ? Qui ne seroit flaté de faire couler des larmes aussi précieuses ? De voir des Reines, oubliant leur devoir, s'empresser à l'envi d'affronter la nuit la plus obscure pour venir soulager tes peines ?... O fureur ! je ne puis plus me retenir...

OSMIN.

Arrêtez, Madame ? C'en est trop.

ZARA.

Ah, lâche !

OSMIN.

Quoi, Madame !...

ZARA.

Tu mourras...

OSMIN.

Tels sont mes vœux.

ZAKA.

Tu mens, Perfide. Je sçais maintenant pour qui tu voudrois vivre.

OSMIN.

Vous sçavez donc aussi pour qui je voudrois mourir.

ZARA.

Puissances des enfers !... Mais non, cachons ma rage... L'aurore va paroître, & le Soleil éclairera bientôt le supplice du plus infâme des imposteurs.

OSMIN.

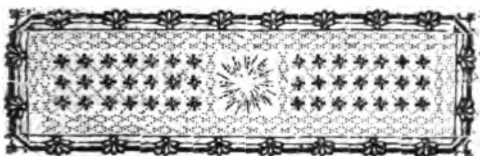
Vous pourriez encor vous tromper, Madame : cela dépend de moi.

ZARA.

Gardes ! Votre tête répondra de cet esclave. Qu'il soit encor plus resserré. La pitié m'avoit séduite : mais le repos public est maintenant interessé à sa perte. Que sa prison soit inaccessible, même pour la Princesse : le Roi confirmera mes ordres... Ingrat ! tu te repentiras trop tard. Tu connoîtras enfin, malgré tes douleurs passées, malgré les coups du sort dont je t'ai vû gémir, que le Ciel outragé, ni l'enfer en furie, ne sont pas tant à craindre qu'une femme qui se voit méprisée !

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Appartement du Palais.

ZARA, SELIM.

ZARA.

Tu ne m'as que trop fait mourir d'impatience : crains ma colere, ou apprens-moi vîte ce qui s'est passé.

SELIM.

Ce que j'ai dit au Roi de votre part étoit plus que suffisant pour faire condamner Osmin : mais la nouvelle arrivée depuis de la révolte de ses troupes, achéve de désespérer ce Monarque. On assure même, qu'Heli vient

de disparoître, avec plusieurs des principaux Officiers, & de l'Etat, & de l'Armée, & toutes ces circonstances accablantes achévent de convaincre le Roi de la vérité de vos soupçons concernant l'intelligence d'Osmin avec les auteurs de la révolte. L'arrêt de sa mort vient d'être signé; & les ordres sont déja donnés pour son exécution, qui doit être publique.

ZARA.

Pour son exécution!... Hâte-toi; vole, préviens sa destinée, & la mienne. Cherche le Roi : dis-lui que des raisons, plus importantes encore que celles qui touchent l'intérêt de sa couronne, doivent retarder la mort d'Osmin....

SELIM.

Epargnez-vous ce soin, Madame: le Roi me suit; & c'est plûtôt à votre vangeance (dit-il) qu'il sacrifie Osmin, qu'à ses propres intérêts.

ZARA.

Que veux-tu donc que je lui dise?... Cherche, imagine, invente quelque prétexte assez apparent pour en imposer au Roi, & pour sauver celui que

J'aime. Malgré toute ma rage, malgré tout mon orgueil, je suis femme, je suis amante ! La seule idée de sa mort m'est déja plus douloureuse que ne l'est tout son mépris. Quels seroient mes regrets, si je l'avois perdu pour jamais ?.. Pour jamais ! Ah ce mot seul entraîne avec lui le désespoir... Tant que mon amant respire, je puis douter encore : le doute est inséparable de l'amour, & les peines qu'il cause sont passageres. Mais le désespoir est une mort éternelle : rien n'en peut limiter les horreurs. L'idée seule m'en fait frémir, comment en supporter la réalité !... Hâte-toi, cherche, trouve un reméde à mes craintes, ou ce poignard va te percer le sein.

SELIM.

Disposez de ma vie, elle n'est destinée qu'à vous servir... Je crois pourtant entrevoir un moyen ?...

ZARA.

Ah, pardonne à mon emportement ! Je connois ton zéle, & ta foi... Mais parle : que faut-il faire ? Que faut-il supposer pour écarter le coup qui me menace ?

SELIM.

Il faut que vous paroissiez toujours déterminée à faire périr Osmin : un changement trop prompt de votre part pourroit en faire soupçonner la cause... Demandez seulement, que l'exécution ne soit point publique.

ZARA.

Sous quel prétexte ?

SELIM.

Votre volonté suffit. Au surplus, vous pouvez avoir lieu de craindre que les Gardes du Prisonnier ne puissent être corrompus, & qu'il n'y ait quelque complot entre eux pour le laisser échaper au moment de l'exécution. Les circonstances présentes rendent tous soupçons vrai-semblables... Offrez au Roi, de le faire périr secretement par la main de vos Muets ; & demandez un ordre pour qu'eux seuls puissent approcher de votre victime... Si vous obtenez cet ordre, je vous répons du reste.



SCENE II.

LE ROI, GONZALE'S, PEREZ, SELIM. *Suite.*

LE ROI.

QUe l'on traîne dans les cachots cette vile Populace, dont les cris ne servent tout au plus qu'à augmenter l'audace des Rebelles. Quant aux deux chefs de la sédition, *Sanche*, & *Ramire*, leur suplice ne doit point être différé. Perez, je vous en charge.

GONZALE'S.

Oserois-je vous représenter, Seigneur, qu'il seroit à propos de différer leur exécution jusqu'au trépas d'Osmin. C'est peut-être l'unique moyen de pénétrer tout le mystére de cette conjuration.

LE ROI.

Eh bien, j'y consens. Arrêtez, soldats? ils périront avec le Maure. N'a-t'on revû aucun de ceux que l'on dit avoir suivi Héli?

GONZALE'S.

Non, Seigneur; mais on a trouvé des papiers dans la maison de l'un des fugitifs, nommé *Roderigo*, qui font présumer qu'Alphonse vit encore, & qu'il léve des Troupes dans le Royaume de Valence. Ce qui confirme encore cette présomption, c'est que les principaux Rebelles ont tous pris ce chemin. On répand même, parmi le Peuple, que cet Alphonse s'étant sauvé du naufrage sur les côtes d'Affrique, a trouvé un azile à la Cour d'Albucaçim; & qu'après l'avoir excité à vous déclarer la guerre, il s'est retiré secretement dans le Royaume de Valence dans l'intention de se soulever contre vous.

ZARA, *à part.*

Qu'ai-je entendu?... Osmin n'est donc autre qu'Alphonse?... O Ciel! mille circonstances que ma mémoire me rappelle m'assurent à la fois de cette vérité. Sa mort est aussi sûre que mon désespoir, si ce secret est découvert... Mais s'il ne l'est pas, quelle est mon espérance?... Il seroit pourtant indigne à moi de l'abandonner maintenant... Non, je veux le sauver. Es-

sayons si la reconnoissance est impuissante sur son cœur.

GONZALE'S, *au Roi.*

Ce bruit peut être vrai. Il se peut pourtant aussi que quelque Imposteur ait emprunté le nom d'Alphonse. La Reine peut vous apprendre, Seigneur, si quelque avanturier a paru sous ce nom à la Cour d'Albucaçim.

LE ROI.

Pardon, Madame, si des affaires aussi imprévûës nous dérobent des momens que je comptois donner à l'amour. Je me hâte de m'en débarrasser, pour me donner tout entier à l'aimable Zara.

ZARA.

Une trop grande securité est souvent dangereuse, Seigneur : votre courage diminuë le danger à vos yeux. Tant qu'Osmin verra le jour, je ne puis vous croire en sûreté.

LE ROI.

Sa Sentence est prononcée ; si vous ne le révoquez, il faut qu'il meure.

ZARA.

J'approuve son suplice... Mais ce que je viens d'entendre, à votre arrivée en ces lieux, me rappelle un sou-

LE ROI.

En ce cas, que puis-je donc faire ?

ZARA.

Peut-être puis-je vous aider. J'ai parmi ceux qui composent ma suite, quelques Muets dont *la Sultane Turque* me fit autrefois présent. Ces esclaves sont exercés depuis leur enfance au ministére de la mort. Ne pourroient-ils pas étrangler Osmin en secret ?

GONZALE'S.

Seigneur, la Reine vous donne un bon avis.

LE ROI.

Que puis-je faire, Madame, pour vous marquer toute ma reconnoissance? Ma couronne même, que vous sauvez aujourd'hui ; pourroit-elle me rendre quitte envers vous ?

ZARA.

C'est ce que nous verrons dans la suite. Quant à présent, Seigneur, ordonnez expressément que personne ne puisse aborder le Criminel à la réserve des Muets que je pourrois lui envoyer.

LE ROI.

Hola Gardes ?...

SCENE IV.

SCENE IV.

LE ROI, GONZALE'S, ZARA, SELIM, PEREZ. *Gardes.*

LE ROI.

QUe les ſeuls Muets de la Reine ſoient introduits dans la Priſon d'Oſmin, & que l'entrée en ſoit refuſée à tout autre ; à moins d'un ordre ſigné d'elle. Obéis, ou ta tête m'en fera raiſon.

ZARA.

Que cet ordre ſoit pour tout le monde ; pour la Princeſſe même.

PEREZ.

Votre Majeſté ſera obéie.

LE ROI.

Retirez-vous.

SCENE V.

LE ROI, GONZALE'S, ZARA, SELIM.

GONZALE'S, *à part.*

Cette défense particuliere pour la Princesse me paroît suspecte, & cache quelque motif secret. La passion qui aveugle le Roi l'empêche sans doute d'y faire attention... Votre Majesté * pouvoit se dispenser de nommer la Princesse : vous ne pouvez guéres la soupçonner d'intelligence avec le Maure.

ZARA.

J'ai pourtant appris qu'elle avoit eu assez de charité pour lui rendre visite dans sa Prison.

GONZALE'S.

La Princesse !...

LE ROI.

Que dites-vous, Madame? Quoi, ma fille !...

* A Zara.

SELIM, *bas à Zara.*

Prenez garde, Madame : vous allez vous perdre !

LE ROI.

Cela n'eſt pas poſſible, Madame ; on vous a mal informée.

ZARA.

C'eſt apparemment un de ces bruits dont la fauſſeté eſt ſi commune à la Cour ; n'en parlons plus... Je me retire, *Seigneur*, pour charger mes Muets des ordres de votre Majeſté.

SCENE VI.

LE ROI, GONZALE'S.

GONZALE'S.

SEigneur, j'entrevois du myſtére dans les diſcours & dans la conduite de la Reine : tout m'en paroît obſcur. En un mot, j'y vois matiere à réfléxions.

LE ROI.

Ah, qu'oſes-tu penſer ? Son procédé mérite toute ma reconnoiſſance.

GONZALE'S.

Seigneur, je me livre moins aiſé-

ment aux apparences de la sincérité dans une femme, & surtout dans une ennemie. La haine de Zara pour le Maure l'agite, & l'inquiéte un peu trop à mon gré; & j'oserois presque croire que cette haine est simulée. Je souhaite que ses Muets vous servent comme elle le promet : mais j'en doute... Vos Gardes, dit-elle, sont gagnés : comment ? Par qui ? De qui le tient-elle ? Osmin devoit mourir hier au soir : à minuit elle obtient sa grace. Ce matin, il étoit condamné de nouveau; il alloit expirer; maintenant ce sont ses Muets seuls qui doivent être chargés de son supplice... Seigneur, toutes ces circonstances rassemblées ont peu de liaison entre elles.

LE ROI.

Il en résulte pourtant des vérites dont l'évidence se manifeste.... Le tumulte excité dans la Populace; la fuite des Seigneurs de ma Cour avec Héli; l'existence prétenduë d'Alphonse : tout cela ne quadre-t'il pas avec ce qu'elle nous a dit ?

GONZALE'S.

J'en conviens, Seigneur; mais les

fureurs de la jalousie font souvent parler une femme plus qu'elle ne devroit ; & Zara s'en repent peut-être dès à présent. Peut-être me trompai-je : mais pourquoi cette précaution inutile contre la Princesse ? Il seroit bien étrange qu'Almerie eût été visiter Osmin : mais, en le supposant, quel intérêt Zara peut-elle y prendre ? Peut-on lui en supposer d'autre que celui qu'inspire à une femme jalouse la crainte d'une rivale aimable ?

LE ROI.

Je te rends grace, cher Gonzalès : tu m'éclaires ; & tes doutes me paroissent fondés. Mais crois-tu, cependant, que ma fille ait osé voir le Maure ?

GONZALE'S.

Si Osmin, comme le prétend Zara, est l'intime ami d'Alphonse, seroit-il bien étonnant que la Princesse eût desiré de lui parler ?

LE ROI.

Ami, ta réfléxion est un coup de foudre qui m'éclaire en me frapant !... Hélas, ma fille est donc complice des trahisons de ce détestable Maure ?....

GONZALE'S.

Ah, Seigneur, je frémirois de le penser!...Mais, elle vient ici. Il seroit bon de l'interroger doucement sur ce qui concerne Osmin, & d'essayer si mes craintes ont quelque fondement réel. En ce cas, vous la verrez trembler pour les jours d'Osmin, ne seroit-ce qu'en qualité d'ami d'Alphonse.... Voyons, Seigneur, si elle osera solliciter votre clémence en faveur du coupable.

SCENE VII.

LE ROI, GONZALE'S, ALMERIE, LEONORE.

LE ROI.

J'Allois vous envoyer chercher, ma fille.... Faites retirer Leonore : j'ai à vous parler... Approchez : pourquoi tremblez-vous ? Pourquoi ces yeux enflamés & ternis par la douleur ? La nuit qui précédoit votre hymen avec Garcias devoit-elle se passer dans les lar-

flots & dans les larmes ? Le Soleil éclaireroit pourtant cette union que je desire, si ses rayons n'alloient point être souillés par le supplice infâme des scélérats qui conspiroient contre ma vie. Mais, de telles horreurs ne prophaneront point cette auguste fête.

ALMERIE.

Hélas ! tous les jours désormais me sont égaux. Celui-ci est pour moi le jour de la mort : tous ceux qui le suivront, si mes vœux ne sont point exaucés, ne feront qu'ajouter à mon infortune, en prolongeant une vie qui pour moi devient un supplice.

LE ROI.

Eh, d'où naît donc ton infortune ? Quel est le sujet de tes larmes ?... Réponds : mais songe à me faire entendre le langage de la vérité. Tu m'as abusé trop long-tems : je te connois enfin. Voyons si tu peux être sincére.... Tu te tais ?... Ah, fille indigne, & dénaturée !...

GONZALES.

Hâtez-vous de parler, Madame ! Prévenez la colere du Roi.

ALMERIE.

Ciel ! Que puis-je lui dire ? Ne voit-il point mes larmes ? Ne lui prouvent-elles pas l'excès de mon malheur ?

LE ROI.

Elles annoncent du moins ton crime, & la noirceur de ton ame ; elles annoncent, malgré toi, ta coupable intelligence avec mes ennemis ; elles me montrent tes regrets d'avoir manqué ton Parricide.

ALMERIE.

O terre ! c'est dans ton sein que je cherche un azile... Sois touchée des maux que j'endure ; entens mes cris, ouvre-moi tes entrailles ! mere commune des humains, & la seule qui me reste, cache, ensevelis, engloutis le plus infortuné de tes enfans ! sauve-moi de la haine d'un Roi qui s'est lassé d'être mon Pere ; qui méconnoissant en moi la nature, & l'innocence, m'accable des noms affreux de parricide, & de rebelle !...

LE ROI.

Léve-toi ? Léve-toi, dis-je ? je te l'ordonne... Et si tu veux te purger de ces titres détestables, jure que tu

n'as jamais vû cet étranger, ce ſçélérat condamné au ſupplice, cet infâme Oſmin !

ALMERIE.

Je jure, Seigneur, que l'innocence a toujours guidé mes pas, & toutes mes démarches... J'en atteſte le Ciel !

LE ROI.

Equivoque groſſiere ! mais qui prouve pourtant ton crime... O Ciel, élle l'avoue ! Elle a donc vû ce malheureux !... Quels ſupplices, quelles horreurs pourront aſſez me vanger ?...

ALMERIE.

Hélas, je ſuis perduë !

LE ROI.

Entens-moi donc Perfide, & replique ſi tu peux. Soutiens-moi que ton Alphonſe n'eſt point vivant ; oſe me nier que le traître Oſmin ne ſoit pas...

ALMERIE.

Ah, tout eſt donc découvert !... Eh bien, nous périrons tous deux... Combien de morts n'aurois-je pas ſouffertes plûtôt que de révéler ce ſecret funeſte ! La colere de mon Pere même, quoique plus redoutable pour moi que celle des enfers ; tous les tourmens qui

se sont préparés n'auroient pû me l'arracher!..

LE ROI.

Ciel! Puis-je entendre cet horrible aveu?... Fuis, malheureuse? Préviens les justes transports de ma rage! Crains, qu'en maudissant le jour qui me rendit ton Pere, je ne punisse ton forfait!...

ALMERIE.

Seigneur, en rappellant ce doux nom de Pere, daignez voir en moi votre fille! daignez la voir à vos genoux!... Maudissez maintenant, si vous le pouvez, le jour de ma naissance; méconnoissez en moi cet objet digne autrefois de toute votre tendresse. Hélas un enfant prosterné trouva-t'il jamais un Pere inflexible? Embrassa-t'il jamais ses genoux envain? Non, cette humble posture, favorisée du Ciel, fut toujours suivie d'un heureux succès: elle eut toujours droit d'éteindre le couroux, & de rallumer l'amour paternel!... O mon Pere! daignez donc m'entendre; daignez me voir rampante à vos pieds!...

LE ROI.

Profite de cet instant, & de la légé-

te impression que ta douleur fait sur mon ame, pour me laisser sortir.

ALMERIE, *l'arrêtant.*

Non, je ne me releverai jamais : non, je vous retiendrai toujours jusqu'à ce que votre ame attendrie m'ait accordé sa grace !...

LE ROI.

Sa grace ! de qui me parles tu ? Prens garde ! je ne veux point t'entendre : mais je jure par le Ciel que le coupable périra, dût ma fille, dussai-je moi-même partager son supplice !.. Laisse-moi, retire-toi... Qu'on appelle ses femmes ?...

La suite d'Almerie revient.

ALMERIE.

Non, Seigneur ! Non, mon Pere, je ne vous quitte point ; & dussiez-vous m'entraîner après vous sur la terre, je vous demanderai toujours la grace de mon époux.

LE ROI.

Que parles-tu d'époux ?... Est-ce toi que j'entens ?... Ton époux ? ... Juste Ciel !... Et quel est-il ?

ALMERIE.

Oui, Seigneur, il eſt mon époux !...

LE ROI.

Qui ?

ALMERIE, *tombant évanouie.*

O....

GONZALE'S, *aux femmes.*

Accourez ? ſecourez-la.

ALMERIE.

Non, laiſſez-moi mourir !... J'attendrai mon époux dans le tombeau !...

LE ROI.

De qui donc parle-t'elle ?...

GONZALE'S.

Seigneur, la crainte, & la douleur ont ſans doute dérangé...

ALMERIE.

Non, je parle d'Oſmin, je parle de mon époux...

LE ROI.

Oſmin !

ALMERIE.

Non pas Oſmin, mais Alphonſe... Oui, c'eſt lui, j'en atteſte le Ciel & la terre !...

LE ROI.

Son délire augmente encore ; & ma fureur ne me permet pas d'en entendre

davantage... J'entrevois quelque mistére affreux que j'approfondirai plus à loisir... Prenez-en soin; apportez-moi de ses nouvelles; & craignez surtout qu'elle n'attente sur ses jours.

SCENE VIII.

ALMERIE, GONZALE'S, LEONORE, *Suite.*

ALMERIE.

AH, Seigneur, arrêtez!... Non, ce n'est point un délire... Plût au Ciel que ç'en fût un!... Hélas, il est parti!...

GONZALE'S.

Calmez-vous, consolez-vous, Madame.

ALMERIE.

Malheur à la langue qui m'exhorte à la consolation! Malheur à la mienne qui n'a pû attendrir mon Pere! Malheur à ces foibles bras qui n'ont pû le retenir; qui n'ont pû l'empêcher d'aller porter la mort à mon cher Alphonse!...

xion me détermine : c'est une foiblesse de craindre comme douteux tout ce que nous pouvons rendre certain.... Mais, comment prévenir Zara qui prétend sans doute le faire échaper?... J'en entrevois le moyen.... Oui, me voilà tout justifié : Osmin est un ami d'Alphonse. Si je balance encor, si je perds le moment d'exécuter mon projet, cette femme est subtile ; elle amusera le Roi : hâtons-nous de la prévenir.... Cher Alonzo, tu ne pouvois arriver dans un moment plus propice.

SCENE X.

GONZALE'S, ALONZO.

ALONZO.

LE Roi vous demande, Seigneur.

GONZALE'S.

Peu m'importe, ami. Un sujet bien plus important me retient.

ALONZO.

Ordonnez, Seigneur : je dirai que je ne vous ai point vû.

GONZALE'S.

Tu m'obligeras, cher ami... J'aurois pourtant besoin de ton secours... Parle; puis-je compter sur toi ?... Il s'agit de me rendre un service.

ALONZO.

Seigneur, je suis votre créature.

GONZALE'S.

Dis plûtôt que tu es mon ami... J'ai déja vû des preuves de ton courage.

ALONZO.

Commandez; disposez de mon bras, Seigneur, il est à vous.

GONZALE'S.

Je te prens au mot. Tu as remarqué sans doute parmi les gens de la suite de la Reine des esclaves Muets ?

ALONZO.

Oui, Seigneur.

GONZALE'S.

Pourrois-tu promptement, & sans bruit, me procurer l'habillement de l'un d'entr'eux ? Fallût-il l'obtenir par sa mort, te sens-tu capable de me faire ce sacrifice ?... Quant à la récompense, compte sur moi, elle surpassera tes voeux.

ALONZO.

Les vôtres seront remplis, Seigneur. Où pourrai-je vous retrouver?

GONZALE'S.

Je t'attens dans mon appartement. Use de la plus grande diligence; & dis au Roi, que tu ne m'as point rencontré.

SCENE XI.

GONZALES.

MA réussite est maintenant certaine. Alphonse mort, le plus grand obstacle est levé: Almerie peut épouser mon fils. Il sera Roi; c'est où se borne tout mon espoir.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un appartement du Palais.

LE ROI, PEREZ, ALONZO.

LE ROI.

QUoi, l'on ne peut le trouver! il s'absente bien mal à propos!... Personne, dis-tu, n'est venu? Ni la Reine, ni son Eunuque favori, ni aucun de ses Muets?...

PEREZ.

Non, Seigneur.

LE ROI.

A-t'on exécuté mes ordres, envers Osmin?

PEREZ.

Seigneur, on a redoublé ses chaînes, au point que ce malheureux accablé sous leur poids parviendroit plûtôt à ébranler la terre qu'à briser les nœuds qui le retiennent.

LE ROI.

Tant mieux...

Un Muet paroît, & se sauve en voyant le Roi.

Arrêtez, saisissez ce Muet : courez Alonzo... Ma présence a paru le surprendre, & l'effrayer : je crois même lui avoir vû cacher un papier dans son sein...

ALONZO, *revenant.*

Quelle preuve sanglante d'une fidélité barbare !

LE ROI.

De quoi donc s'agit-il ?

ALONZO.

Dès que le Muet se voit arrêté, il tire précipitament ce papier de son sein, & se met en devoir de l'avaler. je lui saisis le bras, il résiste, j'arrache le papier... au même instant ce furieux tire un poignard, & s'en perce le cœur !

LE ROI.

Qu'on l'emporte, de crainte que la Reine ne le voie.

ALONZO *à part.*

Sa dépouille acquitera ma promesse envers Gonzalès.

SCENE II.

LE ROI, PEREZ.

PEREZ, *à part.*

CEtte lecture agite bien le Roi ! ..

LE ROI.

Quoi, mon plus mortel ennemi est dans mon Palais même ! ...

Il acheve de lire le Billet.

O Ciel ! accorde-moi le sens froid dont j'ai besoin ! ... Mais non, augmente, irrite plutôt dans mon cœur les feux de l'implacable vangeance ! .. Que fais-tu ici toi ?

PEREZ.

Seigneur...

LE ROI.

Fuis, vil Esclave ? ...Qui te rend assez audacieux pour oser être témoin

des foiblesses d'un Roi ? Pour le voir succomber, ainsi que toi, sous le joug des passions ?... Mais non ; arrête, ou tu es mort !... Je suis environné de Traîtres ; & toi-même en augmentes le nombre. Ne sçavois-tu pas que cet Osmin, étoit Alphonse ? Ignorois-tu la visite secrette qu'il a reçuë de ma fille ?... Quel autre que toi favorisa, & cacha leur entrevuë ?

PEREZ.

Ah, Seigneur ! rien n'égale ma surprise... & j'atteste le Ciel !...

LE ROI.

Tu mens Traître : tu es complice de Zara ; j'en tiens ici la preuve*.... *Je te rendrai pourtant ta liberté...* Cela est encore repeté ailleurs ... *Je dispose de ceux à qui ta garde est confiée*... Que me répondras-tu, malheureux ?

PEREZ.

Votre Majesté ne m'avoit-elle pas enjoint d'obéir aux Ordres de la Reine ?...

LE ROI, *continuant de lire.*

Et malgré tout, je briserai les fers

* Il lit.

d'Alphonse... Détestable Alphonse! Infidéle, & perfide Zara! Fille indigne du jour!... Sors de mon cœur amour, passion lâche & timide, entraine avec toi les tendres sentimens de la nature; fais place à la haine, à la vangeance, à toutes les fureurs dignes d'occuper un cœur outragé!... Mais ne puis-je faire retomber sur eux tout cet ouvrage d'iniquité, & les écraser par sa chûte?... Approche, infame? Réponds-moi?

PEREZ.

Seigneur, mes longs services n'ont point mérité ce titre.

LE ROI, *en le frapant.*

Tu m'oses répliquer? Tien, voilà mon excuse... Tes services!... Ta vie, ton ame, tes biens, tout n'est-il pas à moi?.. Ecoute, & songe à m'obeir, ou ta tête est prête à tomber. Vole, & plonge ce poignard dans le cœur d'Alphonse:.. Tu frémis? Répons, obéis, ou...

PEREZ.

J'obéirai, Seigneur.

LE ROI.

Songes-y... que l'ingrate le trouve

mort, en arrivant à sa prison... Attends? Il me vient une autre pensée... ajoûtons encore à mon stratagéme, & à sa douleur... dès que tu auras tué Osmin, apporte moi sa Robe; & fais en sorte que la prison d'où la perfide compte aller l'arracher soit assez obscure pour tromper la vuë... Je prétens m'y rendre alors: suffisamment déguisé sous l'habit & le Turban d'Osmin, je veux la convaincre en face de son horrible trahison... Mais elle vient, & je la méprise trop pour l'attendre. Suis-moi, viens, & cours servir ma rage.

SCENE III.

ZARA. SELIM.

ZARA.

QUoi, ce muet ne revient point?... Ah! c'est le Roi... Il m'évite? & ses regards enflamés n'expriment que la haine, & la vangeance?... crois-tu qu'il m'ait apperçuë?

SELIM.

SELIM.

Oui, Madame: mais comme si ce regard étoit un crime, je l'ai vû se hâter de le détourner, & porter fiérement ses pas ailleurs.

ZARA.

Il m'a vuë, & il me fuit! Je crains que tu ne m'aies perduë! Ton grossier artifice a sans doute été découvert .... Ah, je l'avois prévû .... Voilà l'effet de tes foibles conseils!

SELIM.

Me préserve le Ciel de voir jamais ma Reine malheureuse par ma faute; ou de voir tourner contre elle les moyens que mon zéle employe pour la servir! ... La *prescience* appartient au ciel seul, l'homme est aveugle sur ce point. Si je me suis trompé, Madame, ne me l'imputez point à crime, n'en accusez que la nature, & punissez-la en moi. Ce n'est ni la crainte, ni l'amour de la vie qui me touche: je ne veux qu'être puni, & pardonné. Frapez, Madame: le devoir m'offre à vôtre vangeance.

ZARA.

Tu es trop méprisable pour que ta

vie ou ta mort ſoient dignes de m'occuper maintenant. Des ſoins plus importants m'agitent... Si je juge à propos que tu meures, je te l'ordonnerai. Regarde-moi, & crains de rien oppoſer aux ordres que tu vas recevoir! Que les deux Muets qui me reſtent ſoient prêts à m'accompagner dans le moment avec chacun une coupe du poiſon le plus ſubtil, & le plus violent... Oui, Oſmin, oui: ſois Oſmin, ou Alphonſe je te donnerai la liberté, ſi tu oſes me ſuivre; ſi tu oſes partager le ſort que je me prépare. J'ai promis de rompre tes fers: Zara remplira ſa promeſſe.

SCENE IV.

Le Théâtre change, & repréſente une Priſon.

GONZALE'S,* *un poignard à la main.*

POint de Gardes! point de ſentinelle! rien de fermé!... La nuit la plus tranquille ne vit jamais de plus pro-

* Sous l'habit d'un Muet.

fond silence... La mort auroit-elle déja rempli son office en ces lieux ?... Avançons : voilà mon chemin... Quoi cette porte même est ouverte !... Je l'apperçois : il dort... Tout est plongé dans l'obscurité ; & la foible lueur de cette lampe suffit à peine pour diriger mes pas... Il semble qu'il ait caché son visage exprès pour favoriser mon entreprise. Achevons-la, & dérobons-nous au plûtôt d'ici... J'entens du bruit ? Quelqu'un s'approche... Est-ce toi, cher Alonzo ?... Je me trompois sans doute : il m'attend sûrement au dehors... Je voudrois avoir accompli mon projet... Traînons-nous doucement jusqu'à lui, perçons-lui le cœur ; & laissons ici cet indigne habillement pour répondre de mon forfait.

SCENE V.

GARCIAS, ALONZO.

GARCIAS.

ALonzo, est-ce toi ? Parle vite, dis-moi ce qu'est devenu mon Pe-

re ? Où est-il ? Où est le Roi ? Qu'ils se montrent, ou tout est perdu !... Les ennemis ont surpris la ville : nous allons tous périr !...

ALONZO.

Seigneur, votre Pere vient d'entrer ici : je vais l'appeller... Hola, Seigneur Gonzalès ? hola ?...

SCENE VI.

GARCIAS, ALONZO, GONZALE'S, *ensanglanté.*

GONZALE'S.

QUe le Ciel vous punisse !... A quoi tendent ces clameurs ? Que voulez-vous mon fils ?

GARCIAS.

La ruine, l'esclavage, & la mort, arrivent à la fois dans Grenade !... Où est le Roi, Seigneur ?... Mais de quel sang mon Pere est-il souillé ? De quelle horreur son visage est il obscurci ?

GONZALE'S.

Ne t'en informes point... Dis-moi

plûtôt la cause de tes sinistres exclamations. Parle, explique-toi ?

GARCIAS.

La porte de l'Orient est livrée aux ennemis, tout est rempli de morts & de mourants, le Palais même sera bientôt livré à leur fureur, si le Roi par sa présence ne vient pas ranimer le courage de ses Troupes éperduës. On prétend que le perfide Perez, & le Prisonnier Maure échapé de sa chaine, augmentent le nombre des rebelles.

GONZALE'S.

Plût au Ciel que le reste ne fût pas plus vrai que ceci !.. Le Maure n'est plus mon fils. C'étoit Alphonse lui-même, caché sous le nom d'Osmin ; & ce poignard fume encor de son sang.

GARCIAS.

Vous vous trompez, Seigneur. Perez, en fuiant, crioit à haute voix que ce même Maure qui le suivoit, étoit le Prince Alphonse.

GONZALE'S.

Entre dans ce cachot ; & tâche de te convaincre par tes yeux de la fausseté des bruits populaires...

Garcias entre dans la Prison.

ALONZO.

Seigneur, il eſt certain que Perez a déclaré en ſe ſauvant la cauſe de ſa révolte. Le Roi l'avoit frapé...

GARCIAS, *rentrant.*

Quelle horreur ! quel affreux ſpectacle !...

GONZALE'S.

O Ciel ! que dit mon fils ?...

GARCIAS.

Puiſſent mes yeux s'éteindre, puiſſe ma langue ſe ſécher plûtôt que de revoir, ou de raconter un pareil forfait !... O barbare mépriſe ! O coup fatal ! Le Roi...

GONZALE'S, & ALONZO.

Le Roi !

GARCIAS.

Le Roi lui-même, étendu, mort, & baigné dans ſon ſang !... *Approchez*, regardez ?.. Le voilà ! Ne le reconnoiſſez-vous pas couvert des habits d'Oſmin ?... Comment ? Par quelle erreur ce crime horrible ſe trouve-t'il commis ? Mais qu'importe comment : Et que nous reſte-t'il à faire, pour l'expier, que de nous immoler nous-mêmes !

GONZALE'S.

O funeste imprudence ! O malheureux vieillard !... Où sont vos épées ? Approchez, frapez, voilà l'Auteur du crime ! Souillé du sang de mon Roi, de mon Maître, de mon ami, je suis digne de périr par la seule main de mon fils...

GARCIAS, *reculant.*

Que faites-vous, grands Dieux ! Qui moi ? Que je punisse un forfait par un crime plus détestable encore !.. La terre frémit déja du sang que vous avez versé : épargnons-lui de nouvelles horreurs.

GONZALE'S.

O mon fils ! Tu sçais combien je t'aime ! N'impute ce malheur qu'à l'aveuglement de ma tendresse. C'est elle qui m'a rendu ambitieux, lâche, & sanguinaire ; c'est pour toi que je me suis plongé dans cet *Océan* de crimes : j'en repoussois les flots d'un bras foible, tandis que l'autre portoit la Couronne dont je comptois orner ton front. Mais surchargé par son poids, je péris à l'aspect du rivage !

GARCIAS.

O malheureuſe ambition!... Mais qu'entens-je ?...

On entend un grand bruit d'armes.

C'eſt l'ennemi qui pénétre juſque dans ces lieux. N'approfondiſſons plus la cauſe de cette erreur fatale ; ſongeons au danger qui nous menace. Que faire maintenant ?... Si le bruit de la mort du Roi ſe répand, le déſeſpoir va s'emparer du reſte de nos ſoldats : ils vont tous ſe rendre au Vainqueur.

ALONZO.

Seigneur, j'imagine un moyen de cacher ſon corps... Mais ne m'interrogez pas. Vous pourriez condamner maintenant ce que vous approuverez dans la ſuite...

Il rentre dans la Priſon. Le bruit d'armes redouble.

GONZALE'S.

Le tumulte augmente !... Quel que ſoit le projet d'Alonzo, il eſt néceſſaire d'entretenir nos Troupes dans l'eſpérance de voir bientôt le Roi à leur tête,

GARCIAS.

J'y cours, Seigneur : mais je crains bien qu'il ne ſoit trop tard ! N'importe : mon courage va tout tenter. J'attens de lui la victoire, ou la mort.

SCENE VII.

GONZALE'S, ALONZO.

GONZALE'S.

QU'as-tu fait Alonzo ?

ALONZO.

Ce que je n'aurois pas fait, il y a une heure, pour l'Empire de l'Univers ! Mais qu'eſt-ce qu'un Roi mort ? Son corps eſt-il plus ſenſible que celui d'un autre homme ?... J'en ai ſéparé la tête, que j'ai cachée dans un coin, ſous les habillemens du Muet. A l'égard du corps, je l'ai laiſſé en vuë, pour que ceux qui viendront dans cette Priſon puiſſent le prendre pour celui d'Oſmin ; pour que les Gardes mêmes, en cherchant par-tout le Roi, ne puiſſent

rien ſoupçonner de ce qui s'eſt paſſé.

GONZALE'S.

L'action eſt atroce, & digne des horreurs de cette journée, Mais le ſcrupule eſt maintenant hors de ſaiſon.... Cours, cher Alonzo, vole au ſecours de mon fils. Je vais te ſuivre avec le reſte de mes amis, pour tâcher, ſi tout eſt perdu, de favoriſer du moins ſa retraite.

SCENE VIII.

ZARA, ſuivie par deux Muets, portant des Coupes.

ZARA.

QUEL ſilence effraiant dans ces retraites ſombres
Semble ajouter l'horreur à l'épaiſſeur des ombres!
Quoi cet azile affreux du crime, & des remords,
Où le vivant déja ſe croit au rang des morts;
Où l'innocent mourant à côté du coupable,
Gémit également du malheur qui l'accable;

Où l'aspect des Boureaux, des tourmens, & des fers,
Peint aux yeux effraiés l'image des Enfers :
Quoi, ce triste donjon, privé de la lumiere
Devient-il tout à coup un vaste cimetiere ?
D'où vient que malgré moi je voudrois reculer ?
Et depuis quand mon cœur apprit-il à trembler ?
Quoi ! brûlant de périr avec l'objet qu'il aime,
Prévoiroit-il des maux plus grands que la mort même ?
Cedons à la terreur dont je le sens saisi :
Instruisons mon Amant que je l'attens ici. . . .

Elle fait signe à l'un des Muets d'entrer dans la prison, & d'appeller Osmin.

Helas ! de mon amour, quelle preuve sanglante
Osais-je lui donner ! . . . Mais, de quelle épouvante
Cet Esclave, en fuiant, me paroît-il frapé ? . .
Il s'arrête, il frémit. . . sans doute il s'est trompé.
Voions. . . .

Elle s'approche de l'interieur du Théâtre, qui s'ouvre, & laisse voir le Cadavre.

Dieux, quel spectacle !... Il est mort !... Sort
barbare !
Tandis qu'à t'obéir mon ame se prépare,
Qu'à mourir avec lui je sentois moins d'horreur,
Ta haine m'ôte encor cette triste douceur !...
Lâche, & perfide Roi ! jour à jamais funeste !...

SCENE IX.

ZARA. SELIM.

SELIM.

LA fuite est maintenant l'espoir seul qui nous reste :
Je cherche en vain le Roi ; les momens vous sont chers.......

ZARA, *en le poignardant.*

Malheureux, puisses-tu le trouver aux Enfers !....

SCENE X.

ZARA, *seule.*

ALphonse ! Cher Amant ! Ce n'est point ton trépas que je pleure : Notre sort étoit arrêté ; Nous devions périr ensemble. Mon regret n'est pas non plus de te survivre : Je sçai le moyen de te rejoindre. Mais, tu mourus sans connoître mon cœur ! Tu connus ma tendresse, mais tu n'en connus pas tout l'excès. Tu ne prévoyois pas que Zara, ne pouvant te sauver, dût trouver un soulagement à sa douleur en mourant avec toi. Tu es mort, sans avoir eu cette preuve de mon amour. Elle auroit peut-être attendri ton cœur..... Mais que dis-je ? Le sort ne peut rien sur ton ame. Elle voit, elle pénétre maintenant jusqu'au fond de la mienne ; & ma constante fidélité ne peut plus être suspecte à mon amant... Qui peut donc encor me retenir ici ?.. Qu'on m'apporte la coupe ?....

Un Muet, à genoux, lui presente une des deux coupes.

Ame de mon amour! dans un instant je vole sur tes traces * ... O liqueur secourable, je te sens déja dans mon cœur !... Un froid mortel glace déja mes veines... Je veux expirer à côté de mon amant... Esclaves, couchez-moi auprès de lui ?... Helas, il semble s'éloigner de moi !... Je cherche en vain son visage..., Quoi, tu me fuis encore !... Il m'échape... & je ne sens,.. & je ne vois plus rien !...

Zaira expire, & les muets restent à genoux à côté d'elle.

SCENE XI.

ALMERIE. LEONORE. *Les deux Muets, &c.*

ALMERIE.

AH, cherchons-le dans cette caverne affreuse..... Ce n'est qu'ici, ou dans le tombeau que je puis le rencontrer.

---

* Elle boit.

LEONORE.

Ciel, quelle ſcéne d'horreurs!...
L'Eunuque Selim maſſacré!...

ALMERIE.

Tant mieux: c'eſt la mort que je cherche ici.... Où eſt-il? J'ai beſoin d'un guide: les larmes m'ont éteint la vûe.

LEONORE.

Helas, que vois-je un peu plus loin? Zara pâle... morte!... deux hommes affreux à côté d'elle, ſes meurtriers ſans doute, déchirés par leurs remords, & gémiſſans trop tard de leur forfait... Mais, Ciel, qu'ai-je vû!... Fuyons, fuyons Madame, ſauvons-nous d'un horrible ſéjour, où les ſpectacles effraians ſe multiplient!... Gardez-vous bien d'ouvrir les yeux... Un poignard prêt à les fraper ſeroit moins redoutable pour vous!... Dieux, qu'ai-je vû!....

ALMERIE.

Ah, ma crainte me le peint!... C'en eſt donc fait? Alphonſe n'eſt donc plus? Je l'ai donc perdu pour jamais?.... pour jamais!.... Approchons, vérifions tout mon mal;

heur. . . . Il eſt mort ! & ſon ſang coule encore ! . . . Quelle main cruelle a commis cet affreux homicide ? & quels yeux plus cruels encore ont pû la guider ? . . . Les miens ne verſent point de larmes : la ſource en eſt tarie. Un calme ſubit s'empare de mes ſens, comme ſi j'avois lieu d'être tranquille : cependant mon Epoux eſt mort ! . . . Mais ces barbares ne pleurent plus ; leurs yeux ſe fixent ſur moi ! La mort ſuit, ſans doute, tous leurs regards ? . . . Approchez, cruels ; enviſagez-moi, voyez votre erreur. Tous ces malheureux étoient innocens ; c'étoit ſur moi que devoit tomber votre rage : prenez votre victime, voilà mon ſein, frapez ! . . . . Mais quoi, leurs ſignes paroiſſent exprimer leur douleur, & leur innocence ! . . . . . .

Les Muets lui montrent du doigt la Coupe renverſée.

Mais, que me montrent-ils ? une Coupe ! ah, je conçois tout ce qui s'eſt paſſé. . . . O généreux déſeſpoir ! . . . Pourquoi ne puis-je l'imiter ? . . .

Les Muets lui montrent l'autre Coupe.

Grace au Ciel, j'en vois encore

une ! . . . Elle est pleine, sans doute; & je dois trop à la main libérale qui me la présente pour ne pas remplir ses intentions. . . . .

LEONORE.

Arrêtez, arrêtez, Madame ? daignez me voir à vos genoux ! . . .

ALMERIE.

J'y verrois l'univers entier, sans en être attendrie. . . . Regarde, vois cet objet déplorable étendu sur la terre; & juges si je puis t'entendre ? . . . . . Cher Amant, cher Epoux, reçois mon dernier adieu ! . . . .

Almerie s'approche du Corps mort, & laisse tomber la Coupe.

Dieux, quelle horreur !... la Tête...; je succombe ! . . . j'expire ! . . . .



SCENE DERNIERE.

ALMERIE, LEONORE; ALPHONSE, HELI, PEREZ, GARCIAS.

Prisonniers Gardes.

ALPHONSE.

OU est-elle ? Courons, sauvons-la, arrachons-la des bras de la mort !...

ALMERIE, *évanouie*.

Hélas !...

ALPHONSE, *à sa suite*.

Laissez-moi, je la soutiendrai seul... L'ardeur de mes soupirs ranimera ses sens... C'est à l'amour à lui rendre la vie... Chere épouse revis ! Renais adorable Almerie ! Ouvre les yeux, vois ton époux.... C'est lui, c'est ton Alphonse qui t'embrasse...

ALMERIE.

Où suis-je ?... Et quel songe trompeur...

ALPHONSE.

Ah, puisse-tu ne jamais rêver moins délicieusement! ni goûter, éveillée, des plaisirs moins réels!

ALMERIE.

Quoi la mort me le rend encore!... Dieux puissans confirmez ce nouveau miracle!... Mais puis-je en croire le témoignage de mes yeux? N'ai-je pas vû mort, le même objet qu'ils me montrent vivant?... Oui, je dois les en croire: ce que j'ai vû n'étoit que des phantômes, que des visions effraiantes enfans de ma douleur, & de mon désespoir... Maintenant, c'est Alphonse, c'est ma vie, c'est mon époux! C'est lui que j'embrasse! Mes malheurs sont passés; & le Ciel attendri par mes larmes, sans doute attendrira l'ame d'un Pere...

ALPHONSE.

O ma chere Almerie! la félicité de cette vie ne peut être entierement parfaite. Malgré les transports de ma joie, mon cœur frémit de la douleur que je te vais causer! Ton Pere est mort victime d'un artifice qu'il avoit inventé pour me faire périr. Gonzalès, & Alon-

zo, en expirant après le combat nous ont tout appris ; le Ciel a fait retomber sur eux tous les maux qu'ils nous préparoient... Je gémis de voir couler tes larmes : mais je ne puis les condamner... Malheureuse Zara!... Hélas, cette coupe m'annonce ton erreur, & ta fin... Et toi, Garcias, fils vertueux d'un Pere criminel, admire avec moi la justice de l'Etre suprême ; & que ce fameux évenement apprenne à l'innocence à ne jamais désespérer de son sort.

FIN.

TAMERLAN,

TRAGEDIE

DE M. ROWE.

. . . . Magnus ad altum
Fulminat Euphraten Bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.

Virg. Georg. 4.



PERSONNAGES.

TAMERLAN, Empereur des Tartares.

BAJAZET, Empereur des Turcs.

AXALLA, Prince Italien, Général & Favori de Tamerlan.

MONESE'S, Prince Grec.

STRATOCLES, Ami de Monesés.

LE PRINCE DE TANAIS, Genéral, & Parent de Tamerlan.

OMAR, Général Tartare.

MIRVAN, } Généraux Parthes.
ZAMA, }

HELY, Eunuque, Favori de Bajazet.

UN DERVIS TURC.

ARPASIE, Princesse Grecque.

SELIMA, Fille de Bajazet.

SOLDATS PARTHES, ET TARTARES; MUETS, GARDES, &c.

La Scene est dans le Camp de Tamerlan, près d'Angoria, en Galatie.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente la Tente de TAMERLAN.

LE PRINCE DE TANAYS, ZAMA, MIRVAN.

LE PRINCE DE TANAIS.



Enissons le Soleil, dont les rayons naissans se répandent sur notre Armée, & font briller nos armes d'un nouvel éclat ! O mes amis, vit-on jamais la guerre dans un appareil plus pompeux, & plus terrible ? Voyez, de cette hauteur, toutes les plaines de Galatie couvertes de troupes innom-

brables. L'œil surpris de ce nouveau déluge, cherche en vain la surface de la terre : ce vaste horizon n'offre à la vue que le Ciel, & des armes !

ZAMA.

L'Asie étonnée sçait que ce jour doit lui donner un maître : elle aspire après l'instant qui doit finir ses maux, briser ses fers, enchaîner la tyrannie, rendre la paix enfin à ces climats délicieux ; & c'est de l'invincible *Tamerlan* qu'elle attend ce bonheur.

MIRVAN.

C'est lui, en effet, que le Ciel semble avoir choisi pour être le fléau de l'orgueil immodéré, de l'ambition cruelle ; pour vanger en un mot le monde gémissant. La justice guida toujours son épée victorieuse, & le succès couronna toujours ses exploits : comme si le même Ciel avoit *dit à* Tamerlan, léve-toi, combats, sois mon champion : plus semblable à moi que tout autre mortel, imite-moi, protége la vertu, punis le vice.

LE PRINCE DE TANAÏS.

Modéré dans ses desirs comme dans ses actions, exempt des vices trop ordinaires

dinaires aux Souverains, four au zéle indiſcret des Prêtres fougueux, il ne tira jamais l'épée contre les oppreſſeurs du peuple : la défenſe du foible opprimé eſt le ſeul motif qui pût jamais le déterminer à la guerre ; & je l'ai toujours vû gémir, en triomphant, du ſang que ſes victoires avoient fait couler.

MIRVAN.

Quelle ame !... Oui, dût la nature ne l'avoir point formé du ſang le plus illuſtre, les vertus de Tamerlan lui euſſent aſſujetti tous les cœurs ; les héros les plus renommés l'euſſent choiſi pour leur ami : tel eſt l'attrait de la vertu ! auſſi le vaillant Axalla, ce Prince Italien, dont les arts & la politeſſe d'Europe ſemblent encore annoblir le courage, a-t-il abandonné ſa patrie pour conſacrer ſa valeur au ſervice de Tamerlan.

LE PRINCE DE TANAIS.

Axalla n'a pas lieu de s'en repentir ; ſon mérite a produit tout ſon effet ſur l'ame de notre maître, & lui a acquis toute ſon amitié. Omar, & nos Seigneurs Tartares, en murmurent en-

vain hautement : Tamerlan dédaigne de les entendre.

ZAMA.

La nuit avoit à peine rempli la moitié de son cours, que notre infatigable Empereur parcouroit l'énorme étendue de son Camp, animoit chaque quartier, visitoit chaque Tente, tandis que nos soldats lisant dans ses augustes regards un présage assuré de la victoire, remplissoient l'air de leur cris d'allegresse, & le pressoient de les conduire au combat.

MIRVAN.

Et que dit-on de Bajazet ?

LE PRINCE DE TANAIS.

Un des Esclaves de sa chambre, qui s'est sauvé cette nuit dans notre camp, nous apprend que sa rage redouble, & qu'il se prépare à la bataille. Une passion nouvelle, l'amour, dit-on, qui l'enflâme pour une Captive Grecque, loin de l'adoucir, ajoute encore à la férocité de son caractere. Enfermé pendant cinq jours entiers dans les tentes de ses femmes, livré alternativement à ses plaisirs, & à la noirceur de sa mélancolie, oubliant le dan-

ger qui le menace, & méditant sans doute les nouvelles horreurs qu'il projette de répandre sur l'Univers ; ses plus grands Officiers n'ont pû parvenir à le voir. Hier, enfin, le Soleil le vit, comme un feu dévorant, menaçant de ravager la terre, sortir tout à coup de sa Tente, & commander que tout fût prêt pour combattre aujourd'hui.

ZAMA.

Voilà son caractere ; j'ai eu le tems de l'étudier pendant le tems de l'ambassade d'Axalla auprès de lui : superbe, impatient, jaloux de tout pouvoir, de celui du Ciel même, enyvré de toute espèce de fausse gloire, possédé de l'esprit de domination, foulant aux pieds, confondant tous les droits, établissant les siens sur sa puissance, & n'en connoissant point d'autres, ses fureurs & sa volonté sont ses uniques guides.

MIRVAN.

Eh, n'a-t'il pas juré trois fois solemnellement une paix ferme & durable, tant avec notre Empereur, qu'avec celui des Grecs notre Allié ? Avec quelle lâcheté n'a-t'il pas toujours vio-

le son serment ! avec quelle indignité n'a-t'il pas toujours saisi, pour nous manquer de foi, & pour nous attaquer, les momens où nous comptions le moins qu'il dût briser des liens aussi sacrés ! ....

LE PRINCE DE TANAIS.

Je vois la main qui doit l'en punir ; le redoutable Tamerlan s'approche....

SCENE II.

LE PRINCE DE TANAIS. ZAMA. MIRVAN. *TAMERLAN arrive au son des Trompettes. Suite. Gardes.*

TAMELAN, *sans les appercevoir.*

HElas, dans quelques instants la mort & le carnage vont changer la face de des lieux ! combien de milliers d'hommes l'intervalle d'une heure tient-il maintenant suspendus entre la vie, & les espaces immenses de l'Eternité ! Cette plaine si riante à nos yeux, ne nous offrira bientôt qu'un tableau d'horreur. Monstre avide de

sang! Guerre, fléau funeste! l'homme est envain, pour toi, le plus parfait ouvrage du Créateur de l'Univers: tu ne connois rien de sacré... Ah?... que le ciel favorise nos amis, & nos armes, au poids de sa Justice!

LE PRINCE DE TANAIS.

Seigneur, tout seconde vos vœux, & notre espoir. Jettez les yeux sur votre Armée, & voiez dans ceux du soldat le présage certain de votre victoire. Impatient d'avoir passé la nuit entiére sous les armes, il n'aspire qu'après l'instant de s'en vanger sur l'ennemi. Ainsi qu'un coursier échauffé, long-tems captivé par les rênes, rien ne peut maintenant s'opposer à son ardeur.

TAMERLAN.

Eh bien; Prince, nous allons combattre. Axalla arrive ce matin avec ma Cavalerie Parthe, après avoir ravagé toute la plaine entre Angotia & ces hautes montagnes: son butin, dit-on, est immense, & nous pouvons tout attendre de sa valeur.

ZAMA.

Seigneur, le son des Trompettes annonce son arrivée.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. AXALLA paroît avec des soldats, conduisant MONESE'S, STRATOCLES, & SELIMA prisonniers. Il se jette aux pieds de TAMERLAN.

TAMERLAN, *le relevant.*

LEve toi, digne compagnon de mes travaux, & de ma gloire; Toi que l'amitié rend mon frere, lien mille fois plus durable que ceux de la nature! Je t'atendois pour partager les nouveaux lauriers que Bellone nous prépare. Je languissois de ton absence, ainsi qu'un Prophête privé des inspirations du Ciel.

AXALLA.

Mon Empereur! mon seul & digne Maître! Comment un soldat qui ne respire que par vous, & pour vous, peut-il vous exprimer assez vivement

les transports de sa reconnoissance ? C'est cependant tout ce qu'il peut vous offrir !... Ne dédaignez pourtant pas, Seigneur, un butin que je ne dois qu'à votre fortune : c'est elle qui favorisa mes armes ; & ces Prisonniers sont à vous.... Approchez, Madame ?...

TAMERLAN, *regardant Selima.*

Une telle conquête doit bien flatter le Vainqueur : que pouroit-il devoir de plus à la victoire !... Les graces, & la fraicheur de la jeunesse unies à la beauté, cet air d'innocence & de douceur qui releve ses charmes, offrent à mes yeux enchantés une image de la nature dans les beaux jours de son premier Printems !

SELIMA *à genoux.*

Renommé Conquérant ! quoique née d'un sang qui vous est odieux, daignez jetter un œil compatissant sur une Captive tremblante. C'est la fille de Bajazet, qui tombe aux pieds de Tamerlan ! Ce titre la rend-t-elle indigne de la clémence d'un Héros dont l'Univers célébre les vertus ? L'ambition des hommes leur met les armes à

la main ; la guerre eſt leur partage : mais notre ſéxe timide, incapable de nuire par la force, ne peut trouver ſa ſûreté que dans la tendre générosité des Vainqueurs.

TAMERLAN, *la relevant.*

Levez-vous, Madame : l'orgueil de l'abſolu pouvoir, rend ſon homage, & n'en preſcrit jamais à la beauté. La haine de votre Pere m'a forcé de prendre les armes ; c'eſt elle qui m'appelle aux combats. Mais malgré mon juſte reſſentiment, malgré l'aſpect menaçant de mon Armée, ne croiez pas que l'innocence & la vertu ſoient ici ſans azile, ni que je mette la fille de Bajazet au rang de mes ennemis. C'eſt aujourd'hui, Madame, que la guerre décide du ſort de l'Aſie. Demeurez en ces lieux : demain vous y commanderez. Et quel que ſoit le Vainqueur, la fortune y préviendra vos vœux.

SELIMA.

Qu'admirerai-je le plus en vous, Seigneur, ou de cette valeur qui fixe tous les regards de l'univers, ou de cette générosité héroïque qui vous en gagne tous les cœurs ?... O magnanime

Tamerlan ! Sois envers moi comme le Ciel ; contente-toi de ma reconnoissance.... Et toi suprême arbitre des humains, sois sensible à mes pleurs, rens la paix à la terre ! Ne permets pas que mon Pere combatte plus long-tems contre tant de vertus !

TAMERLAN.

Je joins mes vœux aux vôtres !.... Mais, en attendant, la décision de ce fameux différend, souffrez que je charge Axalla du soin de votre sûreté. Ses yeux m'annoncent que cet emploi n'aura rien de pénible pour son cœur...

AXALLA, *montrant Monesès.*

Seigneur, ce Guerrier mérite aussi de vous être présenté : son courage a rendu notre combat long-temps douteux ; ses Troupes, fort inférieures aux nôtres, avoient paru d'abord vouloir céder au nombre : lui seul les a ranimées ; & sa valeur n'a enfin succombé que sous les derniers efforts de notre supériorité.

TAMERLAN.

Tu me parles de lui comme un digne soldat doit parler de son égal, & je

vous en estime plus tous deux.... * Ami, je ne voudrois pas avoir à combattre plusieurs adversaires tels que toi...... Mais me trompai-je à ton habillement? Serois-tu Chrétien?... Oui, mon cœur me l'annonce, par le plaisir que je sens à te regarder. J'en ignore la cause, si ce n'est celle de la sympatie dont les mouvemens secrets agissent dès le premier coup d'œil sur les ames généreuses, & les échauffe du même desir de se connoître mieux. Mais, en ce cas, pourquoi servois-tu Bajazet? Pourquoi étois-tu mon ennemi?

MONESÈS.

Si la prudence pouvoit toujours diriger nos démarches, en dépit des caprices de la fortune, vous ne verriez point en moi le plus malheureux des mortels.

TAMERLAN.

Un grand cœur supporte également l'une & l'autre fortune. Pense plus noblement de tes ennemis, & ne mets point ta captivité au nombre de tes malheurs.

* A Monesès.

MONESE'S.

Ah! loin de le penser, Seigneur, c'en étoit un pour moi d'être forcé de vous combattre... Et n'allez pas croire, que l'envie d'adoucir mon esclavage m'arrache un discours que mon cœur puisse démentir?... Non, Seigneur: j'atteste ici le Ciel, que forcé de choisir un Maître, Tamerlan seul auroit été le mien!

TAMERLAN.

La noble franchise fut toujours compagne de la bravoure: son Privilége est de n'être jamais suspecte; la flaterie est le partage des lâches. Tes louanges me sont cheres; je les reçois comme un gage de ton amitié.

MONESE'S.

Seigneur, ne prévenez point la réparation que je vous dois! Daignez attendre que le récit de mes infortunes me justifie d'avoir été votre ennemi. Hélas, Seigneur, je fus jadis heureux! Et le Prince Monesès, attaché par le sang aux Empereurs de la Gréce, dont ses ayeux sont descendus, pouvoit peut-être se flater d'une toute autre destinée... Seigneur, vous le voyez en moi!...

TAMERLAN.

Tu m'en vois transporté de joie... Ce titre seul t'acquéreroit mon amitié, si l'éclat de la vertu ne surpassoit à mes yeux celui de la naissance.

MONESE'S.

J'avois une sœur (souvenir douloureux !) dont la vertu faisoit à la fois la gloire de notre illustre maison, & celle de son sexe ; sa jeunesse, ses charmes, son courage, égaloient sa vertu ; l'amitié la plus tendre nous unissoit dès l'enfance ; l'âge l'avoit accruë : jugez, Seigneur, combien elle m'étoit chere ! L'hymen alloit la rendre heureuse, en liant sa destinée à celle d'un amant dont elle faisoit toute la félicité, lorsque l'infidéle Bajazet, au mépris des traités les plus saints, fondit tout-à-coup dans la Gréce.

TAMERLAN.

O Rois ! Peut-on vous respecter encore, peut-on voir en vous l'image de la divinité, en vous avilissant ainsi vous-mêmes !

MONESE'S.

Hélas, nous fumes du nombre des malheureux que ce torrent subit entraî-

na dans l'esclavage ! La Cour de l'Empereur Grec nous attendoit pour célébrer cet auguste hymenée ; nous nous vîmes avec horreur dans celle du Sultan ! Son accueil me surprit d'abord ; le Tyran sembloit avoir dépouillé sa férocité ordinaire : j'en pénétrai bientôt la raison. Le bruit de vos exploits commençoit à inquiéter Bajazet : ses instances réïtérées me presserent d'employer mon bras contre vous. Mais à peine eut-il préssenti ma répugnance, que reprenant tout-à-coup son caractére barbare : *Ta sœur* (me dit-il) *me répondra de ton obéissance, & des services que j'attens de ta valeur.....* Cette menace triompha de mon insensibilité ; je ne vis plus que le péril de ma sœur ; & je m'armai pour défendre l'homme que je détestois le plus !.. Que vous dirai-je, Seigneur ? Après lui avoir laissé ce cher gage de ma foi, je partis il y a six jours pour accompagner, & garder cette Princesse. Axalla vint nous attaquer ; & sa victoire vous apprend tout le reste.

TAMERLAN.

Le Tyran pensoit sagement : ta ver-

tu seule pouvoit étayer sa cause. Mais le Ciel en le privant de ce secours, le laisse en butte aux traits vangeurs que sa colere lui prépare. Ne pense plus à ta captivité, cher Monesès: & plût au Ciel que je pusse ainsi rompre les fers de celle que tu regrettes! Mais peut-être qu'avant la nuit tu me trouveras digne de toute ton amitié: la tempête qui se prépare peut ramener dans tes bras le même objet qu'un autre orage t'a fait perdre. Quoiqu'il en soit, & malgré le sort toujours douteux d'une bataille, j'aime mieux me priver du secours de ta valeur, que d'exposer ton ôtage à la vangeance de notre ennemi commun.

MONESÈS.

Que le farouche Bajazet asservisse à son joug de timides esclaves; Tamerlan trouve un chemin plus noble pour regner sur l'Univers: il captive les cœurs!

TAMERLAN.

O mon cher Axalla! Je connois combien ton cœur est sensible: l'amour, & l'amitié l'animerent toujours. Ne plains-tu pas ce Prince infortuné?

AXALLA.

Oui, Seigneur, je gémis de son sort ; & sa vertu égale son malheur... Cependant, avouez, Prince (& vous devez cet aveu à un amant qui en a fait la triste expérience !). Avouez, dis-je, que l'époux destiné à votre aimable sœur, s'il respire encore, est bien plus à plaindre que vous ?

MONESES.

Ah, Seigneur, j'en conviens ... Son sort est affreux !

AXALLA.

Combien son incertitude ne doit-elle pas être cruelle ? De quels traits son cœur ne dût-il pas être frapé au moment qui le priva d'un bonheur dont il alloit jouir ?.. Que je le plains, s'il vit encore !

MONESES.

Oui, Seigneur, il respire ; oui ce malheureux amant vit encore. Mais la mort, comparée à son état, seroit pour lui le comble de la félicité !...

TAMERLAN.

Epargnez-vous un souvenir qui renouvelle vos douleurs : le cours d'un seul jour suffit pour amener des révo-

lutions que les promesses du Ciel même nous permettroient à peine d'espérer... Et toi, cher Axalla, hâte-toi de remplir les devoirs glorieux de ton emploi: hâte l'instant qui doit te vanger, sur le Tyran, des tourmens de l'absence. L'honneur, & la gloire t'appellent: vange ta cause, celle du Ciel, & de l'univers opprimé. Et toi, Divinité suprême! Si c'est ton esprit qui m'anime, si c'est lui qui donne la force à mon bras, permets que mon épée ne combatte aujourd'hui que pour rendre le repos à la terre; & fais que ma victoire renferme pour jamais la discorde dans les abîmes des enfers!

SCENE IV.

AXALLA, SELIMA, *Soldats.*

AXALLA.

O Ma chere Selima! la trompette m'appelle, & me force de te quitter..... Mais que Bellone attende: il ne reste que trop d'heures à donner

au carnage, consacrons celle-ci à l'amour. Emploions-la d'abord à de tendres plaintes : reprochons à l'adorable Selima ses fréquens soupirs, & la froideur de ses regards. Hélas, lorsque mes yeux la virent à *Birsa* à la Cour de son Pere, lorsque ses regards enchanterent les miens, parloient-ils le même langage ?

SELIMA.

Et toi, Chrétien, n'es-tu point changé ? Oses-tu te vanter d'être le même ? Alors, Ange de paix, & travaillant au repos du monde auprès de ses deux Maîtres, je ne voiois en toi que l'objet le plus cher à mes yeux. Qui es-tu maintenant ? Un Guerrier qui ne respire que les combats, & la ruine de mon Pere ! Laisse l'amour, Axalla : parle de tes exploits, & de mes fers.

AXALLA.

Je dois me taire ; je dois respecter toute l'amertume de tes reproches. Je dois céder à cette voix enchanteresse dont les accens me font détester mes lauriers, haïr la gloire, & mépriser les brillans Trophées qui charment les cœurs des Héros... Mais, Ciel ! quelle

est ton injustice ? Peux-tu m'envier ce foible retour que je reçois de la fortune pour tous les maux, pour tous les pleurs que ton absence m'a causés ?

SELIMA.

Epargne-toi tant d'impostures : ta voix n'a plus d'empire sur mon cœur.... C'est donc ainsi que les Amans Chrétiens gardent la foi qu'ils ont jurée ? C'est donc par la guerre, c'est donc par l'esclavage, qu'ils prouvent tout l'excès de leur tendresse ? Mon cœur avoit raison, sans doute, de compter aveuglément sur la sincérité de tes promesses ! Mais, apprens de ta captive que ton épée n'a triomphé qu'à demi de la triste Selima : mon ame dédaigne ta victoire.

AXALLA.

O Cieux, entendez-la ! entendez l'inhumaine donner un sens sinistre à mes discours, ainsi qu'à mes démarches ! voyez-la déchirer un cœur qui ne respira jamais que pour elle !... Eh, quel est donc le fruit de la victoire qu'on me reproche ? Quelle douceur a-t'elle pour moi, que celle de m'avoir rapproché de ce que j'aime, de soupirer

à ses pieds, de la regarder en tremblant, & de lui jurer mille fois qu'elle seule est digne de régner à jamais sur mon ame ? Eh quoi ! Tamerlan, dont les promesses sont aussi invariables que celles du Ciel même, n'a-t-il pas dû te rassurer ? Et te regarderois-tu encore comme captive, si tu n'avois résolu d'essayer tout ce que peut ton courroux sur l'ame du malheureux Axalla ?

SELIMA.

Ah ! devrois-je t'entendre encore ?...

AXALLA.

Revenez heures précieuses, & jadis trop-tôt passées ! Retracez-vous à la mémoire de Selima ; reprochez-lui son injustice. Rapellez-lui ces tems fortunés, lorsqu'étant Ambassadeur à la Cour de son pere, je consacrois tous mes vœux à sa fille, & tous mes instans à l'amour. Rapellez-lui ces nuits délicieuses pendant lesquelles, après avoir trompé la vigilance d'une garde terrible, j'exprimois à ses genoux tous les transports de la tendresse la plus vive !... Selima m'insultoit-elle alors ? me traitoit-elle d'im-

posteur ? méritai-je jamais sa colere ? ne m'avoua-t'elle pas même plus d'une fois, en rougissant, qu'une flâme aussi pure calmoit toutes ses défiances ?

SELIMA.

Jeune encore, & sans expérience, peu instruite de la perfidie des hommes, je souffrois que mon cœur se nourrît d'une flâme que je regardois comme innocente. J'en croyois tes sermens ! Combien de fois ne me juras-tu pas que ton ardeur étoit sincere, qu'elle seroit éternelle, que tu mourrois plûtôt que de risquer à me déplaire ? Que ces tems sont changés ! je trouve maintenant en toi l'ennemi juré de mon Pere. Je dois changer aussi : je dois te haïr ; & je l'ai résolu.

AXALLA.

Quoi, Selima, tu le pourrois !... Non, la haine n'est pas faite pour ton cœur ; elle ne peut compatir avec la douceur de ton caractére... Cesse, cesse de forcer tes yeux à me marquer des sentimens qui leur sont étrangers : laisse-les briller de leur éclat ordinaire ; c'est trop long-tems te faire violence. Ordonne-moi plûtôt de mourir, si

ton cœur est d'accord avec le serment que tu as fait de ne plus m'aimer...

SELIMA.

C'est à la bataille qu'on va donner à décider de la vie ou de la mort de mon Vainqueur : tant de pouvoir n'appartient pas à une femme. S'il est vrai cependant que j'aye encore quelque empire sur toi ; l'honneur me laisse une grace à te demander.

AXALLA.

Ah ! Parle ? Ordonne, je suis prêt à t'obéir !...

SELIMA.

Oublie les droits de la victoire, & rends-moi dans l'instant à mon pere.

AXALLA.

Eh, le puis-je, cruelle ?... Le tumulte du combat qui va s'engager, souffre-t-il encor le moindre commerce entre les deux armées ?

SELIMA.

Jure-moi donc, quelque soit l'issue du combat, de remplir ta promesse lorsque je l'exigerai ?

AXALLA.

J'en jure par le Ciel !... Oui je te donnerai cette preuve terrible de ton

pouvoir sur ton Amant .... Oui, quelque barbare que tu sois de l'exiger, je me séparerai encor de toi. Ainsi qu'un coupable expirant, & désespérant de l'avenir, je languirai dans les horreurs de ce nouveau supplice ! Mais ce même honneur, auquel je m'immole pour t'obéir, m'a-t-il fermé pour jamais tout accés dans ton cœur ?

SELIMA.

Ce qu'on obtient des captifs est toujours suspect ; & la libéralité ne doit jamais sentir la contrainte. Un grand cœur ne donne que librement.

AXALLA.

Quoi ! pas même un regard ?... Je le vois, ma perte n'est que trop certaine !... Tu entends le signal * du combat ? Je pars désespéré, & je vais remplir tes desirs, en perissant victime de ta haine. Je sens tout l'effet qu'elle produit sur moi, & tu apprendras bientôt ma mort.... La vie, ainsi que la gloire, n'ont plus d'attraits pour un cœur qui t'a perdue.

* La trompette sonne.

SELIMA, *le rappellant.*

Axalla ! . . . C'eſt au combat que tu cours ? . . .

AXALLA.

Oui, cruelle. . . Adieu. . . . .

SELIMA.

Helas !.... Un ſoupir qui m'étouffe la voix m'empêche de t'en dire davantage...

AXALLA.

Ah, ne le retiens pas !... L'auſtére honneur, ce cruel fleau de l'amour, ne t'interdit pas la pitié.

SELIMA.

Le ſort peut-être va terminer aujourd'hui ta vie, & tes conquêtes ; peut-être te verrai-je tantôt au rang des victimes ſanglantes de la guerre !... Ah, puis-je craindre ce malheur, & te cacher mes larmes?... Non, vois-les couler, jouis de toute ma douleur !...

AXALLA.

Ah, ces ſanglots raniment dans mon cœur tous les feux que ton indifférence venoit de rendre languiſſans ! C'eſt ainſi que le Zephire, aux beaux jours du Printems, rajeunit la nature, & rend

la vie aux fleurs que l'Hyver avoit flétries.

SELIMA.

Quoi, je ne te reverrois plus !.... Ô Axalla, ſois généreux ! Aide-moi toi-même à réſiſter à cet attendriſſement, qui te peint à mes yeux non pas tel que tu es, l'ennemi juré de mon pere, mais tel que je te voyois jadis lorſque tu ſçus trouver la route de mon cœur ; lorſque mon ame attentive à ta voix, & enchantée de ta préſence, prenoit pour des momens les heures fortunées que nous paſſions enſemble !

AXALLA.

Raſſure-toi, ma chère Selima, ton amant eſt toujours le même. Ah, s'il étoit poſſible que mon cœur pût t'échaper pour un inſtant, une plainte, un coup d'œil, te le rameneroit pour jamais.

SELIMA, *tombant dans les bras d'Axalla.*

Ciel, que devient maintenant mon courage !.... Oui, cher Amant, tu es toujours le même ! Non tu n'es point changé ; & mon cœur d'accord avec toi, (peut-être pour me trahir) rougiroit

rougiroit de te soupçonner encore! Il s'ouvre, il se livre tout entier à la douceur de ces mêmes accens qui faisoient autrefois sa félicité; & cet aveu t'est un nouveau garant de ma foiblesse.... C'est ainsi que l'Artiste sçavant dans l'art d'émouvoir, & de réveiller les passions, nous force par dégrés en séduisant nos ames, de manifester notre joie, ou notre douleur!... Mais, parle, cher Axalla? Ne regardes-tu point en pitié la naïveté de mes sentimens, & l'excès de ma crédulité?.... Ah, laisse-moi! Epargne ton amante; ou je meurs de honte à tes yeux!

AXALLA.

Non, chere Selima!... Laisse-moi plutôt jouir de tout mon bonheur, laisse-moi goûter toute la douceur de ma nouvelle gloire!... Laisse-moi voir, dans cette aimable rougeur, mille amours empressés à t'embellir d'autant de nouvelles graces *!... Mais la voix du devoir se fait entendre?... Elle m'arrache à ce que j'aime.

* On entend les Trompettes.

SELIMA.

Ah, ma terreur redouble! ..:. Va-t'en. Mais si le hazard te faisoit rencontrer mon pere dans le combat, reprime un instant ta valeur.... Et souviens-toi de Selima!

AXALLA.

Sois sûre que sa vie m'est maintenant plus chere que la mienne.

SELIMA.

Songe pourtant à vivre pour moi.

AXALLA.

O Selima! L'espoir que tu viens de me rendre, me rend aussi cette ardeur guerriere que la crainte de l'avenir ne sçauroit éteindre. C'est ainsi qu'un pieux personnage, auprès d'un pécheur mourant, appaise le trouble de son ame, dissipe ses doutes, calme ses remords, & lui fait tout espérer de la clémence du Ciel!....



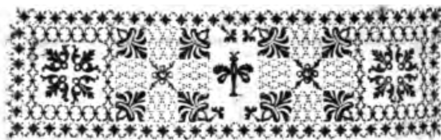
SCENE V.

SELIMA. GARDES.

SELIMA.

C'Est envain qu'une jeune amante affecte de la froideur, ou de l'indifférence, & tente d'en imposer par un air de sévérité à l'objet qui sçut lui plaire. S'il est soumis, la pitié parle en sa faveur; elle *plaide* la cause de l'amour; la nature dispose le cœur à l'entendre; & l'amant fidéle triomphe. Ainsi trahie par elle-même, par l'amour, & par la nature, l'orgueil de l'amante se tait, & ses yeux sont forcés d'avouer sa défaite.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre represente le Camp de Tamerlan.

MONESE'S *seul.*

ENfin le sort a décidé ; & l'affreux Démon de la guerre, lassé de l'horrible carnage dont il innonde ces plaines depuis hier matin, se repose maintenant sur les monceaux de morts & de mourans dont la terre est couverte, tandis que les cris du camp de Tamerlan font retentir la voûte des cieux de son triomphe, & de sa gloire. O fortune ! une pareille victoire est un gage de ta part qui assure l'heureux Tamerlan de l'Empire du monde.... Mais que vois-je ? Stratocles !...

SCENE II.

MONESE'S. STRATOCLES.

MONESE'S.

AMi, ton retour me comble de joie!... Qu'ai-je à craindre? Qu'ai-je à esperer?

STRATOCLES.

J'ai passé toute la nuit à m'informer de ce qui vous intéresse. A peine étendoit-elle ses voiles sur les horreurs du jour d'hier, que de l'aveu du Prince Axalla, je me mêlai parmi les guerriers qui revenoient de la bataille. Je tombai dans un corps de Cavalerie Parthe tout couvert de blessures honorables, & avouant que la Victoire leur avoit coûté cher. Ils trainoient à leur suite une troupe de malheureux Captifs, blessés sans fruit, & gémissant de leur nouvel esclavage. Mais toutes mes attentions se réunirent pour contempler Bajazet qui, ainsi que le Prince des Anges rebelles tombé tout à coup du haut de l'Empi-

rée, se voit en frémissant au rang des esclaves!... mais, qui pourroit vous peindre sa rage, sa fierté, l'indignation qui étincelle dans ses yeux!... il n'est point de termes capables de vous l'exprimer: c'est un tableau qu'on ne peut rendre avec succès.

MONESES.

La voilà donc tombée cette fatale Cométe dont l'aspect menaçant ne présageoit que la ruine & la désolation! Sa flâme funeste est éteinte, & l'Univers va respirer!... Superbe Bajazet, ta chute ne peut que m'être favorable: ton nom seul agita toujours mon ame; mon génie allarmé sembloit toujours prévoir que tu serois l'auteur de mon infortune!... Mais parle cher ami? Qu'as-tu appris de ma chere Arpasie? C'est elle seule qui réunit maintenant mes craintes & mes vœux.

STRATOCLES.

Tout ce que j'ai pû apprendre, Seigneur, c'est qu'au pillage de la Tente du Sultan, plusieurs femmes ont été faites prisonnieres, & que l'on doit les présenter ce matin à Tamerlan.

Quant à leurs noms, & leur qualité ; j'ai tâché vainement de m'en instruire.

MONESE'S.

Ainsi l'incertitude ne cesse point de m'accabler ! & la défaite du Tyran n'est pas encor un bonheur pour moi.

STRATOCLES.

On dit, que les Captives doivent être conduites ici près sur le passage de l'Empereur.

MONESE'S.

Hâte-toi de m'y conduire aussi... O ma chere Arpasie ! serai-je assez heureux pour te revoir !... Pourquoi donc mon cœur abbatu se refuse-t-il à un si doux espoir ?...



SCENE III.

Le Théâtre represente l'intérieur d'une Tente Impériale.

On entend une musique Guerriere.

TAMERLAN. AXALLA. LE PRINCE DE TANAIS. ZAMA. MIRVAN. *Soldats, &c.*

AXALLA.

Ce jour aussi grand qu'heureux, fonde l'Empire des Parthes : les lieux où nait l'Aurore, & les bords les plus reculés de *Thule*, seront désormais ses limites.

LE PRINCE DE TANAIS.

Des Nations inconnuës, des climats où les Aigles Romaines n'ont point pénétré, rendront bien-tôt hommage au victorieux Tamerlan. Soumis par sa valeur, ou enchantés de sa vertu suprême, tous les Peuples reconnoitront bien-tôt que la victoire n'est pas toujours duë au hazard ; & que l'heureuse fatalité de son étoile

l'attache légitimement à son mérite.

TAMERLAN.

C'en est trop mes amis : vous me traitez en usurpateur en m'attribuant une gloire que je ne dois qu'aux Cieux, l'homme peut-il se prévaloir de ses conquêtes ? Méprisable *Pigmée*, lui sied-t-il d'affecter l'orgueil d'un Géant ? Peut-il dire, mon bras a fait ceci ? Ridicule grandeur des hommes ! mortels audacieux, tâchez de vous connoître. Ainsi que l'Astre de la nuit, vous ne brillez que d'un éclat emprunté ; sans cette lumiére Divine, une éternelle obscurité seroit votre partage. Si nous sommes vainqueurs, reconnoissons donc, mes amis, à qui nous devons la victoire : si nous sommes ingrats, nous ne l'avons point méritée.

AXALLA.

C'est être bien digne des faveurs de la fortune, que de les recevoir sans orgueil, & sans émotion ! Tel, dont l'adversité ne peut ébranler l'ame, perd souvent son sang-froid dans la prosperité !

TAMERLAN.

Eh, mon cher Axalla, puis-je ou-

blier que je suis homme ? Le froid des Hyvers, les chaleurs de l'Eté, la faim, la soif, tous les maux enfin attachés à l'humanité ne me prouvent-ils pas à chaque instant que le plus grand Monarque, & le plus vil de ses Esclaves, sont pêtris du même limon ? ... Non : Si j'ai quelque droit de m'applaudir de ma destinée, c'est de me voir choisi par l'Arbitre suprême pour être l'heureux instrument de ses volontés, pour être le protecteur & le défenseur de la liberté des humains mes semblables ... Telle est la vraie gloire des Rois.

SCENE IV.

Les mêmes, Acteurs, OMAR.

OMAR.

PUisse notre grand Prophéte ajouter à ta vie mille fois mille jours aussi glorieux que celui-ci ! Le Sultan prisonnier, toujours fier quoique dans les fers, & murmurant contre son sort, attend tes ordres à la porte.

TAMERLAN.

Qu'il entre.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. BAJAZET enchaîné, suivi d'une troupe de Turcs aussi enchaînés, & d'une Garde.

TAMERLAN.

Lorsque de tous côtés ma vuë épouvantée,
Du sang des Nations voit la terre humectée ;
Lorsque tant d'Orphelins, & d'Epouses en deuil,
De leur perte à grands cris accusent ton orgueil ;
Lorsque ta rage enfin, loin d'en être assouvie,
De morts & de mourants couvrant toute l'Asie,
Voit encor sans frémir ta noire trahison,
Ne puis-je, Bajazet, t'en demander raison ?

BAJAZET.

Parle ainsi, Tamerlan, à qui te croit son maître :
Bajazet n'en a point. Son vainqueur, tu peux l'être ;

Mais du destin jaloux quelque soit la rigueur;
Le Ciel pour t'obéir, n'a point formé mon cœur.
Du Thrône renversé, maintenant ton Esclave;
Le sort en ta faveur m'a trahi: je le brave.
Régne sur mes sujets, porte partout l'éfroi,
Fais trembler l'Univers; tu ne peux rien sur moi.

TAMERLAN.

Tu régnerois encor, si ton ame hautaine
Des sermens les plus saints avoit connu la chaine:
Mais sans cesse parjure, & toujours inhumain,
Tes crimes de ta perte ont tracé le chemin.
Tu me parles du ciel, qui forma ton courage
Audessus des revers, du sort, de l'esclavage?
Tu connois donc le Ciel! . . . Par quel aveuglement
As-tu crû te soustraire à son ressentiment?
Qui dut te garantir de sa main vangeresse,
Après les flots de sang dont tu baignas la Grece?
Quel étoit ton espoir? étois-tu sans éfroi?
Parle? . .

BAJAZET.

Dans mon vainqueur, je croiois voir un Roi;

Je croiois voir au moins un Guerrier intrépide :

Je ne vois qu'un Dervis * insolent, & timide ;

Qu'un politique foible, esclave scrupuleux

Des Traités, des Sermens, & du couroux des Cieux ! ...

Faut-il que ma grandeur céde à tant de bassesse ! ...

Laisse-moi : je te hais plus encor que la Grece.

Que n'as-tu pû, comme elle, éprouver ma fureur ! ...

TAMERLAN.

La haine, sans sujet, entre-t elle en un cœur ?

Des plus sombres Forêts, l'hôte le plus sauvage,

Jamais, s'il n'est aigri, ne fait sentir sa rage.

BAJAZET.

Nés pour vaincre, les Rois par la gloire pressés,

Trouvent, s'ils sont heureux, des prétextes assés :

Qu'importe, si leurs noms sont vainqueurs de la Parque,

Eh, s'il n'est Conquérant, qu'est-ce donc qu'un Monarque ?

Le plus vil Citoyen, s'il étoit vertueux,

---

* Religieux Turc.

De l'Univers jadis attachoit tous les yeux;
Mais les tems sont changés: aujourd'hui, *la victoire*
Peut seule d'un Monarque éterniser la gloire;
A l'Univers surpris s'il impose des Loix,
La crainte, & le succès consacrent ses exploits.
Jouis des tiens.

TAMERLAN.

Qu'entens-je?.. Ah, mon ame indignée,
De nos divisions cesse d'être étonnée.
La Justice est ma loi; tu te crois tout permis;
Nos cœurs n'étoient point faits, cruel, pour être amis!

BAJAZET.

Vaincu, je vois ton trouble; & tu vois mon audace:
Juge si cet instant adoucit ma disgrace?
Juge si Bajazet voudroit te ressembler?...

TAMERLAN.

Sans doute ton aspect a dequoi me troubler:
Je croiois voir un homme; & tes yeux, ton langage,
Ne me peignent qu'un Tigre avide de carnage;
Qu'un être composé de limon, & d'orgueil;
Traînant à ses côtés l'épouvante, & le deuil

Qu'un fléau détesté, monstre à qui la nature
De l'homme, par méprise, a donné la figure :
Mais qu'elle desavoue en reculant d'horreur !...
Ouvre les yeux, barbare, & connois ton erreur :
Je suis Roi comme toi, sans être sanguinaire ;
Je connois ma Puissance, & la gloire m'est chere :
Tu connois mes soldats, sçais-tu quelque danger
Que mon cœur avec eux ait craint de partager ?
Oserois-tu toi-même accuser mon courage ?
Tu m'as vû cependant, dès le printems de l'âge,
Au bonheur des mortels bornant tous mes souhaits,
Chéri de plus d'amis que tu n'eus de sujets,
Sur l'hommage des cœurs mesurant ma puissance,
Devoir toute ma gloire à la reconnoissance !...

BAJAZET.

Prince indigne du Thrône où le sort t'a placé,

Faut-il que par ton nom le mien soit effacé ?
Faut-il qu'une ame foible, un courage vulgaire,
Content de ce qu'il est, & peu fait pour la guerre,
Lâche esclave des Loix, ait triomphé d'un cœur
Dont rien n'a pu calmer l'impétueuse ardeur?
Qui du monde effrayé préparant la défaite,
Et brulant d'imiter la foudre & la tempête,
Eût voulu dans sa course, ainsi qu'un fier torrent,
Soumettre, ou saccager l'univers expirant ;
C'est toi qui m'as vaincu !...

TAMERLAN.

Cependant tu me braves !...
Mais, dussent les mortels être tous tes esclaves ;
Dût la terre, en un mot, soumise à ton aspect,
Apporter à tes pieds sa crainte, & son respect ;
Te croirois-tu content sur ton Thrône suprême :...
Et n'envîrois-tu pas le pouvoir du Ciel même ?

BAJAZET.

J'envîrois !... Terminons des discours superflus ;

Si *tu* crains le mépris, ne m'interroge plus.

TAMERLAN.

Insecte audacieux, qui du niveau de l'herbe,
Jusqu'au plus haut des Cieux levois un front
superbe,
Te voilà donc tombé !

BAJAZET.

Non, ne t'en flâtes pas :
Envain ma liberté, ma gloire, mes Etats,
Sont le prix du Vainqueur en cet instant fu-
neste :
Prens encor mon espoir ; mon courage me
reste,
Rien ne peut l'étonner.

TAMERLAN.

Ainsi donc, sans effroi,
Tu vois le bras du Ciel appesanti sur toi !
Coupable sans remords, & Tyran sous ta
chaîne,
Rien ne peut ébranler ton orgueil, ni ta
haine !...
Implacable adversaire à mes pieds abbatu,
Quel seroit donc mon sort, si tu m'avois
vaincu ?

BAJAZET.

En offrant à mes yeux cette riante image,
Ta demande me plaît, elle flate ma rage :

Cette idée est trop chere à mon ambition,
Pour n'en pas adopter la douce illusion ! . . ,?
Si je t'avois vaincu, soumise à ma puissance,
Déja la Terre entiere eût senti ma vangeance :
Mais toi, pour qui mon cœur dès long-tems ulceré,
Garde un ressentiment, qui n'a plus de dégré,
J'eusse forcé ton col, & ton indigne tête,
En pliant sous mon poids, d'avouer ta défaite :
Chaque jour, en public, à mes pieds prosterné,
Ton corps pour m'élever eût été destiné ;
Et du Coursier plûtôt j'eusse oublié l'usage,
Que de te voir exempt de ce mortel outrage ! * . . .
Que dis-je ? Chaque jour, attentive à tes maux,

* L'Auteur Anglois dit, » j'en aurois usé » avec toi conformément à ce que tu parois » à mes yeux . . . Un chien, l'objet de mon » mépris, & de ma haine mortelle. J'aurois » appris a ton col à connoître ma pesanteur ; » & de ce marche-pied, j'aurois monté sur ma » selle. Quand ton service journalier auroit » été fini, je t'aurois fait enfermer dans une » cage, pour servir de jouet à mes Escla» ves, &c.

Ma haine t'eût forgé des supplices nouveaux.
A travers les barreaux d'une prison mobile,
Méprisable jouet d'une troupe servile,
J'aurois voulu te voir, maudissant ton destin,
Vainement de tes maux me demander la fin ;
Et sans cesse accablé d'opprobre & d'infamie,
Traîner à mes côtés une mourante vie ! ...
Tels sont mes sentimens ; tu voulois les sça-
voir :
Sois satisfait,

TAMERLAN.

Cruel ! Tu m'apprens mon devoir :
Le Ciel, l'humanité, la justice qui crie,
D'un Monstre tel que toi me demandent la
vie.

BAJAZET.

Crois-moi donc, Tamerlan ; hâte-toi d'im-
moler
Un Rival, dont l'aspect te fait encor trem-
bler !

TAMERLAN.

Et pourquoi, si ton bras étoit si redoutable,
Pourquoi, dans ce combat à jamais mémo-
rable,
Où je m'offrois en bute à ton ressentiment,
T'ai-je appellé, cherché, défié vainement ?

BAJAZET.

Ah, pourquoi loin de toi ma valeur occupée,
Signaloit-elle ailleurs mon bras, & mon épée !...
O trahison du sort !

TAMERLAN.

Va, tu ne serois plus.
Mais calme des regrets désormais superflus:
Cesse de te flater que Tamerlan te craigne;
Vis, & garde un courroux que son ame dédaigne.
Ou plûtôt, si ton cœur démentant sa fierté,
Pouvoit enfin gémir de sa férocité,
Si tu pouvois sentir les droits de la nature,
L'éclat de la vertu, la honte du parjure,
Vis pour être un grand Roi, pour aimer tes sujets,
Pour aimer un rival qui t'invite à la paix.
Je n'abuserai point des droits de la victoire;
Ne crains rien pour ton thrône, encor moins pour ta gloire;
Reste ici; sois-y Roi: sache enfin qu'un grand cœur,
Même d'un ennemi respecte le malheur.

Tamerlan fait signe à un de ses Officiers de délier Bajazet. Mais ce farouche Sultan

n'en devient que plus furieux. La générosité de son Vainqueur est pour lui un nouvel affront, dont il jure de se vanger s'il en a jamais le pouvoir. Tamerlan, sans se repentir de ce qu'il vient de faire, sort, & laisse son ennemi en proie à ses fureurs.

SCENE V.

BAJAZET, OMAR. *Gardes.*

BAJAZET.

ALlons, que l'on me méne à mon cachot. Puisse-t'il être assez profond pour m'interdire la vûë du jour, & des hommes que je hais !...

OMAR.

Notre puissant Souverain, qui ne cherche qu'à adoucir votre infortune, voudroit vous voir mieux espérer de votre avenir.

BAJAZET.

Aprens, esclave, que tout espoir est banni de l'ame de Bajazet; & que la rage, & l'horreur l'occupent tout entier...



SCENE VI.

BAJAZET, OMAR, HALY, ARPASIE. *Suivantes. Gardes.*

BAJAZET.

MAis, que vois-je ?... Arpasie !... Haly !...

HALY.

O, mon Empereur, dont la triste destinée afflige (même dans le Paradis) notre saint Prophete, & tous les Héros de ta race, vois ton fidéle Haly l'esclave favori de tes plaisirs, qui dans le renversement de ta fortune a été assez heureux pour te conserver ce trésor ! * ... C'est même par ordre du superbe Tamerlan que je goûte encor une fois la douceur de revoir mon Maître ; & ce généreux Vainqueur, loin de se prévaloir de ta disgrace, te regarde encor comme son égal, en te renvoyant ton aimable épouse.

* Montrant Arpasie.

BAJAZET.

Hélas ! si mon sort pouvoit la toucher, si je voiois ses yeux compâtir à mon malheur, il me seroit bien moins sensible ; & l'amour me consoleroit de la perte de mon empire... Mais regarde, quel nuage menaçant obscurcit ses charmes ! & quels regards lancent sur moi ses yeux ! Vois sa maligne joie insulter encore à ma ruine !... Mais toujours adorable, même dans son courroux, elle me charme encore ; & mon ame aussi fiere que tumultueuse est forcée de céder à la puissance de l'amour !..

ARPASIE.

Tu oses donc te flater, Tyran, que le Ciel te réserve quelque ombre de consolation ? Jette les yeux sur ta vie ; vois la tyrannie, l'oppression, l'injustice, le meurtre, & le parjure enfler le nombre de tes crimes ; vois le ravissement d'Arpasie, & les indignes violences qu'elle a tout récemment souffertes, mettre le comble à la noirceur de tes forfaits !... Mais le Ciel vient de t'arrêter dans ta course criminelle ; & sa lente vangeance enfin a sçû t'at-

teindre. Mon ame abbatuë sous le poids de ses maux, retrouve assez de forces pour supporter encor la vie: mais c'est pour t'accuser, c'est pour animer contre toi le Ciel & la terre. Ce devoir rempli, je descends au tombeau, j'y cours ensevelir la mémoire de mon injure, & l'horreur que m'inspire la présence de mon indigne Ravisseur.

BAJAZET.

Tu m'insultes! Je t'en sçais gré... Achéve, étale à mes yeux tous les défauts de ton séxe, rassemble-les tous dans ton ame, déteste-moi, sois vraiment une épouse enfin, pour que je puisse te haïr autant que je le souhaite.

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs. MONESE'S, *paroît.*

BAJAZET, *à part.*

MAis, contrains-toi, mon cœur, en présence de cet esclave...

MONESE'S

MONESE'S, *à part, s'approchant.*

C'est elle : C'est ma chere Arpasie !.. Laisse-moi vaine fraieur : sa présence séche mes pleurs ainsi que le retour de l'aurore naissante chasse les ombres de la nuit.

BAJAZET.

C'est toi, Chrétien, que je rencontre ici ?... C'est donc ainsi que tu prouves ta foi ?

MONESE'S.

Pourquoi me montres-tu cet air terrible, & menaçant ? Est-il étonnant que nous nous trouvions compagnons d'infortune, & que le même combat nous ait fait tomber dans les mêmes fers ? N'ai-je pû céder à la fortune de Tamerlan, tandis que Bajazet qui se voioit suivi de la moitié de l'univers, reconnoît maintenant un Vainqueur ?.. Mais, interroge tes lâches soldats, qui m'ont abandonné dans l'action, & tu sçauras rendre justice à ma valeur.

BAJAZET.

Non, perfide Grec, je n'apprendrai d'eux que le détail de ta trahison... Qu'as-tu fait de ma fille ? L'as-tu livrée

à ton Prince *Tartare* ? Ta lâcheté t'a-t'elle permis de la défendre ? Ne l'as-tu point abandonné comme un infâme ?

MONESES.

Tu me traites de lâche !... Quel pouvoir plus qu'humain peut te garantir de mon ressentiment ?...

BAJAZET.

Esclave audacieux, tremble, & reconnois ton Maître !...

MONESES.

Apprens barbare, qu'au milieu de ta gloire, assis sur ce thrône abhorré d'où tu recevois l'hommage & l'encens d'un monde de malheureux gémissans sous tes loix, tu ne fus jamais plus grand que Moneses ; & que son sang n'est pas moins illustre que le tien.... Eh, qui donc es-tu maintenant ? Esclave comme moi, tous deux égaux comme les mortels sous la tombe, qui te donne le droit de me parler en Maître ?

BAJAZET.

O Ciel ! Par qui suis-je bravé ?... Ah, malheureux Sultan ! C'est maintenant que tu peux céder aux transports de ta fureur ; c'est maintenant que tu peux maudire ton étoile, ton Prophe-

te Imposteur, & toi-même !... Quoi, je ne serai point vangé ? Quoi! l'espoir même m'en est interdit ?... Je l'entre-vois pourtant encore !... Approche indigne Chrétien ? Tu vois cette sœur que tu m'avois laissée... Fuis avec elle : délivre mes yeux de sa présence, & de la tienne..... Visitons maintenant ma Prison...: Ah, c'est ainsi que les réprouvés (si j'en crois le Mufti) errent dans les enfers, & passent successivement des flâmes dévorantes, aux glaçons les plus pénétrans : d'autant plus malheureux, que la varieté ajoute encor un surcroît à leurs peines !...

SCENE VIII.

ARPASIE, MONESES.

ARPASIE.

Ah, Tyran, que ne reste-tu pour te voir accabler de mes reproches ! Que ne reste-tu pour entendre des horreurs qui ne sont dignes que de toi !... O! mon cher Moneses...

MONESE'S.

Pourquoi pleures-tu? d'où naît ce saisissement qui te coupe la voix en prononçant le nom de ton amant? Hâte-toi, parle, dévoile à mes yeux ce douloureux mistére: déchire le rideau qui me cache cette Scene dont je frémis déja! ...

ARPASIE.

Cher Amant, tu es perdu; tout espoir t'est ravi; Nous sommes perdus tous deux!...

MONESE'S.

Ciel!.. Non, je ne puis le croire: je te tiens dans mes bras, mes soupirs s'exhalent dans ton sein; tous mes malheurs sont oubliés.

ARPASIE.

Ah, garde-toi d'oublier tes malheurs passés, sous l'apas trompeur d'un avenir moins rigoureux! Il en est de nos amours comme d'une destinée brillante, dont la parque inhumaine coupe la trame encor en son printemps, & dont l'horreur d'une nuit éternelle ensevelit jusqu'au souvenir.

MONESE'S.

Au nom de notre tendresse, & des

chastes transports de nos amours passées, je te conjure ma chere Arpasie de soulager mon ame de l'affreuse incertitude qui la déchire! Ose enfin me montrer toute l'horreur de ma destinée.

ARPASIE.

Partage donc ce que la mienne a de déplorable. A peine avois-tu quitté le camp de Bajazet, que ce monstre dépouillant tout-à-coup la superbe férocité de son caractére, vint me parler de sa tendresse. Plus tremblante en ce fatal moment, qu'à l'aspect d'une mort imprévûë, mes yeux se baignerent de larmes, & j'opposai envain au Tyran la différence de nos cultes : rien ne put arrêter ses transports. Pressée enfin, & presque sans vie, je crus lui devoir avouer que je te regardois comme mon époux, & que la crainte de te voir plus malheureux m'avoit suggéré, en entrant dans ses chaines, de te faire passer pour mon frere. Mais, à ces mots, rugissant de colere, *Crois-tu*, dit-il, *que ton indigne tendresse pour un esclave, doive me priver de tes charmes ?*.... A peine avoit-il achevé, qu'un Prêtre eut ordre de prononcer les sacrés rites

de l'hymen, tandis que livrée à mon désespoir j'implorois envain le secours du Ciel, & de la Terre!...

MONESE'S.

Lâche, & détestable Tyran! Quoique Maître d'un empire, quoiqu'à la tête d'une Armée, tu n'oses m'avouer ton coupable dessein: Tu attens mon absence pour m'enlever, pour me ravir le plus précieux des trésors!...

ARPASIE.

Hélas, si tous les chemins de la mort ne m'avoient pas été fermés, j'oublìois que j'étois Chrétienne; j'aurois prévenu mon injure avant que les cruels esclaves de ses volontés m'eussent forcée de....

MONESE'S.

Arrête, malheureuse Arpasie!..... Cache-moi cet exécrable Tableau! L'idée seule dont mon ame vient d'être frapée, y peint déja les images les plus horribles!... & je succombe à la violence de mes transports... Eh, pourois-je les supporter? Je perds tout ce que j'aime; on me prive de toute ma félicité; on me ravit l'objet qui réunissoit en lui mes craintes, mes desirs,

mes vœux, & ma tendresse !... Indigne Ravisseur ! Oui, je t'arracherai ta proie. Tamerlan (le seul soutien de l'équité qui reste sur la terre) me fera justice de ton crime : il me rendra ma chère Arpasie.

ARPASIE.

Et qui me rendra mon repos, ma gloire, & cette pureté précieuse dont l'idée même du crime n'avoit jamais terni l'éclat ?... Non, mon cher Monèses, cesse de t'en flater ; je ne suis plus digne de toi, je suis l'épouse du Tyran... Titre fatal ! Titre affreux, qui pourtant me condamne à renoncer pour jamais à toi !...

MONESE'S.

Non ; je jure, par le Ciel, que les nœuds impies qui t'unissent au Tyran n'auront rien de sacré pour moi ; sa violence n'est un crime que pour lui : mon Arpasie n'en est que plus à plaindre, & n'en est pas moins pure à mes yeux ; elle est toujours à moi, j'ai reçû ses premiers sermens, son ame est toujours la mienne...

ARPASIE.

Ah, ne crois point que l'éloquence

de l'amour-même puisse jamais me faire oublier qu'un autre est mon époux. Epargne-moi plûtôt, cher amant; épargne à ma vertu la honte de t'opposer des motifs qui, en justifiant mes refus, me couvrent d'une confusion mortelle! Le Ciel, s'il daigne être sensible à l'amertume de ma douleur, me délivrera bientôt d'une vie dont son équité ne peut plus long-tems me faire un suplice: il entendra mes vœux, il m'accordera ce repos éternel, partage des âmes innocentes.

MONESE'S.

Hélas! Enseigne-moi donc à souffrir comme toi; inspire-moi cette pieté solide dont la fermeté est, dit-on, suffisante pour combattre l'infortune, & triompher des maux présents; instruis mes yeux, à porter leurs regards au-delà du cercle étroit de cette vie; fais-moi sentir quelle est la consolation, quelles sont les délices réservées aux ames vertueuses injustement opprimées sur la terre... O, ma chere Arpasie, éclaire-moi, soutiens, affermis ma foi chancelante!

ARPASIE.

Imagine ce que l'esprit humain peut concevoir de plus beau, ce que l'éloquence la plus sublime & le pinceau le plus hardi ne pourroient rendre que très-imparfaitement; représente-toi un enchaînement de délices sans satieté, & sans interruption. Tel sera, pour jamais, le partage de la vertu.

MONESES.

Juste Ciel, fais qu'il soit le nôtre! Fais que j'en puisse jouir avec mon Arpasie!... O mon ame! Nourris-toi de cet espoir enchanteur; qu'il affermisse mon courage contre les coups de la tempête qui va nous séparer.

ARPASIE.

Oui, cher amant... Les flots s'élèvent, & la mer écumante séparant nos deux frêles vaisseaux, va les briser contre deux écueils opposés.... Adieu!... Je te laisse mon ame!....

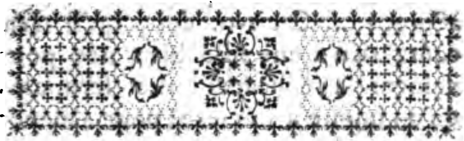


SCENE IX.

MONESE'S, *seul.*

LA séparation de l'âme & du corps, est douloureuse sans doute : mais cet instant est encor plus affreux... O Arpasie ! ma joie, ma consolation, mon dernier espoir, tout fuit avec toi. Ma vûë tremblante suit de loin tes charmes ; je vois encore tes beaux yeux ternis & noiés dans les pleurs ! C'est ainsi que le Soleil disparoissant insensiblement sous l'onde prive de sa lumiere un Voyageur égaré dans un bois... C'est ainsi que ce malheureux jette un œil de regret sur cet astre dont les feux expirans lui servent encor de guide, jusqu'à l'instant où plongé dans l'obscurité il se livre en tremblant aux hazards d'une course aussi incertaine que pénible !

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente l'intérieur de la Tente Impériale.

AXALLA, SELIMA, *Suivantes.*

AXALLA.

Quelle amante reçut jamais une preuve plus convainquante de la sincérité des feux de son amant ! Je m'arrache à tes charmes ; je me prive du bonheur de ma vie, pour te rendre à un pere cruel qui me déteste, & dont rien ne peut affoiblir la haine ! Et Selima pourroit en être ingrate !...

SELIMA.

Peux-tu douter de ma reconnoissan-

ce ? Que te faut-il pour t'en mieux assurer ?..... Crois-tu donc qu'il n'en coûte rien à une fille bien née pour vaincre la délicatesse des scrupules qu'on inspire à son sexe ; pour s'élever au-dessus des craintes que fait naître la pudeur, jusqu'au point de dire qu'elle aime? Pense-tu enfin, qu'un cœur à qui tout artifice est inconnu, avoüe sans violence, & sa foiblesse, & le triomphe de son vainqueur ?

AXALLA.

Oui, j'en conviens, ma chere Selima. Jamais accens plus enchanteurs ne flaterent mon oreille ; jamais toute l'harmonie dont la nature entiere est susceptible, ne parut plus douce à mon cœur !... Oui, Grand Dieu ! J'ai vû ma Selima, les yeux baissés, la rougeur sur le front, je l'ai entenduë en soupirant me dire, *je t'aime !...*

SELIMA.

Et tu peux te plaindre encore d'elle ! Ingrat, c'est à l'amour à juger entre nous.

AXALLA.

Mon malheur est d'avoir été trop heureux ! Ce souvenir délicieux

est maintenant un supplice pour moi. Il faut que je te perde ! qui pourra remplacer le vuide affreux que ton absence va laisser dans mon cœur ? Je te croiois à moi ; un instant renverse tout l'ouvrage de ma félicité. Ainsi l'Ange rebelle, précipité du haut des Cieux, regrette dans ses noirs abîmes le bonheur dont il se voit pour jamais privé !

SELIMA.

Espere mieux de notre destinée, & n'ajoute point à mes craintes par les présages sinistres dont ta douleur m'accable. Quoique dur, quoiqu'infléxible, Bajazet fut toujours un pere pour moi, j'ai toujours trouvé dans son cœur les tendres sentimens de la nature. Souvent même, dans ces momens terribles où nos Ministres les plus graves, où nos Guerriers les plus renommés n'osoient affronter sa présence, la mienne a suffi pour désarmer tout à coup sa fureur.

AXALLA.

Hélas, qui connoit mieux que moi les charmes innocens de ton éloquen-

ce! Quels cœurs n'auroit-elle pas droit d'attendrir ?... Mais quand je me rapelle tous les titres que j'ai pour mériter sa haine ? ma Religion, les services que j'ai rendus à Tamerlan, son amitié pour moi, mon tendre attachement pour lui, dis-moi charmante Selima, si mes terreurs sont vaines ! Songe au sort qui m'attend, si cet implacable pere alloit disposer de ta main en faveur de quelqu'autre !

SELIMA.

Cette idée m'épouvante... Mais pour dissiper tes craintes, je te jure à la face du Ciel que nul pouvoir humain ne pourra me détacher de toi ; & que le devoir même ne pourra me rendre infidelle: notre malheur pourra bien t'arracher de mes bras, mais il ne t'arrachera jamais de mon cœur. Lorsque chaque année nos jeunes Asiatiques viendront orner mon tombeau de guirlandes de fleurs, elles se rappelleront en pleurant combien tu fus aimé, combien je souffris pour toi, combien ma constance étoit digne d'un plus heureux sort !

AXALLA.

Regarde ! Le Sultan paroît ... que mon cœur est ému ! ... Hélas, faut-il que je la rende ? Faut-il que je m'en sépare, peut-être pour jamais ? .... Gémis maintenant, tendre amour ! Et toi cruel honneur, triomphe ! Va parer tes Autels de ces nouveaux Lauriers.

SCENE II.

AXALLA. SELIMA. BAJAZET.

BAJAZET, *sans les voir.*

ME verai-je encor long-tems fatigué par des égards aussi importuns qu'odieux ? Faut-il, à chaque instant, se voir insulté par son ennemi ? ... On se flate sans doute d'ébranler ma fermeté, & de plier mon cœur à l'esclavage. Que l'enfer confonde les flateurs ! Le Ciel même, à ce prix, m'offriroit envain ses bienfaits : je les rejetterois avec dédain.

SELIMA, *à genoux.*

O mon Empereur ! O mon Pere ! ...

BAJAZET.

Ha ! qui donc es-tu ? Est-ce l'innocence-même, qui descendant des Cieux sous cette figure aimable, vient soulager les maux de ma prison ?... Est-ce bien toi, ma chere Selima ?

SELIMA.

Suis-je étrangere aux yeux de mon pere ? Ma piété se flatoit donc en vain ?... Quoi Seigneur, cette Selima, cette fille que vous aimiez, pour qui vos bras étoient toujours ouverts, qui vient pour partager votre infortune, pour soulager vos ennuis, pour adoucir l'amertume de vos regrets : cette Selima ne vous est donc plus connuë ?

BAJAZET.

C'est maintenant, j'en jure par le Prophéte ! C'est maintenant que mon cœur (s'il en étoit susceptible) pourroit ressentir quelque joie !... dès ta plus tendre enfance tu plûs toujours à mes yeux : un seul de tes regards, un sourire, la moindre de tes caresses ramena toujours la paix dans mon ame... & maintenant, ta présence met le comble à l'horreur de ma destinée ! l'om-

bre impure du Chrétien qui t'accompagne, en t'avilissant à mes regards, me fait sentir jusqu'où mon malheur & le tien à pû s'étendre... Pourquoi te vois-je encore vivante !

AXALLA.

Seigneur, la fin du combat est pour les grands cœurs le terme de toute animosité. Le généreux Tamerlan t'a déja renvoié ton epouse : reçois de sa part ce second présent ; & si tes vœux s'étendent plus loin, parle avec confiance, & sois sûr de tout obtenir.

BAJAZET.

Reporte ton fade compliment à ton maître : Bajazet ne demande rien. Tamerlan, dût-il être un Dieu, toute sa puissance ne pourroit réparer la perte de ma réputation, celle de mon honneur, ni l'eclat de ma dignité obscurcie : le reste n'est pas digne de me toucher. La main qui s'ouvre en ma faveur, ainsi que ses présens, sont au-dessous de moi.

AXALLA.

Seigneur, vos longues querelles n'ont que trop ensanglanté la terre : la discorde rassasiée de meur-

tres & de désolation, ne leve plus sa tête fatiguée que pour contempler ses ravages ; & l'Univers désolé ne soupire que pour la paix. O, Sultan ! avec quelle joie ne renoncerois-je pas à la gloire dont la fortune a pû favoriser mes armes, si je pouvois à ce prix hâter le repos du monde, en réunissant deux Monarques également puissans, & redoutés !

BAJAZET.

Qui t'inspire l'audace de prétendre appaiser la colere des Rois ? Qui es-tu ?...

AXALLA.

Un Prince ; & qui plus est, un homme qui craint de faire le mal. Mais pourquoi feins-tu de me méconnoître ? Ne m'as-tu pas vû dans ta Cour ?...

SELIMA.

Ah, Seigneur, quand même le nom du brave Axalla ne vous seroit point connu ; lorsque vous sçaurez tout ce que je lui dois, quand votre fille vous apprendra combien ce Prince a pris soin d'adoucir mon esclavage, Bajazet conviendra sans doute que l'a-

mitié d'un Monarque peut seule être la récompense de tant de générosité.

BAJAZET.

Qu'entens-je ? Est-ce ma fille qui s'exprime ainsi ?... Et quels soupçons s'elevent dans mon ame !... Aprens, fille imprudente, que ta reconnoissance envers un Chrétien, envers l'ennemi de ton pere, est une lâcheté qui deshonore ta naissance. Garde-toi de m'en parler davantage, ou je te méconnois pour mon sang. Gémis, souffre, péris plûtôt que de te sentir obligée à de si viles créatures.

SELIMA, *pleurant.*

Hélas, malheureux Axalla !...

AXALLA.

Ah, calme ta douleur ! une seule de ces larmes précieuses est plus que suffisante pour me payer de mes foibles bienfaits. Ce soupir seul efface dans mon cœur toutes les traces du mépris dont l'injuste orgueil de ton pere vient de m'accabler.

BAJAZET.

Fortune injurieuse ! à quoi me réduis-tu ?... Mon deshonneur éclate à

mes yeux-mêmes ! . . . méprisable enfant de la terre, Parle ? de quel front osas-tu lever un œil coupable jusques sur le sang Ottoman ? Sur ce sang, que les Rois, que nos Prophêtes mêmes regarderent toujours d'un œil respectueux ? Qui es-tu encor un coup ? Quels sont les titres de ta race ? Où sont tes illustrations ? Vil esclave ! ose me répondre.

AXALLA.

C'est ainsi que la vertu toute nuë se voit quelquefois forcée de répondre à l'orgueil aveugle, incapable de discerner combien elle est d'autant plus respectable lorsqu'elle ne brille que de son propre éclat. Mais dût-elle ne tirer tout son lustre que d'une longue suite d'ayeux, (ne t'y trompe point Bajazet,) je pourrois faire remonter les miens jusqu'à ces Héros dont la vertu jadis donna des loix à l'Univers; jusqu'à ces fameux Romains, qui firent des Rois, & dédaignerent de l'être. Mais, que d'autres se prévalent de la gloire de leurs Ancêtres, je ne veux rien devoir aux miens; & sans te vanter mes exploits, je voudrois

seulement te prouver que mon amitié seule, si tu daignois l'accepter, peut te rendre ta premiére splendeur, & le Thrône que tu regrettes. Content alors, & incapable de penser que ce bienfait dût m'acquerir des droits sur ta fille, trop heureux de t'avoir servi, mon cœur n'attendroit rien que de ta reconnoissance.

BAJAZET.

Quoi tu pourrois me rendre!... Mais de quoi me laissai-je flater?...

AXALLA.

Ne me crois point capable de t'en imposer, ni de te rien promettre qui soit au-delà de ma puissance. Tamerlan m'a mille fois pressé de donner la la plus libre carriére à mes desirs, en laissant à mon choix les Couronnes les plus brillantes: j'ai toujours préféré le titre de son ami; j'ai crû qu'il étoit plus flateur, & plus utile pour moi de partager ses travaux, & sa gloire: l'Empire de l'Asie ne m'auroit point tenté. Ne t'etonnes donc plus de la confiance qu'une telle amitié m'inspire, ni que j'ose m'engager indiscretement, en espérant de sa générosité la restitution de ta couronne.

BAJAZET.

Je t'entens Chrétien : c'est ma *fille* qui doit être le prix de ta négociation ? Eh bien soit. Mais il n'est qu'un moyen de m'adoucir en ta faveur : vois si tu veux te rendre digne d'elle.

AXALLA.

Expliquez-vous, parlez Seigneur ? Mon pouvoir n'a plus d'autres bornes que celles de votre volonté : le danger, les obstacles, la mort même s'opposeroient envain à vos desirs.

BAJAZET.

Je reçois ta promesse... apporte-moi la tête de Tamerlan.

AXALLA.

Ciel !...

BAJAZET.

Oui, celle de Tamerlan, du fléau de ma gloire, du plus mortel de tous mes ennemis.

AXALLA.

Quelle horreur !...

BAJAZET.

As-tu crû qu'un moindre prix pût t'acquerir mon amitié ? que je dusse m'abaisser au recours honteux des négociations ? Que je m'exposasse

peut-être à me voir le tributaire, ou l'Esclave couronné de ton Maître? Non; pour me plaire, pour mériter ma fille, il faut me vanger. Ton *Tartare* est l'objet de ma haine; la même terre, le même Ciel ne peuvent nous être communs: nous nous détesterons toujours, une défiance cruelle nourrira sans cesse notre antipatie jusqu'à la mort de l'un des deux rivaux: semblables à deux Soleils qui se rencontrant sur le Méridien, se disputeroient le passage... Tu pleures, Selima?... Approche, Comme Roi, comme pere, je t'ordonne d'oublier pour jamais cet Esclave; je t'ordonne même de le haïr, & de t'en faire désormais un devoir... Viens * unir tes imprécations à celles de ton pere, contre ses détestables ennemis.

SELIMA.

Tout est perdu pour moi!... devoir cruel, es-tu satisfait? Qu'exiges-tu de plus?... O ** Axalla!...

---

* Bajazet l'embrasse.

** Il l'entraîne avec lui.

SCENE III.

AXALLA, *seul.*

ET voilà tout ce que j'ai apprehendé! Voilà le fruit de mon obéissance!... l'Amour timide a craint la colere de Selima : il s'est perdu lui-même!... Hélas, dès à présent, peut-être la rage du Tyran balance-t'elle la tendresse dans l'ame de sa fille. Le cruel tonne, & menace ; elle pleure, elle tremble, elle frémit : mais elle jure enfin de m'effacer de sa mémoire. J'ai pû l'obtenir de son Pere... Mais à quel titre, ô Ciel! mon cœur en est encór épouvanté... La tête de Tamerlan! O monstrueuse barbarie! Tombe, péris plûtôt malheureux Axalla, sois victime de ta vertu... O mon Empereur! Est-ce en mourant que je puis seulement te prouver ma foi? Non c'est à l'excès de mes peines que tu reconnoîtras ma vive amitié : il est plus aisé de mourir que de cesser d'aimer.

SCENE

SCENE IV.

MONESE'S, & LE PRINCE DE TANAIS, *entrent séparément.*

MONESE'S.

Seigneur, si l'Empereur est visible, & que ma présence ne lui soit pas importune, daignez accorder à un malheureux étranger la grace d'approcher de son Thrône.

LE PRINCE DE TANAÏS.

Très-volontiers.. Je vous prie pourtant, d'attendre un instant: il est maintenant occupé.

MONESE'S.

Dans le Conseil peut-être?..

LE PRINCE DE TANAÏS.

Non, il s'agit d'affaires spirituelles. Il est en conférence secrette avec un Dervis.

MONESE'S.

Ces conférences sont respectables, & ne doivent point être interrompues

LE PRINCE DE TANAIS.

J'ignore les desseins du Dervis, mais il a demandé cette audiance ce matin avec tant d'ardeur, que l'Empereur dont le respect pour la Religion s'étend jusques sur ses moindres Ministres, vient de m'ordonner de le faire introduire.

MONESES.

Allons attendre qu'ils ayent fini.

SCENE V.

TAMERLAN, LE DERVIS.

TAMERLAN.

Tu me cherches, Dervis, si j'en crois ton langage,
De la part du Très-Haut ? Explique ton message ;
A la loi du Prophête attaché comme toi,
Parle sans crainte, ami : qu'exiges-tu de moi ?

LE DERVIS.

Tremble, soumets-toi donc à la voix qui m'inspire,
Tamerlan ! Mahomet m'ordonne de te dire ;

Après t'avoir placé sur un Thrône éclatant,
Après avoir rendu ton regne triomphant,
Après que son bras même artisan de ta gloire
A toujours à ton char attaché la victoire,
Que tu n'es qu'un ingrat.

TAMERLAN.

Moi? Quel crime inconnu
M'attire de ta part ce reproche imprévû?
S'il est vrai que le Ciel s'exprime par ta bouche,
Dévoile le sujet d'un couroux qui me touche,
Dont je suis pénétré: je t'engage ma foi,
Comme vrai Musulman, comme soldat & Roi,
D'expier mon erreur, de verser mon sang même,
S'il peut seul appaiser la Justice suprême!

LE DERVIS.

Ecoute.... Quel espoir, Quels funestes liens,
Au mépris de ta loi t'unissent aux Chrétiens?
Du Prophéte contre eux ignore-tu la haine?
Sans toi pourtant, ingrat, leur perte étoit certaine;
Sans toi, ce Roi qui souffre une indigne Prison,
Bajazet, de la terre eût effacé leur nom!...
Que dis-je? Quand le Ciel, suspendant sa vangeance,

Attend que le remord te montre ton offense;
O crime! Loin d'en voir la coupable noirceur,
Un impie, un Chrétien dispose de ton cœur!
L'infidéle Axalla régne dans ton Empire;
Et c'est par lui, dit-on, que Tamerlan respire?
Ciel! que je crains pour toi...

TAMERLAN.

Modére tes transports,
Tes cris ne sont point faits pour hâter mes remords:
Quoique paré d'un nom que Tamerlan respecte,
A mes regards ta foi n'en est pas moins suspecte.
Tu te prétens chargé de l'intérêt des Cieux?
Tu devrois donc connoître un Guerrier généreux,
Un Prince, dont la gloire & le noble courage
De tout autre que toi sçût mériter l'homage,
En un mot mon ami.

LE DERVIS.

Mais ce Prince est Chrétien;
Il est notre ennemi....

TAMERLAN.

Le Ciel n'est pas le seul

Ame de l'Univers, Pere de la nature,
Le Ciel ne peut haïr là vertu la plus pure :
Les humains à ses yeux tous egalement chers,
Quelles que soient leurs loix, ou leurs cultes divers,
Ressentent les bienfaits de l'Auteur de leur Etre,
Et sous différents traits reconnoissent leur Maître ;
Comme pour les *croïans*, le Soleil luit pour eux ;
Leurs champs, comme pour nous, deviennent fructueux ;
Et si pour d'autres biens l'Eternel nous réserve,
Dans ce monde du moins sa bonté les conservé.
Imitons-le, Dervis ; & faits pour être humains,
Plaignons, mais respectons l'ouvrage de ses mains !

LE DERVIS.

Ciel, quelle impieté ! Quel langage profane !..
Ton œil menace envain, quand le Ciel te condamne :
Du Prophéte irrité la redoutable voix,

Va parler à ton cœur pour la derniere fois.

Pourquoi, fils de *Sangel*, au sein de la victoire,
Méconnois-tu le bras à qui tu dois ta gloire ?
Ne t'aurai-je élevé sur la tête des Rois,
Que pour voir un Vainqueur indocile à mes loix ?
Frémis, ou réponds-moi : Que le sang & la guerre,
Etablissent mon culte aux deux bouts de la terre ;
Que tout genou fléchisse au nom de Mahomet :
Sois digne enfin du sort que le Ciel te promet.

TAMERLAN.

S'il veut que les humains ne connoissent qu'un Maître,
Je sens, qu'aidé par lui, Tamerlan pourroit l'être :
D'*Alexandre* jadis, du premier des *Césars*,
L'Univers subjugué suivit les Etendarts :
Leur exemple est célébre, & n'a rien qui m'étonne.
Mais, quel que fût l'éclat dont brilla leur Couronne,
Quel que fût leur pouvoir, crois-tu que ces Vainqueurs

Avec même succès se soient soumis les cœurs?
Crois-tu que la raison, le préjugé, l'usage,
Rendent l'homme docile au frein de l'esclavage?
Que tout sujet enfin est rebelle à ma loi,
S'il ne pense sur tout comme pense son Roi?
Tu te trompes Dervis: l'injuste violence,
Pour soumettre les cœurs fut toujours sans puissance:
L'indulgente vertu peut seule les gagner;
Et c'est sur eux ainsi que je prétens régner.

LE DERVIS.

Pourquoi donc Bajazet, gémissant sous ta chaine,
Eprouve-t'il ici les effets de ta haine,
Quand tous deux Musulmans, & tout-puissans tous deux,
Vous pouriez vous armer pour la cause des Cieux?...
Brise ces fers honteux dont tu charges ton frere,
Ou du Ciel irrité crains la juste colere!
Crains que son bras vangeur, par des coups éclatans,
Ne punisse bientôt...

TAMERLAN.

Arrête: je t'entens;

Je vois d'où part ton zéle, & quel est le Prophéte

Dont ta coupable audace est ici l'interpréte.

Non Traître; envain la ruse, envain la passion,

Se couvrent du manteau de la Religion:

Quel que soit l'intérêt qui fasse agir un Prêtre,

C'est un piége grossier pour qui sçait la connoître

Modeste en ses discours, & simple dans ses mœurs,

La Pieté jamais ne connut les fureurs;

Et sa noble candeur, même quand on l'offense,

Aux yeux les plus pervers prouve son innocence.

Malheur aux Imposteurs, qui faits pour la trahir,

Se parent de son nom pour la faire haïr!...

Fuis! Je t'ai démasqué.

LE DERVIS, *à part.*

Dans cet instant funeste,

O Ciel! Sois favorable à l'espoir qui me reste *...

---

* Le Dervis tire un poignard, & veut fraper Tamerlan.

TAMERLAN.

Non Perfide : le Ciel, quand ils suivent ses loix,
Du fer des Meurtriers sçait défendre les Rois * ....
Monstre ! tremble à ton tour, A l'aspect du suplice,
Que ton lâche forfait prescrit à ma justice....

LE DERVIS.

Va, quel qu'il soit, mon œil le verra sans frémir;
Le Ciel guida mon cœur, il sçaura l'affermir.
J'avois prévû les maux où mon zéle m'expose.
En tombant sous tes coups, j'en bénirai la cause.

TAMERLAN.

Tu me braves encore !... Arbitre des humains,
Tu souffres ces horreurs ! Quels sont donc tes desseins ?...
Le Fanatisme affreux, le faux zéle, la rage,
Imitent tes Martyrs, jusque dans leur courage,
Et l'Impie aveuglé, sans remords, sans effroi,

---

* Tamerlan lui arrache le poignard.

Brave comme eux les maux qu'il croit souffrir pour toi!...*

Non, Il ne mourra point... Ta fureur téméraire

Attend envain la mort.... Ce seroit un salaire:

Ma justice t'apprête un supplice plus grand...

Ouvre les yeux, Dervis, & connois Tamerlan;

De nos Religions *connois la différence*: **

La tienne t'inspira *le meurtre & la vangeance*;

La mienne, *quand ton bras* cherche *à m'assassiner*,

M'ordonne de te plaindre, & de te pardonner.

Si d'un juste remord ma clémence est suivie,

Je m'applaudis déja de te laisser la vie;

Si, pour jamais, ton cœur dans le crime est plongé,

Puisque tu te connois, je suis assez vangé.

---

* Tamerlan rêve un instant.

** Ces quatre vers sont de M. de Voltaire; qui dans sa Tragédie d'Alzire les fait dire à Gusman, dans une circonstance à peu près semblable. Il n'est pas étonnant que deux grands Hommes se rencontrent; & les vers de M. de Voltaire sont trop beaux pour qu'il m'ait été permis de n'en point orner cette Scéne.

Va-t'en... Ciel, se peut-il qu'un monstre détestable,
Noirci de tant d'horreurs, soit pourtant mon semblable !...

SCENE VI.

TAMERLAN, MONESES.

MONESES.

O Magnanime Empereur ! Si jamais un mortel opprimé ne se prosterna en vain au pied de ton Thrône, permets qu'un malheureux réduit au dernier désespoir embrasse tes sacrés genoux ; qu'il ose déplorer l'excès de son infortune, jusqu'au moment où ta pitié (seule ressource qui me reste !) m'ordonnera de vivre encore.

TAMERLAN.

Léve-toi, Prince, & gardes-toi de me faire trop connoître toute l'étendue de ton mérite ; les droits qu'il t'acquéreroit dans mon cœur pourroient faire soupçonner ma justice. Je la dois au dernier des humains ; c'est par elle que

je me crois digne de ma Couronne, & de la protection du Ciel. Ose donc, en me parlant, ne voir en moi qu'un Monarque qui ne se prévaut de sa puissance que pour protéger la vertu.

MONESE'S.

Un seul espoir bornoit tous mes vœux, mon cœur ne respiroit qu'après l'instant qui devoit l'accomplir : cet espoir m'est ravi ! Cette sœur que j'adorois, cette sœur dont la captivité me coûta tant de larmes...

TAMERLAN.

Je me rappelle ton histoire : j'ai vû dans le recit que tu me fis de tes malheurs, avant le combat, les sentimens peu ordinaires que cette sœur avoit sçû t'inspirer : mon cœur en fut émû. Parle donc, qu'attens-tu de mon amitié ? Sois sûr de l'obtenir.

MONESE'S.

Permets d'abord, que je m'excuse envers toi; que je te supplie de me pardonner un mensonge : c'est l'amour qui me le fit commettre ! Elle n'est point ma sœur.... Non le sang n'inspira jamais de sentimens aussi tendres : l'amour seul pût les faire naître. C'est

mon amante ; elle alloit être mon épouse, lorsque l'indigne Bajazet....

TAMERLAN.

Elle est en sa puissance ? Espére tout. Malgré la férocité de son caractére, tu pourras bientôt la revoir... J'ai vû ce matin une Captive dont les charmes auroient attendri l'ame de *Scipion* même. Déja mes yeux en étoient enchantés ; un esclave m'a dit que c'étoit l'épouse de Bajazet : à ces mots, détournant à regret mes regards, j'ai ordonné qu'on la conduisît dans sa tente.

MONESE'S.

Hélas, voilà ma perte !.. Seigneur, c'étoit mon Arpasie !...

TAMERLAN.

Arpasie ?

MONESE'S.

Oui, Seigneur, elle-même !...

TAMERLAN.

L'un de nous deux se trompe ici.... Je te parle de l'épouse de Bajazet.

MONESE'S.

Son épouse ?... Croit-il ce titre affreux capable de réparer l'horrible violence....

TAMERLAN.

O malheureux Prince ! Je plains ton infortune....

MONESÈS.

Peux-tu me plaindre, & ne pas me vanger ?.. O généreux Tamerlan !* Pere des opprimés ! Laisse agir la bonté de ton ame ; arrache-moi du tombeau ; regarde en pitié ma jeunesse : ne permets pas que l'opprobre & le désespoir flétrissent le printems de mes jours. Ta justice me doit mon Arpasie : daigne la rendre à ma tendresse, à ma douleur, à mes transports, à mon cœur expirant ! Hâte-toi, respectable Monarque.. Tandis que je respire encore, ah, que ce soit pour bénir tes bontés !... O ma chere Arpasie !...

TAMERLAN.

Trop infortuné Monesès ! Pourquoi l'honneur s'oppose-t'il à ta demande ? Arpasie n'est-elle pas l'épouse de Bajazet ? Voudrois-tu que mon amitié pour toi rompît des nœuds que l'Univers entier regarde comme aussi sacrés qu'indissolubles ? Voudrois-tu que Tamer-

---

* Il tombe à ses genoux.

lan commît un injustice, pour te prouver combien il est sensible à tes maux ?

MONESE'S.

Le Ciel n'a-t'il point reçû nos premiers sermens?...

TAMERLAN.

En est-elle moins son épouse?...
Mais, je vois que le désespoir seul t'inspire...

MONESE'S.

Hélas, je le sens trop, Seigneur; & j'en rougis... Fuions, allons cacher ma douleur, & ma honte; dérobons-les aux yeux de l'Univers !... Allons ensevelir ma gloire, mes exploits, & l'espoir même d'exciter jamais la pitié.

TAMERLAN.

Ecoute la vertu : sa voix est faite pour dompter les passions d'un cœur tel que le tien. Le premier moment où je t'ai vû t'a donné des droits sur mon estime; & ta noble franchise a abrégé pour toi dans mon cœur tous les préliminaires de l'amitié. Tu m'es trop cher pour qu'une femme me prive d'un ami tel que toi. Séche tes pleurs, cache-moi ta foiblesse, donne-toi tout entier à la gloire; entrons tous deux dans

la carriere de l'immortalité. Tu rougiras bientôt des larmes que l'amour t'arrache, en travaillant avec moi au bonheur du monde.

MONESE'S.

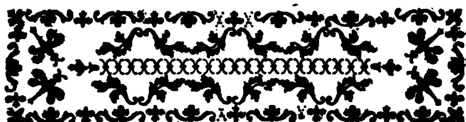
C'est ainsi que notre génie tutélaire nous rappelle toujours à nos devoirs, jusqu'au moment où l'homme incapable de se corriger, tombe, & céde à son mauvais sort !... O divin Tamerlan ! Ta voix est pour moi celle du Ciel même. Mais, hélas, rien ne peut calmer les transports de mon cœur....

TAMERLAN.

Le désespoir est le sommeil de l'ame : ose combattre, tu les vaincras. Les travaux de la guerre, tes moindres succès, ranimeront bientôt ton courage, & cette noble ardeur seule digne de remplir le cœur d'un Héros. L'amour est enfant du loisir, il meurt avec son Pere.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre répréſente la Tente de Bajazet.

HALY. LE DERVIS.

HALY.

JE te revois vivant après un pareil attentat?... Rien ne peut égaler ma ſurpriſe!

LE DERVIS.

J'avouë qu'elle eſt fondée. Mais c'eſt un principe de la nouvelle Religion que ſon favori lui a inſpirée: les Chrétiens ſe font un mérite de pardonner à leurs ennemis, duſſent-ils s'expoſer à s'en voir encor offenſés... Je n'ai pû vanger le Sultan au gré de

mes desirs: mais un nouvel espoir me luit, & je me flate encor de pouvoir lui rendre la liberté.

HALY.

Le Ciel, & Bajazet recompenseront ton zéle!... Mais, quel est ce nouveau projet?

LE DERVIS.

Je viens de rencontrer le Général des Tartares, le fier Omar: tu le connois sans doute?

HALY.

N'est-ce pas lui qui commande ici à la Garde du Sultan?

LE DERVIS.

Lui-même. J'ai lû dans ses yeux que son ame étoit agitée de quelque passion violente; & l'ancienne amitié qui nous lie m'a donné la hardiesse de l'interroger. Il m'a appris, qu'enchanté des attraits de la fille du Sultan, il avoit demandé cette Captive à Tamerlan comme un prix de ses services; & que Tamerlan, obsedé par Axalla, la lui avoit refusée... Juge, mon cher Haly, si j'ai negligé d'irriter son ressentiment, & de lui peindre ce refus comme l'affront le plus humiliant qu'il pût rece-

voir de la part du Chrétien Axalla !... Mais j'apperçois Omar ? Seconde-moi : nous disposerons bientôt de lui...

SCENE II.

HALY, LE DERVIS, OMAR.

OMAR, *à part.*

NOn...Si je pardonne cette offense, je suis deshonoré... Voilà donc le prix de mon zéle ? C'est ainsi qu'il me récompense des soins que j'ai pris pour rendre son nom si glorieux ? Pour l'avoir élevé sur un Thrône que tous nos Seigneurs Tartares avoient droit de lui disputer ? Pour l'avoir défendu contre toutes les entreprises de ses rivaux ?... Je ne demande qu'une Captive ; & l'ingrat m'oppose les droits de son favori ; D'un Chrétien !... Juste Ciel !...

LE DERVIS.

Pourquoi vous plaindre, brave Omar ? Qui vous empêche de vanger votre injure ?... Ce que vous demandiez n'est-il pas en votre puissance ?

OMAR.

Oui sans doute; & je prétens m'en emparer en dépit d'un indigne rival, & de Tamerlan même.

HALY.

La violence est inutile, quand tout concourt à seconder vos vœux. Notre sublime Sultan peut-il desirer un gendre plus illustre que le généreux Omar? Attendez-vous, Seigneur, à recevoir de la main d'un Pere celle que l'ingratitude de Tamerlan osa vous refuser.

OMAR.

Cette idée flate mon ressentiment... Quelle seroit la reconnoissance de ton Maître envers celui qui briseroit ses chaînes, qui lui rendroit la liberté, qui le rétabliroit dans son Empire, qui le vangeroit enfin de son plus mortel ennemi?

HALY.

Son bienfaiteur n'auroit qu'à desirer: l'effet suivroit ses vœux* ...

OMAR.

Ces trompettes annoncent Tamerlan. Il revient encor offrir la Paix à

* On entend le son des trompettes.

Bajazet : retirons nous.... Venez achever de m'instruire... Divin Prophéte ! punis-moi, si je perds l'occasion de me vanger.

SCENE III.

Le Théâtre change, ARPASIE paroît endormie sur un lit de repos.

CHANSON.

SOmmeil ! Tes pavots enchanteurs
Suspendent le poids de nos chaînes ;
Toi seul, par d'aimables erreurs,
Augmentes nos plaisirs, & soulages nos peines.



C'est par toi que la jeune Iris,
Retrouvant l'amant qu'elle adore,
Se voit dans les bras de Tircis,
Respire, & croit braver le Tyran qu'elle abhorre.

Tendre amour, d'un si doux sommeil
Laisse-lui goûter tous les charmes:
Retarde l'instant du réveil...
Hélas, tu reverras trop tôt couler ses larmes!



Déja son transport la trahit:
Ses pleurs inondent son visage...
Tout son bonheur s'évanouit;
Et le réveil envain en rappelle l'image!

ARPASIE, *s'éveillant.*

O mort! Faut-il que mes yeux fatigués veillent, & languissent en attendant le repos secourable que toi seule peux me donner?... Envain mille chemins, nous sont ouverts pour aller jusqu'à toi, si la Religion austére s'offre toujours sur le passage, & nous défend de te chercher!... Réduite au comble du malheur, *Lucréce* a pû verser son sang, *Porcie* a pû consumer

ses entrailles ; elles ont mis fin à leurs peines : le même droit nous est ôté !... Arrête ? réfléchis donc, malheureuse Arpasie : songe aux devoirs que ta loi t'impose. Fais plus encore que la fille de *Caton* : ose être malheureuse !...

SCENE IV.

ARPASIE, TAMERLAN,
Suite.

TAMERLAN.

Quand la fortune favorise un Guerrier, quand la beauté captive augmente encor l'éclat de sa victoire, Bellone & ses horreurs rentrent dans les enfers ; les plaisirs, & l'aimable confiance, succèdent aux terreurs qu'inspiroit l'incertitude de l'événement, & le bruit affreux des armes... Pardonnez, Belle Sultane, si le tumulte d'un camp ne m'a point permis de vous rendre à mon gré tous les honneurs qui vous sont dûs. Le Ciel, s'il ne trompe mes vœux, me procurera

bientôt l'occasion de m'acquitter plus dignement envers vous.

ARPASIE.

Hélas, Seigneur, depuis l'instant fatal ou je me suis vûë forcée de recevoir un titre que j'abhorre, tout m'est indiferent, j'ai tout oublié. Les sceptres, & les fers, sont d'un prix égal à mes yeux, la mort seule peut fixer les vœux de la triste Arpasie.

TAMERLAN.

Lorsque d'aussi beaux yeux versent des larmes, le Ciel les partage sans doute. Apui de la vertu, protecteur de l'innocence persécutée, ne croiez point Madame qu'il puisse être insensible à vos plaintes. Parlez, Belle Sultane: hâtez-vous de m'apprendre la cause de vos ennuis; comptez enfin sur un pouvoir, dont je me croirois indigne, si je ne l'employois à vous vanger.

ARPASIE.

Je ne rejette point vos offres, généreux Tamerlan : mais le destin d'Arpasie est d'être malheureuse : l'espoir même d'un meilleur sort ne sçauroit entrer dans son ame! Je vois gronder autour

autour de moi la tempête ; & les malheurs qui m'environnent ne me paroissent moins insupportables que dans l'espoir de n'être point immortelle.... Il m'est pourtant affreux de vous rappeller à ma mémoire, ô ma triste & chere Patrie ! cheres compagnes de ma jeunesse, & vous illustres Auteurs de ma vie, tendres & généreux parens, que vous retracez dans mon cœur un souvenir douloureux ! Mes infortunes ont sans doute creusé votre tombeau ! Mais vous ignorez celui de mes malheurs dont je gémis le plus !... Anges des Cieux ! s'il faut long-tems supporter tant de maux, donnez-moi donc votre constance.

TAMERLAN.

Eh quoi, Madame, ne puis-je vous offrir que ma pitié ?... Hélas, que j'ai lieu de le craindre ! Je n'ose même vous interroger davantage : quel que soit le bien que vous avez perdu, je crains que l'honneur ne m'interdise l'espoir de pouvoir vous le rendre.

ARPASIE.

Non, Tamerlan ; ce n'est pas mon

situation. La foiblesse de mon sexe m'arrache des larmes ; mais mon courage surpasse peut-être celui de bien des hommes. Songez que je suis *Grecque*, & que j'ai les vertus de ma nation ; que je descends de ces fameux Héros dont l'Univers célébre encor la mémoire ; & qu'il est peu de maux capables d'abattre un cœur *Spartiate* animé d'un courage *Chrétien*.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. BAJAZET, *paroît dans le fond du Théâtre.*

BAJAZET, *à part.*

QUel sort est donc le mien ? L'idée même du repos ne peut entrer dans mon imagination. Les noires images qui l'occupent, semblent former un cercle où de nouveaux sujets de peines succédent sans cesse aux premiers !... Quelle nouvelle horreur s'empare de mes sens ?... O rage infer-

male ! Ce spectacle manquoit à mon désespoir. Le Traître achéve de triompher de moi : il me ravit l'objet de ma tendresse ; il viole le dernier azile de ma félicité !...

TAMERLAN.

Je venois encor t'offrir la paix : mais les sentimens que je lis dans tes yeux me prouvent que le moment de ta liberté seroit encor celui qui verroit renaître le malheur du monde.

BAJAZET.

Et tu comptois sans doute négocier cette paix avec la Sultane ? Tu te flatois sans doute, en te relâchant du côté de la fortune, d'être indemnisé par l'amour ?

ARPASIE, *à part.*

Ciel ! que dit le Tyran ?...

BAJAZET.

C'est donc ainsi que tu recherches mon amitié ? Telle est donc enfin cette générosité dont Tamerlan se vante ?

TAMERLAN.

Les fureurs qui t'inspirent sans cesse, répandent sur tes discours une obs-

curité qui m'empêche d'en bien pénétrer le sens... Si tu veux que j'y réponde, dévoile cette énigme?

BAJAZET.

Si c'est une énigme, tu vois ma honte : c'en est le mot... Juge-moi maintenant, divin Prophéte! Et toi, Ciel équitable, condamne si tu le peux les transports de ma rage!... Un misérable, né pour porter des fers, ose à mes yeux porter les siens sur l'épouse d'un Monarque! Et je pourrois me taire?...

TAMERLAN.

Si j'avois été capable d'en concevoir l'idée, si ma vertu l'avoit pû permettre, répons-moi, Bajazet; quel pouvoir m'auroit empêché de disposer de ma Captive? Quel frein auroit pû retenir les desirs d'un Vainqueur qui n'a de loix à recevoir que de sa volonté?... Mais, calme tes transports : Tamerlan veut bien t'avouer qu'il sçait se contraindre, & donner des bornes à ses vœux.

BAJAZET.

Non, Perfide, tu m'en imposes,

Que venois-tu faire en ces lieux ? Quel motif pouvoit t'y conduire, si ce n'étoit celui de mon deshonneur ? . . . Ne t'ai-je point surpris avec elle ? Ne lui parlois-tu pas le langage de l'amour ? N'ai-je point vû tes yeux attachés tendrement sur les siens exprimer des desirs dont ta bouche n'osoient peut-être point encor lui faire l'aveu ?... Ma vie est sans doute le premier sacrifice que ta flame adultére exige : hâte-toi de me la ravir ; je l'ai traînée trop long-tems dans l'opprobre.

TAMERLAN.

Prens garde, Bajazet ! n'achéve point de m'irriter : souviens-toi que je suis homme ; & ne me force point d'oublier ce que je dois à ton état. Tu viens de toucher l'endroit le plus sensible de mon ame, tu viens d'attaquer mon honneur, ce fier Tyran de l'ame d'un Héros, que l'ombre du soupçon insulte. Prens garde, dis-je ? Ton souffle impur ne tenteroit pas impunément de ternir ma gloire !

ARPASIE.

Ciel ! J'entens ces horreurs, & je

puis me taire! Je vois mon innocence déchirée par une main barbare, & je n'oserai la défendre.. Sultan trop inhumain! Puis-je encore te croire un cœur sensible?... Oublies-tu que tu m'as arrachée du sein de ma Patrie, des bras de mes parens désolés, de l'azile de mon bonheur, des bras enfin du plus tendre des amans? Oublies-tu que ton horrible violence, en me perdant pour jamais, en me rendant odieuse à mes yeux mêmes, me livre au plus affreux désespoir?... Et ta rage n'est point encore satisfaite! Tu veux m'ôter le seul bien qui me reste; tu veux me ravir ma vertu!...

BAJAZET.

Ne crains rien; je ne puis te ravir celles de ton séxe, l'affectation, l'orgueil, l'ingratitude, l'inconstance, même dans les plaisirs qui lui sont les plus chers.....

ARPASIE.

Ah, c'est parmi les femmes de ta nation que tu pouvois trouver une épouse de ce caractére: la Gréce ne produisit jamais de tels monstres. Ce n'est point là, où les Eunuques les plus

difformes, où les murs, & les fers forcent les femmes d'être vertueuses. Apprens cruel, que le vice dont ta rage ose me soupçonner m'est en horreur, non pas parce que je le crains; mais parce que la noblesse de mes sentimens, parce que la pureté de mon ame craignent toujours d'en concevoir seulement la pensée.

TAMERLAN.

Quelle injustice, ô Ciel, qu'un pareil caractère éprouve un sort si malheureux!... Ouvre les yeux, aveugle Bajazet! Vois le Ciel, (malgré ton indignité) t'offrir le plus grand des bonheurs. Ta fureur forcera-t'elle encor cette main libérale à se refermer pour toi? Te veux-tu toujours être toi-même ton plus implacable ennemi?

BAJAZET.

Et c'est toi, qui prétens me rendre heureux! Toi, qui m'as ravi ma couronne & ma gloire, & qui ne m'offres la vie que pour jouir plus long-temps de mon opprobre?... Méprisable hypocrite! Va, je connois ton cœur: ces dehors vertueux n'en imposent point à Bajazet; mes yeux en percent

les replis, & je le vois brûler d'une flamme adultère!

TAMERLAN.

Faut-il que tu sois dans mes fers!.. Ah, que n'es-tu encore à la tête de ce monde de soldats dont le sang vient d'inonder nos campagnes, pour que je puisse te forcer après t'avoir abbatu sous mes coups, d'avouer toute ton infamie!

BAJAZET.

Ainsi mes reproches te touchent; je suis au comble de mes vœux. Tu m'entendras donc sans cesse faire retentir à ton oreille les noms odieux d'adultère, & de perfide, d'indigne ravisseur, qui abuse de son pouvoir pour violer les droits les plus sacrés des humains.

TAMERLAN.

Si l'état misérable où je te vois réduit ne te défendoit encor dans mon cœur, un seul mot de ma part, ainsi que le tonnerre, confondroit ton orgueil!..

BAJAZET.

Je t'en défie; mon sort est au-dessus de toi: tu n'oserois.

TAMERLAN.

Je n'oserois ? Tu es enfin parvenu au point de m'irriter : tu vas périr... Hola, Gardes ?... Saisissez le Tyran ; & que sa mort vange à la fois l'univers, & Tamerlan * ...

BAJAZET.

Je t'approuve : il faut immoler l'époux, pour jouir en paix de l'épouse.

TAMERLAN.

Qu'on le méne à la mort.

ARPASIE, *à genoux*.

Ah, Seigneur, j'implore votre clémence !... Au nom de votre gloire, au nom de cette renommée qui fixe les vœux d'une ame généreuse, daignez révoquer cet arrêt sanglant !...

TAMERLAN.

Trop respectable épouse d'un monstre indigne de vous posseder, pouvez-vous encor me demander sa grace ?...

BAJAZET.

Non, j'en jure par le Ciel ! Je refuse une vie achetée au prix de ma honte... La mort va me delivrer à la fois de mes maux, & de la vûe d'une épouse infidelle.

* Les Gardes entourent Bajazet.

ARPASIE, *à Tamerlan.*

Ne l'écoutez pas, Seigneur : méprisez ces vains transports ; n'écoutez que votre vertu, laissez vivre Bajazet, & sauvez Arpasie des ateintes de la calomnie. Songez aux interprétations sinistres dont votre vangeance peut être susceptible ; songez à la postérité, à qui peut-être votre nom & le mièn seront pour jamais en horreur.

TAMERLAN.

Je vous admire, Madame !... Oui, je vous obéirai : je vous suivrai, quoique de loin, dans la carriere brillante que vous tracez à mes yeux... Vis, malheureux Sultan ; ma raison reprend tout son empire : je me retrouve Tamerlan *... Rompons pourtant cet entretien, & prévénons le danger que tu voudrois peut-être affronter encore : la victoire m'a trop coûté pour que je m'expose à en perdre le fruit ... Eloigne-toi, ** fuis, Tamerlan ! La beauté unie à la vertu, prend ici trop d'empire sur ton cœur... Si tu balances

* Les Gardes s'en vont.

** A part.

encor un moment, tu vas te voir esclave de l'amour. . .

SCENE VI.

BAJAZET, ARPASIE.

BAJAZET.

A Quels nouveaux affronts, à quels nouveaux malheurs suis-je donc réservé ? Pourquoi le Ciel m'a-t-il envié le bonheur de mourir dans la chaleur de mon emportement ? Dans cet instant heureux, où bravant la puissance de mon rival, je me croiois égal à lui ? Dans ce moment enfin où (quoique malgré moi) je goûtois la douceur de te croire vertueuse ? . . . Pourquoi m'as-tu fait rendre une vie que je déteste ? Est-ce pour triompher plus longtems de mon malheur ? . . . . Mais ; je suis libre encor, & je sçaurai profiter de cette liberté pour vous tromper, pour vous braver tous. La mort affranchira bientôt mon ame des passions

& des maux qui la dévorent.... Et toi Prophéte, si tu l'es, entens ma voix! ton *Paradis* n'a plus rien qui me tente. Qu'on ne me vante plus les délices, & les plaisirs sans cesse renaissans dont tu flates la sensualité de tes zélés Sectateurs : les femmes en doivent, dit-on, faire le principal ornement; j'y renonce.

SCENE VII.

ARPASIE, *seule.*

O Mon cœur ! peux-tu soutenir de si mortelles atteintes?... Non : l'amour, la douleur, & les reproches affreux que je viens d'essuyer ont enfin abbattu mon courage; je sens que suis femme, mes larmes coulent, je céde à mon désespoir, & la mort va bientôt exaucer mes vœux.... Que vois-je? Monesès! Hélas, il vient recevoir mes derniers adieux... . Ce jour va nous séparer pour jamais !...

SCENE VIII.

MONESÈS, ARPASIE.

MONESÈS.

AI-je déja le pied dans le tombeau? Ta voix autrefois si sonore, & si flateuse pour mon cœur, ne frape plus mon oreille que d'un son lugubre & sans force! mes yeux appesantis s'ouvrent envain à la lumiere, l'éclat du Soleil même n'a plus pour eux que des ténébres!.,.. Je te vois pourtant encore: C'est le dernier service qu'ils me rendent... Je n'ai plus qu'à mourir.

ARPASIE.

Hélas, cher Monesès, que nous fûmes jadis heureux! O jours trop tôt passés! Jours aimables qui ne renaissiez que pour varier & multiplier nos innocens plaisirs, qu'êtes-vous devenus? Sans craintes, sans jalousies, sans obstacles de la part de nos proches, l'amour seul occupoit nos ames,

l'amour seul rendoit tous nos momens délicieux !...

MONESE'S.

Arrête, chere Arpasie ? Garde-toi de rappeller notre bonheur passé : ce souvenir est trop insupportable, il nous distrairoit trop : une douleur tranquile doit être le partage de nos derniers momens.... Puissances Eternelles, * soïez témoins des derniers sentimens d'un cœur dont la sincérité vous est connuë ! D'un cœur qui n'aima jamais qu'Arpasie, qui ne respira que pour elle, & qui ne meurt enfin que pour l'avoir perduë !...

ARPASIE.

Ah, cher amant, tandis que tu me parles ; l'approche de la mort affoiblit par degré des tendres accens. Laisse-moi le tems de t'exprimer à mon tour tout ce que je sentois pour toi !.. Oui, mon cher Monesès, tout ce que la nature & l'amour peuvent inspirer au cœur le plus sensible, n'égaloit point ma tendresse pour toi : Monesès regnoit seul dans mon cœur, Monesès l'occupoit tout entier... Que dis-je ?

* Il se met à genoux.

Monesès y regne encor, mon ame ne vit que par la sienne; & mon dernier soupir prononcera le nom de mon amant!

MONESE'S.

Ç'en est assez, chere Arpasie.... O mon ame, tu peux maintenant courir au repos : tout est fini pour toi dans l'univers.

ARPASIE.

Pourquoi ne puis-je t'arrêter? Pourquoi le jaloux honneur m'envie-t'il la douceur de passer avec toi le peu d'instans qui nous restent?... Hélas, si nous mourions ensemble, les horreurs de ce moment n'auroient rien d'affreux pour moi; l'amour écarteroit les phantômes que la crainte offre toujours alors à nos yeux; ses feux éclaireroient ce passage lugubre, & le rendroient sans doute agréable à nos regards surpris. O mort! c'est dans ton sein qu'expirent les maux des mortels; c'est toi dont la main bienfaisante ouvre les portes de *l'Elizée* aux amans malheureux!

SCENE IX.

BAJAZET, OMAR, HALY, LE DERVIS.

BAJAZET, *à Omar.*

OUi, je jure par le glorieux tombeau de notre Prophéte, par le ſacré Temple de la *Mecque*, que tu ſeras l'époux de ma fille ; que je te rendrai ſi puiſſant que les Monarques même envieront ton ſort, & te regarderont comme un demi-Dieu ! Pourrois-je faire moins pour celui qui remplit le plus ardent de tous mes deſirs ; pour celui qui me met en état de remplir ma vangeance !...

OMAR.

Douze des plus puiſſans Seigneurs Tartares ont juré de me ſeconder, & de faire paſſer dès demain leurs Troupes de notre côté. Le jour commence à baiſſer, préparez-vous pour la fuite vers le milieu de la nuit. Les corps de Troupes à travers leſquels il

faut que vous passiez sont soumis à mes ordres; & favoriseront votre évasion.

LE DERVIS.

Je répons, dès à présent, magnanime Sultan, de ta liberté. Tamerlan est déja retiré dans sa tente avec la plûpart de ses courtisans; & ceux qui nous environnent sont tous de ton parti.... Mais que vois-je? Le Prince Italien, & le triste Monesès, ne sont point encore retirés!....

BAJAZET.

L'un en veut à ma fille, & l'autre à mon épouse.

OMAR.

Ils sont à nous, Seigneur. Axalla est sans suite: je le garantis votre Prisonnier.... Je pars pour l'arrêter; vous disposerez de son sort.

BAJAZET.

Suis-le, vole Haly: Arrête Monesès: je veux aussi l'avoir en ma puissance.



OMAR.

Qu'entens-je !... Quel eſt donc le deſſein du Sultan ?

LE DERVIS, *à Omar.*

Calmez-vous, je vous en ſupplie : Votre Rival eſt deſtiné à la mort : le Sultan ne différe que pour notre ſûreté commune. Ecoutez-moi tranquilement * ....

AXALLA.

Sultan, je ne trahirai point mon Maître, & mon ami : ordonné mon trépas.

BAJAZET.

Tu ſeras ſatisfait... Qu'on appelle les Muets !

SELIMA, *à genoux.*

O mon Pere ! Si Bajazet voit encor ſa fille en moi, s'il ne m'a pas dévouée au comble de l'infortune, ſi ma voix, mon devoir, mon amour filial ont encor des droits ſur ſon cœur, qu'il daigne révoquer cette horrible Sentence !...

BAJAZET.

Léve-toi, Selima. Cet eſclave a oſé

* Le Dervis parle à l'oreille d'Omar.

rejetter mes offres, il a mérité la mort. Cependant, à ta priere, je veux bien encor lui offrir la vie.

SELIMA.

Le Ciel m'inspire ce que je dois faire pour le sauver.... O Axalla! T'est-il donc si aisé de m'oublier? Peux-tu, sans regret, te résoudre à ne me plus voir jamais? A m'abandonner ici pour déplorer ton sort, pour gémir sans cesse sur la triste destinée de mon amant? Ose-tu penser, ingrat, que rien puisse jamais me consoler de ta perte?....

AXALLA.

Que tu connois peu les tourmens de mon ame! Tu m'accuses d'indifférence, & d'ingratitude? Tu ne lis donc pas dans mes yeux ce qui se passe dans mon cœur?.... Ah, cache-moi plûtôt les tiens, sauve-moi du péril de voir tant de charmes; je crains d'y succomber: la trahison, en te regardant, me devient par degrés moins odieuse.... L'honneur combat plus foiblement; je me perdrois sans doute.... Non, il sera Vainqueur!... Retire-toi, je veux mourir,

BAJAZET.

Eh bien, qu'il meure... Je rougis d'avoir attendu si long-tems...

SELIMA.

Ah, Seigneur, un instant, de grace! Je vois dans ses yeux quelque ombre d'irrésolution: j'espére encore de le faire consentir à votre volonté... Cher Axalla, feins du moins de te rendre?... Quoi rien ne peut t'abbattre? Ah, cruel, est-ce ainsi que tu m'aimes?...

AXALLA.

Cesse de déchirer mon cœur. Est-ce à toi de hâter ma honte? J'affronterois pour toi les maux les plus affreux, rien n'étonneroit mon courage... Mais il faut trahir Tamerlan: le Ciel même ne pourroit m'y résoudre.

SELIMA, *courant à Bajazet.*

Seigneur, il s'attendrit: je le vaincrai!... Accordez-m'en le tems, je réponds de ma victoire.

BAJAZET.

Vois tout l'empire que tu as sur le cœur de ton pere: je différe son supplice jusqu'à minuit. Songe à bien employer ce tems. Si tu parviens à le

persuader, il vivra; ou tu seras toi-même forcée d'avouer qu'il mérite la mort.

AXALLA.

Non Sultan, c'est prolonger la rigueur de mon supplice: tu me vois prêt à le subir.

SELIMA.

Arrête!... Tu veux donc nous perdre tous deux? Ne m'envie pas l'espoir de te sauver..., Ciel, exauce mes vœux! Ce n'est pas pour moi, c'est pour mon amant que je tremble: Oublie pour un instant le soin de l'univers, réunis sur lui toutes tes attentions!

SCENE XII.

BAJAZET, OMAR, LE DERVIS, HALY.

BAJAZET.

MOnesès est-il arrêté?...

HALY.

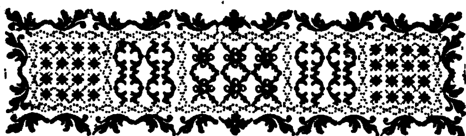
Oui, Seigneur.

BAJAZET.

Grace au Ciel !... Je respire. Un nouveau sentiment de grandeur rentre dans mon ame ; je la sens renaître, & secouer le poids honteux de l'infamie ; je me retrouve Souverain. C'est ainsi que l'Eternel *Ammon* se voila le visage, lorsqu'il vit *Jupiter* mis en fuite par les *Titans*, jusqu'au moment où, remonté sur son Thrône, la foudre annonça à la terre le retour de son Maître.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente la Tente de Bajazet.

ARPASIE.

TOut augmente l'horreur de cette nuit; quelque démon ennemi du genre humain ſemble en redoubler l'épaiſſeur, & répandre dans les airs l'épouvante & la mort!... Une troupe d'eſclaves hideux vient d'arracher de ces lieux l'infortuné Moneſès: à peine vivoit-il encore; à peine put-il me dire, *adieu chere Arpaſie... Adieu pour jamais!*.... Je ne ſçais cependant quel ſentiment intérieur m'annonce la fin de tant de maux, & rend mes ſanglots

moins douloureux.... Mais je ſçaurai bientôt mon ſort : j'en apperçois le redoutable Miniſtre.

SCENE II.

BAJAZET, HALY, ARPASIE.

BAJAZET, *à part, à Haly.*

C'Eſt à ta vigilance que je laiſſe le ſoin du reſte : car enfin, mon cher Haly, un autre objet occupe encor ton Maître ! malgré le trouble & les maux de mon ame, malgré les juſtes tranſports de ma jalouſie, cette ſuperbe ennemie de mon repos régne encor dans mon cœur. Je tente envain d'en bannir, d'en étouffer l'idée, elle renaît ſans ceſſe des efforts mêmes que j'employe pour la combattre.

HALY.

Pourquoi mon Empereur s'occupe-t'il de ce qui dépendra toujours de ſa volonté?... Doute-t'il, lorſque le Ciel aura permis que Bajazet ſoit rétabli ſur ſon Thrône, que ſon épouſe ne ſoit flatée d'être entierement à lui ?

BAJAZET.

Eh, voilà le motif de mes craintes! je veux qu'elle me suive; je ne puis, sans elle, me résoudre à la fuite. Mais, tel est mon malheur : si elle osoit faire quelque résistance, je sens que je me perdrois plutôt que de l'abandonner au pouvoir de mes ennemis ; je l'aime assez pour m'exposer à tout. Emploions donc & la priere, & la menace. Si rien ne peut la vaincre, c'est à la force qu'il faut avoir recours ; dussai-je perdre & l'Empire, & la vie, rien ne peut me faire renoncer à l'objet de ma tendresse... Ecarte-toi un instant, cher Haly : tu recevras bientôt mes derniers ordres.



SCENE III.

BAJAZET, ARPASIE.

BAJAZET.

JE l'avoue, Madame, notre derniere entrevue a dû me noircir dans votre esprit : perdez-en la mémoire, & songez que l'amour seul a pû me rendre coupable envers vous.

ARPASIE.

Né pour être mon boureau, & moi pour être ta victime, dispose de mon sort, je m'attens à tout. Peu m'importe que l'amour, ou ta jalouse rage, t'inspirent les nouvelles violences ausquelles ton accueil me prépare : je n'en serai pas moins malheureuse ; tu n'en seras pas moins Tyran.

BAJAZET.

Quoi, verrai-je toujours le couroux obscurcir vos charmes ? aurai-je toujours à me plaindre de vous?... Ah, Madame, pouvez-vous ainsi démentir l'aimable caractére de votre séxe ! Né pour la tendresse, il s'emporte, il écla-

té quelquefois : mais ces tempêtes, semblables à celles de l'Eté, sont aussi courtes qu'impétueuses ; un instant voit renaître le calme ; & vos beaux yeux, ainsi que le Soleil, reprennent bientôt leur premier éclat.

ARPASIE.

Eh bien, pour l'honneur de ce même séxe, que Bajazet croit avoir droit d'attaquer impunément, tu me verras toujours la même ; je te verrai toujours de mêmes yeux.

BAJAZET.

Ainsi, tu ne vois en moi qu'un Tyran ? Eh bien, je le veux : mais songe à ne point abuser de ma foiblesse. Garde-toi de laisser échaper les momens que je veux bien donner à l'amour !... Un cœur tel que le mien est sensible au mépris ; ses coups précédent la menace. Songe enfin, que la patience est la moindre de mes vertus !...

ARPASIE.

Réfléchis donc Barbare : rappelle-toi les maux que tu m'as faits.... N'as-tu pas violé en moi tous les droits de mon séxe, de l'honneur, de ma naissance ? N'as-tu pas outragé en moi la nature,

& l'amour? Et puis-je enfin te voir sans horreur? Puis-je te regarder comme mon époux?... Non, le Ciel & l'Enfer seroient plûtôt unis!

BAJAZET.

C'est donc envain que je te prie? C'est donc envain que Bajazet s'abbaisse devant toi?.. Fléchis ingrate, & consens à me suivre, ou la mort suivra ton refus.

ARPASIE.

Crois-tu la mort capable de m'effraier? La mort! c'est le seul bien que j'attende de toi. Le meurtre a tellement souillé ton regne, chaque jour de ta vie a été signalé par tant d'horreurs, que les enfans mêmes accoûtumés à voir couler le sang ont appris à ne plus te craindre!... Apprens donc, que je refuse de te suivre; que si tu prétens m'y forcer, mes cris imploreront contre toi le secours du Ciel & de la Terre.

BAJAZET.

Ciel vangeur! tu oses me braver? Attens, cruelle, il me reste un moyen d'épouvanter ton cœur, & de lui faire craindre un supplice plus affreux que la mort même... Tu vas voir cet infâme

Grec, cet indigne objet de ta tendresse, déchiré, massacré sous tes yeux ; tu vas le voir succombant à la rigueur des tourmens les plus recherchés... C'est alors que tu détesteras l'instant où ton orgueil osa m'insulter ; c'est alors, qu'en fermant l'oreille à tes cris, je jouirai de ma vangeance.

ARPASIE.

Image affreuse !... Ma fermeté chancelle, mon cœur frémit à cet aspect !... Héroïnes sacrées dont la constance brava la rage des Tyrans, accourez, descendez du céleste séjour, venez raffermir mon courage ! venez m'apprendre à défier la barbarie de mon Persécuteur !... Mais, ma voix est entenduë : je sens que ma priere est exaucée.... Acheve, Tyran : mon ame est prête à tout. Oui, je veux vivre encor un instant pour triompher de toi ; & je mourrai satisfaite, en suivant mon amant.

BAJAZET.

Plains-toi, parle perfide : c'est le privilége de ton séxe. Mais nous verrons bientôt ton front pâlir à l'aspect du danger.

ARPASIE.

Non, Bajazet : mes yeux sont maintenant fixés au Ciel, & je jouis par avance du bonheur qui m'y est promis .... Tes menaces n'ont plus de pouvoir sur mon ame.

BAJAZET.

Cet instant va me le prouver.

ARPASIE.

Hâte-le, Bajazet, tu verras si je suis *Grecque* ; tu verras si je démens la vertu de mes ancêtres.

BAJAZET.

Je t'abandonne donc à ton mauvais sort... Mon amour offensé va t'offrir une victime digne de ton orgueil.

SCENE IV.

ARPASIE, *seule*.

MOn cœur s'émeut de plus en plus ; un feu nouveau semble agiter mon sang dans mes veines, & précipiter son cours. C'est, sans doute, le dernier effort de la nature : c'est une

lumiere expirante qui jette ſon dernier éclat !... Mais que vois-je ? Monesès, & la mort, viennent enſemble me trouver... O ſort ! après m'avoir ſi long-tems perſécutée, tu me deviens donc favorable.

SCENE V.

ARPASIE. *MONESE'S paroît accompagné de quatre Muets. Deux autres portant la corde d'un arc, & une coupe de poiſon, reſtent dans le fond du Théâtre.*

MONESE'S.

MIniſtres du deſtin, hâtez-vous d'exécuter les ordres de votre Maître : conduiſez-moi aux pieds de mon Arpaſie. Laiſſez-moi lui apprendre ce que je dois à la clémence du Tyran : il permet que je meure aux yeux de ce que j'aime... Un mouvement de joie ſemble ranimer mon ame abbatuë ; je crois entendre la trompette qui dans mes jeunes ans m'appelloit aux com-

bats ; je crois encor aller chercher la victoire, ou l'honneur d'un trépas éclatant.

ARPASIE.

Hélas ! si la mort est un bien ; si le silence du tombeau tient lieu de tout ce qu'on peut regretter sur la terre, cher Monesès, nous serons bientôt fortunés !...

MONESÈS.

Ah, ce bonheur peut-il être douteux ? Dès à présent, la cruauté du Tyran, ta perte même me paroît moins sensible. Mon ame exempte de remords, envisage sans trembler le vaste abîme de l'Eternité : elle se croit déja affranchie des maux qui lui faisoient haïr la vie.

ARPASIE.

Et je te jure, par tous nos maux & nos plaisirs passés, que la mort n'a rien qui m'étonne ! Mais, hélas, cher amant, puis-je ne rien accorder à l'amour, à la foiblesse de mon séxe ? Oui, je mourrois, sans pousser un soupir... Mais lorsqu'il faut te voir expirant sous les coups des boureaux, la nature frémit en moi, toute ma fermeté m'abandonne !...

MONESE'S.

Puisque les suites de la mort ne t'épouvantent point, pourquoi les préparatifs qui y conduisent, effraient-ils tes regards ? Le moindre des maux qui puissent attaquer nos corps est sûrement plus long & plus douloureux que n'est le coup qui nous ôte la vie ; & les peines de l'ame sont encor mille fois plus terribles... Mais on approche ? Tu vas en voir la preuve.

Un Muet arrive, & fait un signe aux autres, qui présentent le Cordon à Monesès.

ARPASIE.

Ah, cher amant ! songe encor avant ton trépas...

MONESE'S.

A quoi ?

ARPASIE.

A la plus tendre, à la plus desolée, à la plus malheureuse des amantes.... O, mon ame ! peux-tu supporter ce spectacle ?

MONESE'S.

La multitude de mes pensées ôte à

ma langue la liberté de l'expression...
O ma chere Arpasie !...

Les Muets se saississent de Monesès.

ARPASIE.

Arrêtez, barbares ! j'ai mille choses encor à dire à mon amant... Arrêtez, dis-je ?... Ah, cher Monesés ! parle-moi.

MONESE'S.

Que je te parle ! Eh, puis-je mieux employer le dernier instant de ma vie?.. Esclaves, suspendez un moment mon supplice ? Laissez-moi dire à mon Arpasie, qu'elle seule occupe tout mon cœur ; que même en cet instant terrible ; elle fait encor les délices de mes yeux....

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs. BAJAZET, HALY. *Suite.*

BAJAZET.

QUoi ce méprisable Chrétien vit encore ?... Hâtez-vous, esclaves, délivrez-en mes yeux.

Les Muets étranglent Monesès.

ARPASIE.

Quelle horreur !... Je succombe... O constance, ô vertu ! que deviennent maintenant vos préceptes ?... O Ciel, lance ta foudre; écrase le Tyran !.. O amour ! O mort ! O Monesès !... La force m'abandonne... Grace au Ciel, mes maux vont finir...

BAJAZET.

Haly, soutiens-la : conduis-la dans ma tente.

HALY.

Hélas, Seigneur, à peine respire-t'elle encore !

ARPASIE.

Non, Tyran, je ne suis plus en ta puissance... J'ai rempli ma fatale destinée; la mort est dans mon sein... Déja les ténébres m'environnent... Je tombe... J'expire... Je touche au terme de mes voeux !... *

BAJAZET.

Courez, secourez-la ?... Non, elle ne mourra point : je prétens punir son orgueil, en la forçant de vivre.

* Elle meurt.

HALY.

Tout l'art humain n'y peut rien, Seigneur... Elle n'est plus !...

BAJAZET.

Qu'entens-je ?.. Se peut-il que la rage & la douleur, se peut-il que l'amour & l'indignation, prennent assez d'empire sur le cœur d'une femme, pour lui causer la mort ?... Ah, que je suis désesperé ! l'orgueilleuse échape à ma vangeance ! qu'est ce donc que mon pouvoir, si ceux qui ne devroient vivre que pour moi peuvent ainsi me braver en disposant à leur gré de leur sort ?

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs. LE DERVIS.

LE DERVIS.

SEigneur, le vaillant Omar avertit ta grandeur que l'instant de ta fuite est arrivé. Il te prie même de te hâter, si tu veux prévénir une surprise qui nous perdroit tous. La tente de Tamerlan

paroît depuis un moment entourée d'un grand nombre de flambeaux. Omar craint enfin que notre projet ne soit découvert.... Mais, Seigneur, tu peux voir d'ici ce spectacle...

BAJAZET.

Ciel! le nombre des flambeaux égale celui des étoiles... Ah, ma perte est certaine, ils marchent vers ces lieux!.. Vole, Haly, sauve ma fille?... Que d'autres s'emparent du Chrétien Axalla?... Hâtons-nous de partir.

SCENE VIII.

BAJAZET, LE DERVIS, OMAR. *Suite.*

OMAR.

Tout est perdu!..

BAJAZET.

Comment?

OMAR.

Oui, Seigneur, tout est perdu. Mirvan, & Zama, à la tête de la Cavalerie Parthe, nous envelopent de tous côtés.

BAJAZET.

Et, d'où provient ce coup inattendu?

OMAR.

J'ai appris, mais trop tard, qu'un esclave dépêché par la Princesse est sorti hier au soir de notre enceinte. Je viens de tuer l'Officier qui l'a laissé passer : mais à quoi nous sert cette foible vangeance! ce transfuge a jetté l'allarme dans tout le camp; Tamerlan a profité de l'obscurité de la nuit; & nous sommes environnés par ses troupes.

BAJAZET.

Ma fille?.. Ah, la perfide!..

LE DERVIS.

Seigneur, Axalla est du moins dans tes fers; & Tamerlan tremblera pour la vie de son favori.

OMAR.

Je vais, avec le peu d'amis qui me restent, soutenir leur premiere attaque. Si on nous refuse la paix, nous périrons tous : heureux, si ma chûte peut entraîner celle de mon ennemi!

SCENE IX.

BAJAZET, LE DERVIS, HALY, SELIMA, *en pleurs.*

BAJAZET.

AH, voilà donc la mienne !... A cet air de candeur répandu sur son visage, à cette innocente douleur, qui croiroit que la trahison habitât dans son ame !... Oses-tu croire, malheureuse, que tes larmes t'arracheront à ma juste colere ? Que tu m'auras impunément fait perdre une Couronne, & qui plus est l'espoir de remplir ma vangeance ? Ingrate Selima ! tu vas mieux connoître ton pere.... Qu'on améne ici l'objet de sa lâche tendresse ? Qu'il périsse à ses yeux.

HALY.

O crime de l'amour ! pourrai-je te révéler ?.. Seigneur, l'esclave qui s'est sauvé, l'esclave qui nous perd, c'est Axalla lui-même !...

BAJAZET.

Que dis-tu ?...

HALY.

La Princesse s'est servi de ce déguisement pour le sauver de votre fureur.

SELIMA.

Mon crime est donc connu ! Quel sera mon recours ?.... O mon Pere ! O nature ! Que puis-je encore esperer ?...

BAJAZET.

Perfide ! oses-tu encore invoquer la nature ? Ne viens-tu pas d'en briser les plus sacrés liens ? Ingrate, & parricide, n'es-tu pas maintenant l'objet de mon horreur ? Mais ma vangeance n'en sera que plus affreuse : je te punirai des droits que toi seule avois pû t'acquérir sur mon cœur. Plus je fus ton Pere, plus je vois en toi mon ennemie.... infâme, tombe sous mes coups !... *

SELIMA, *l'embrassant.*

Plongez, Seigneur, enfoncez ce poignard dans mon sein ! Arrachez moi la vie que j'ai reçuë de vous : votre fille est prête à vous la rendre... Ne frémissez point, Seigneur ; ne

* Il court à elle, le poignard à la main.

craignez point de verser mon sang ; ne craignez point qu'il soüille votre main: il est à vous, vous pouvez le répandre !...

BAJAZET.

Quoi, Bajazet est foible !... Qui peut donc retenir mon bras ? Ne m'a-t'elle point livré à mon ennemi ? Ne m'a-t'elle point trahi ?

SELIMA.

Trahi ?... Non, Seigneur, non mon Pere : l'amour, le Ciel même n'auroit pû forcer votre fille à vous trahir. J'ai reçû le serment d'Axalla ; je répons de son cœur. Votre vie, votre couronne, votre gloire même, tout est en sureté si vous daignez m'en croire.

BAJAZET.

Tais-toi, perfide. Bajazet ne peut vivre qu'indépendant : il périra plûtôt en Roi... Qui moi, je pourrois céder à l'ambitieux *Tartare ?* Je pourrois lui devoir ma grace ?... Mais l'Ennemi s'avance.... Meurs avant ton Pere ; & que ta honte meure avec toi... * Qu'on l'arrache de mes bras ; je l'ordonne...

* Elle se rejette dans ses bras.

SELIMA.

Eh, Seigneur, pouvez-vous me blâmer de défendre ma vie? Ce sentiment n'est-il pas naturel en nous? N'est-ce pas le plus beau présent que nous ayons reçû de la nature?... Ah, regardez ces yeux que vous avez si souvent daigné arroser de vos larmes, en vous rappellant l'image de ma mère: Ils implorent votre clémence!... Regardez-moi, Seigneur, & refusez-moi si vous le pouvez: C'est la vie que je vous demande, O mon Pere! Epargnez votre Selima!...

BAJAZET.

Je me sens ébranlé... C'est ma Selima? Oui, c'est ma fille!... Et je pourrois la poignarder? Etrange barbarie!... Mais * l'Ennemi va paroître: l'a laisserai-je en son pouvoir? Le sang de Bajazet sera-t-il à ce point avili?... Non, péris plutôt Selima!... Sors de mon cœur nature. Esclaves, entraînez-la? Qu'elle meure: obéissez....

* Le bruit redouble.

SELIMA.

Ah, mon Pere! Un instant de grace? Laissez-moi plutôt mourir de votre main! . . .

BAJAZET, *aux Muets.*

Traîtres, vous êtes sourds? Eh bien, c'est donc à moi . . .

SCENE X.

Les mêmes Acteurs, TAMERLAN, AXALLA, Suite.

AXALLA, court, & se met entre SELIMA & son Pere. TAMERLAN, & sa suite, poussent BAJAZET & ses Muets hors du Théâtre.

AXALLA.

Quoi, c'est moi qui te sauve? O Ciel, quelle est ma joie! Cette heure sera désormais pour moi la plus heureuse de ma vie! . . .

SELIMA.

Hélas, cher Axalla, l'appareil de la mort épouvante encore mon cœur! Quoique dans tes bras, je frémis encore! . . .

AXALLA.

Rentre, ma chere Selima : je vais te garder audehors. Le ſang & le carnage régnent de tous côtés ; & mille dangers nous environnent. Je ne reſpirerai que lorſque je te ſçaurai en pleine ſureté . . . *

SCENE XI.

TAMERLAN, LE PRINCE DE TANAIS, ZAMA, MIRVAN. *Soldats conduiſant* BAJAZET, OMAR, ET LE DERVIS, *enchainés.*

TAMERLAN.

LA clémence remet enfin ſon Sceptre à la Juſtice ; c'eſt au glaive à purger l'Univers des monſtres qui font gémir l'humanité... Zama, ayez ſoin que l'aurore naiſſante éclaire le ſupplice ces deux Traîtres...* * Pour toi, Tyran, dont les déteſtables violences ont toujours écraſé ceux mêmes à qui tu

* Ils ſortent enſemble.

* Montrant Omar & le Dervis.

devois ta protection ; dont les meurtres & les assassinats (crime si cher aux ames lâches!) ont souillé tous les jours de ta vie ; dont la foi aussi souvent violée que promise a soulevé le Ciel & désolé la Terre, quel châtiment peut égaler l'énormité de tes forfaits ? J'en inventerois vainement : subis celui que ta rage m'avoit destiné. Sois un exemple effraiant de la vangeance céleste, qui fasse trembler à l'avenir l'orgueilleux inhumain, & le lâche parjure.

BAJAZET.

Quelque affreux que soit mon sort, n'espére pas que je m'en plaigne : tu me vois prêt à subir mon supplice. Ne crois pas pourtant que je sois long-tems témoin de ton triomphe ; une ame libre ne cherche jamais envain la mort. Je ne respire encor, que pour te détester : mon courage n'aura d'autre terme que celui de ma vie. Quelque soit alors mon destin, je l'attens ; il ne peut être plus affreux.

TAMERLAN.

Trop superbes mortels, tremblez !.. tels sont les funestes effets de l'orgueil !

FIN.